LE PEINTRE
ALBERT ANKER

1831—1910

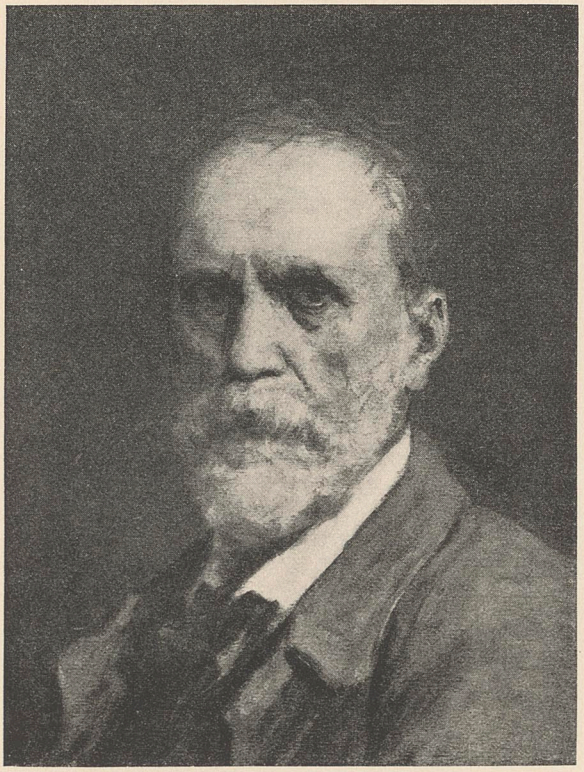
D'APRÈS SA CORRESPONDANCE

BERNE - STÆMPFLI & Cie, ÉDITEURS - 1924

THE·LIBRARY
OF·THE·CLEVELAND
MUSEUM·OF·ART

PRESENTED BY

HOWARD ROOSA.



Alb Anker

LE PEINTRE

ALBERT ANKER

1831—1910

d'après sa correspondance

Berne — Stæmpfli & Cie, éditeurs — 1924

Imprimé par Stæmpfli & Cie, Berne.

11225

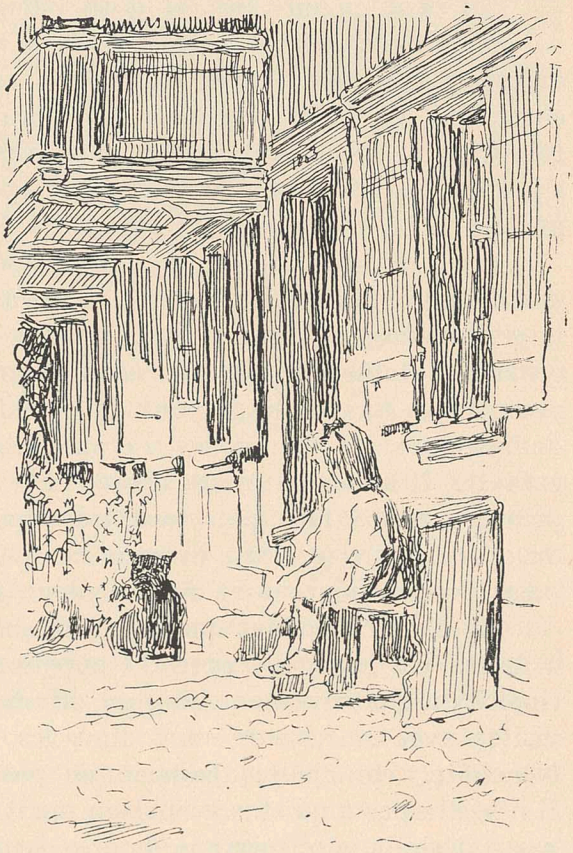
Celui que nous présentons au lecteur n'est pas un inconnu. Ses œuvres ont pénétré dans tous les intérieurs: ses tableaux originaux, leurs reproductions, ornent aussi bien les intérieurs bourgeois élégants que la ferme de l'agriculteur ou le chalet du montagnard. On entend souvent citer les mots pleins d'humour ou raconter telle anecdote savoureuse plus ou moins authentique du peintre bernois. Ce qu'on connaît moins, c'est l'homme modeste, bon, délicat, pénétrant, s'intéressant à tout, l'artiste probe, le fin lettré, c'est cette vie de travail opiniâtre, c'est, malgré tous les obstacles, sa ténacité à suivre sa vocation.

Un devoir filial nous a fait rassembler une partie de sa volumineuse correspondance qui, écrite soit en français, soit en allemand, est donnée ici dans le texte original. Une seule de ces lettres est traduite.

Les croquis contenus dans ce volume datent, comme on s'en rendra compte, de toutes les époques de la vie de l'artiste et illustrent, en partie, ce qu'il écrit. Accompagnant ces pages ils feront connaître au lecteur un Albert Anker plus complet et plus intime.

Marie Quinche-Anker.

En 1830, les villages du canton de Berne étaient loin de ressembler à ce qu'ils sont devenus ces dernières années. Anet, spécialement, par sa situation sur la route de France à Berne, avait une certaine notoriété pendant le XVIIIe et une partie du XIXe siècle. Maint voyageur illustre s'y était arrêté, soit pour y passer la nuit, soit pour y prendre un repas: Goethe et Talleyrand, pour ne citer que les plus connus. Anet était d'ailleurs un relais de chevaux. Pendant qu'on changeait l'attelage, les voyageurs des grandes berlines faisaient quelques pas dans le village. Mais depuis la construction de la ligne ferrée Neuchâtel-Neuveville-Berne, le village fut délaissé par les diligences, et, à part le grand incendie de 1848, qui consuma un grand nombre de maisons,les années n'avaient apporté aucun changement: c'était le grand marais, toujours le même, c'est-à-dire improductif et submergé chaque hiver par l'eau des lacs; les troupeaux d'oies y paissant pendant la belle saison, des cigognes, nichant sur le faîte des grands peupliers, la vie rurale toute simple, les mêmes habitations, la même façon de se vêtir. Alors les vêtements sont en étoffe de mi-laine, tissée de chanvre et de laine; le chanvre est cultivé par les habitants, la laine provient des moutons qu'on élève. Les chemises à manches amples des femmes sont en toile de fil, provenance indigène également, les chaînes d'argent restent l'ornement des jours de fête. On vit exclusivement du produit des



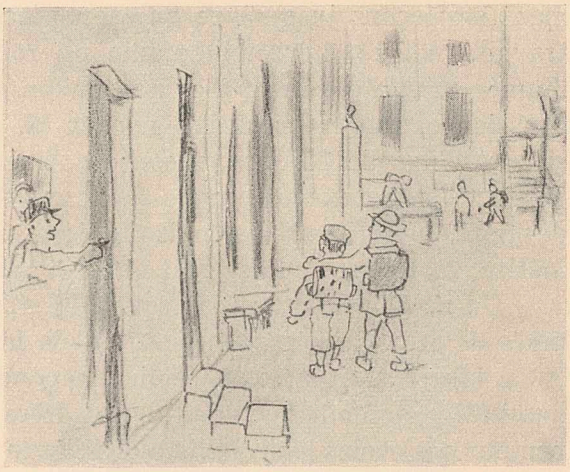
champs, on élève peu de bétail, d'une race inférieure à celle que nous voyons aujourd'hui dans les écuries et aux marchés de bétail. On bâtit avec les sapins, les chênes de la forêt, avec la paille du blé; la grange et les étables occupent la partie importante des grandes maisons de chaume. Ch. Péguy a dit quelque part, qu'un village français a moins changé de Jeanne d'Arc à 1890 que de 1890 à nos jours (c'est-à-dire jusqu'en 1914!).

On peut en dire autant d'un village bernois.

C'est donc en1831, à Anet, dans ce village si rustique à cette époque, qu'est né le peintre Albert Anker. Son grand-père, vétérinaire, avait fait construire, en 1803, la maison de la Müntschemiergasse, un des premiers toits recouverts de tuiles. Son père, Samuel Anker, vétérinaire lui aussi, s'y était installé à son tour et avait épousé Marianne Gatschet, fille du médecin d'Anet. Il leur était né deux fils: Rodolphe, l'aîné, et Samuel-Albert.

Les premiers objets qui ont frappé le regard d'Albert enfant sont une chambre lambrissée, de grands lits à rideaux, le bonnet de dentelle de la grand'mère, un vieux poêle, une série de fenêtres à petits carreaux, une grande fontaine dont l'eau s'écoule dans un large bassin. Il ouvre ses yeux et les images se gravent dans sa mémoire. Il connaît les animaux domestiques, les plantes, les travaux de chaque saison, les voisins et leurs enfants. Il aime toutes ces choses et les vénère. Ne voit-on pas dans la peinture qu'il a faite plus tard, que chaque personnage, chaque intérieur ou chaque site, je dirais presque chaque objet est représenté, non seulement avec un pinceau et de la couleur, mais avec un cœur sensible?

Ce n'est cependant que la petite enfance d'Albert Anker qui s'écoule à Anet. En 1836, son père fut appelé à Neuchâtel. Une place de vétérinaire du gouvernement lui était offerte. Il allait régulièrement faire des visites avec sa voiture dans tous les villages environnants et jusqu'à Neuchâtel, car chaque hameau ne possédait pas alors son vétérinaire. Il n'hésita pas à quitter sa maison, qu'il loua à des parents, et son village, car il désirait faire suivre de bonnes écoles à ses enfants. Dans le courant de l'année, toute la famille, c'est-à-dire les parents, deux garçons et la grand'-mère vinrent habiter la maison faisant l'angle des rues du Bassin et Saint-Maurice (la maison Delgrosso actuelle). Au rez-de-chaussée se trouvait la pharmacie du vétérinaire et sa chambre de travail: la famille occupait toute la maison qui était moins élevée que maintenant. L'année suivante, la famille s'augmenta d'une fille: Louise, pour qui Albert eut une affection toute spéciale.



Dès que les enfants furent familiarisés avec la langue française, ils firent leur entrée à l'école, portant de superbes sacs, recouverts de la peau du chien qu'on avait abattu à Anet. Pendant toutes les classes du Collège latin, ils suivirent les leçons avec d'autres petits garçons qui devinrent et restèrent des amis pour eux. Ce furent: Lœrtscher, l'intime d'Albert, et Bachelin, dessinateurs, Cérésole, futur président de la Confédération, Paul de Meuron, Albert Borel, les frères Quinche, les frères Nicolas, Alfr. Borel, Hunziker, Fritz de Perregaux, Henri Besson, plus tard pasteur à Renens, Verdan, pasteur à Boudry, Albert Stürler, Paul Jacottet, Paul Bonhôte, Ch. Hormann, Ch. Herzog, Savoie et bien d'autres.

Rod. Anker, l'aîné, était un enfant brillamment doué: il fut bientôt à la tête de sa classe, et les premiers prix étaient pour lui. A cette époque déjà, les deux frères prirent des leçons particulières de dessin avec M. Wallinger. Albert dessinait toujours: en classe, chez lui, dans la rue. Il se fit attraper plus d'une fois crayonnant les volets des voisins. C'était un enfant éveillé, remarquant tout autour de lui. Il aimait se rappeler plus tard le Neuchâtel de son enfance, petite cité pittoresque et tranquille, serrée entre la montagne et le lac, et traversée par le Seyon coulant à ciel ouvert. Pendant les vacances d'été, les enfants firent de fréquents séjours à Cerlier, chez leur oncle, le docteur Rod. Anker. C'est là que, de bonne heure, ils apprirent à nager, sport qu'ils pratiquaient une grande partie de l'année en faisant avec leurs amis de véritables concours de natation. Pendant quelque temps, les leçons particulières de dessin absorbaient tellement Albert, que son zèle d'écolier fut considérablement diminué: son père, assistant à l'examen de fin d'année, fut très mortifié d'entendre son fils s'embrouiller dans ses réponses. Les leçons de dessin furent supprimées et le pauvre garçon, désolé, courut chez son maître lui annoncer cette mauvaise nouvelle. Celui-ci le consola, l'exhorta à travailler et l'invita à suivre gratuite-

ment ses leçons jusqu'à ce que son père fût de nouveau satisfait de son travail. Albert, heureux comme un roi, redoubla de zèle en classe et, l'année suivante, réussit à contenter son père. L'enfant put donc, en toute conscience, retourner chez son cher M. Wallinger.

«A l'âge de 15 ans», racontait Albert, «j'obtins à l'école un prix de dessin; j'avais exécuté, avec deux crayons, une étude d'après une tête de mort. Je triomphais, puisque désormais, le collège reconnaissait mon mérite; mon père ne méprisait plus cet art qui était de plus en plus ma vie.»

Un camarade d'Albert Anker, M. Ch. Herzog, nous a laissé quelques mots de leurs années de classe: nous les transcrivons ici.

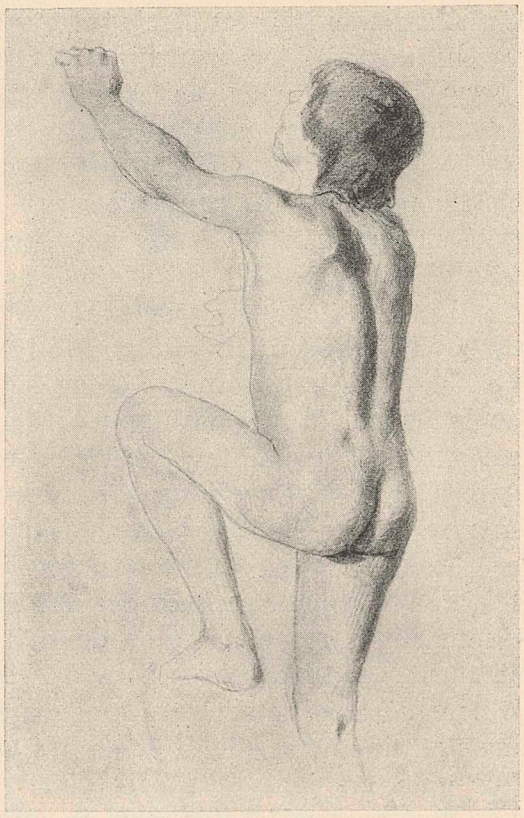
«Albert était un bon écolier, cependant son nom ne retentissait pas aussi fréquemment que celui de son frère au Temple du Bas, lorsque l'inspecteur des écoles lisait la liste des élèves primés. Du reste, bon camarade, aimé de tous. Les leçons qu'il préférait étaient celles de dessin pour lequel il avait beaucoup de facilité et de goût. Il était l'objet des soins particuliers de notre professeur M. Moritz *) qui semblait l'avoir deviné. Le prix de dessin aux promotions était son monopole. Plus tard, lorsque nous fûmes en première latine, sa chambre, une mansarde, ressemblait à un atelier d'artiste. On s'y réunissait quelquefois pour faire ses devoirs, le plus souvent pour raconter les divers tours qui se jouaient dans les classes. Albert et son ami Lœrtscher faisaient passer sous nos yeux des essais de peinture à l'eau dont les sujets étaient les personnages d'Homère, pas mal caricaturés. Avant de quitter Neuchâtel, Anker a cependant fait mieux: la lithographie du professeur Monvert.

«Un autre théâtre où Albert excellait et faisait notre admiration, était les bains. Il nageait comme un poisson: à la surface de l'eau, dessous, et restait plusieurs minutes sans reparaître. C'était un de ceux qui faisaient le trajet aller et retour du Crêt à la Pierre à Mazel sans s'arrêter.»

Voici ce que M. Frédéric Perregaux nous raconte des deux frères:

«Ce qui attira mon attention sur les frères Anker, ce fut d'entendre le nom de Rodolphe le jour des promotions et de le voir emporter les 10 à 12 premiers prix du Collège latin. Il était un garçon distingué et j'eus l'occasion de l'apprécier, car il me donna des répétitions de grec à la place de Louis Nagel empêché momentanément.

*) M. Moritz était né à St-Gall; il se fixa en pays français, puis en Italie. En 1814, il est à l'île d'Elbe et donne des leçons de dessin et de peinture aux enfants de la colonie qui avaient accompagné Napoléon Ier.



«Albert, son frère, était une riche nature; il aimait l'étude et lisait plus qu'aucun de ses camarades. Nous l'aimions beaucoup, car il était très captivant quoique différent de nous; cette affection s'est conservée à travers les années.

«Souvent, le jeudi, nous faisions, entre camarades, des promenades sur la côte de Chaumont, à St-Blaise ou ailleurs. Au printemps 1846, des élèves de 1re et de 2e, sous la conduite de M. le pasteur Sauvin, avaient été voir un lever de soleil à Chasseral. Entre Chufford et La Dame, un de nos camarades (Albert Nicolas) s'était endormi sous un noisetier et nous étions inquiets de sa disparition. Ce sont les coups de sifflet stridents qu'Albert produisait, en introduisant les doigts dans les coins de sa bouche, qui firent retrouver le dormeur.

«Son goût pour le dessin s'était manifesté de bonne heure. Volontiers il faisait le portrait de ses camarades. En 1848, après la mort subite de notre professeur, M. Ch. Monvert, il en fit un portrait très ressemblant. Je me souviens aussi qu'un jour il nous émerveilla tous en nous apprenant qu'il avait fait l'achat de couleurs à l'huile. Son premier essai fut le portrait d'Alphonse Favre, marchand de gants et d'objets de toilette et plus tard membre du Conseil municipal. Il l'avait peint vêtu de son uniforme d'officier avec un hausse-col d'argent.

«En 1854, nous nous trouvions tous deux à Paris. Je le rencontrai un jour rue de l'Odéon, et lui demandai où il allait: „A la recherche de Paul Coulon, me dit-il, je veux lui demander de me prêter l'Histoire de l'Eglise de Gericke.“ J'en fus surpris, car je le croyais occupé de peinture et non

d'histoire de l'Eglise: „Crois-tu, me dit-il, qu'à cause de ma peinture je veuille m'encroûter et ne pas continuer à m'instruire?"

«Un autre jour, dans les mêmes parages, je le trouvai dans un grand embarras. „Je ne possède plus que trois sous, me dit-il, l'un sera pour une assiette de soupe chez la mère Carmaud, les deux autres pour du tabac, car l'homme peut se passer de soupe, mais non de tabac." C'est la preuve qu'il eut des jours de gêne. Du reste, il était malgré cela fort généreux et très désintéressé.»

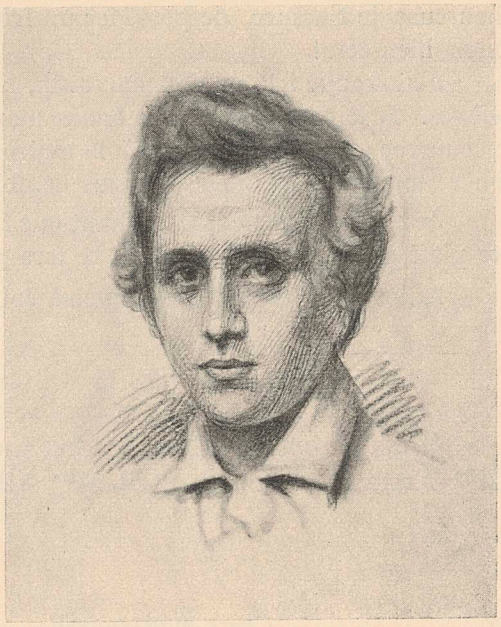
De grands chagrins attendaient Albert: sa mère tomba malade sans espoir de guérison; Rodolphe, son frère, fut pris de crachements de sang. Celui-ci faisait des études de médecine à Berne et demeurait chez son oncle Mathias Anker, professeur à l'école vétérinaire. L'année précédente, ses parents l'avaient envoyé à Weissenbourg pour la saison d'été; le jeune garçon — il venait d'avoir 19 ans — et sa mère, retenue à Neuchâtel par la maladie, échangèrent alors des lettres qui témoignent d'une grande affection. Cette séparation leur coûtait. Ils ne devaient plus se revoir, car le pauvre garçon s'éteignit doucement après quelques semaines seulement de maladie. Les soins qu'on donnait à ce moment aux tuberculeux consistaient en saignées répétées; la fin, à ce régime, était rendue facile. Albert, sachant son frère si malade, avait désiré l'aller voir et le soigner; mais celui-ci lui enjoignit de ne pas quitter leur mère. Il ne put le revoir que quelques jours avant sa fin.

Quelques mois plus tard, sa mère succomba à son tour.

Pour continuer ses études, Albert, de même que son frère, suivit à Berne les cours du gymnase (lycée supérieur) et plus tard ceux de l'Université. Il vécut dans la famille de son oncle. Le professeur Mathias Anker était un homme très bon et très érudit, un chef de famille, non seulement pour ses enfants, mais pour ses deux frères et sa sœur dont il était l'aîné. Albert retrouvait chez lui une seconde maison paternelle, remplie de jeunesse, car son oncle avait quatre filles et un fils: Rodolphe, camarade d'Albert en Zofingue.

Le souvenir qu'Albert laissa parmi ses amis et camarades d'études à Berne, est celui d'un garçon gai et dévoué, faisant toutes choses à sa manière bien à lui. Son ami, M. le pasteur Rytz, avec lequel il est resté en relation toute sa vie, raconte, dans une petite étude qu'il fit d'Albert Anker, différents épisodes de sa vie d'étudiant. Albert fait des portraits de ses amis, de ses professeurs qu'il signe «Vetter», son surnom en Zofingue;

il remplace un maître de natation et fait l'admiration de ses élèves. Piquer une tête dans l'Aar, ayant entre ses dents un cigare, le bout allumé dans la bouche, ressortir de l'eau, se mettre sur le dos et continuer à fumer et maints autres tours. Il travaille avec plus ou moins d'entrain, apprend beaucoup par cœur, lit énormément et se passionne pour l'histoire.



Portrait d'Albert Anker
par Hunziker.

C'est avec Güder et Lœrtscher qu'il dessine, mais il se lie aussi avec Edouard Bähler, plus tard médecin et conseiller national bernois, avec A.Rytz, Schnyder, Hürner, Bula, ces derniers, théologiens, puis Adolphe Anker, fils du médecin de St-Blaise, et Rod. Anker, ses cousins, Fetscherin, et bien d'autres. En 1851, il passe des vacances à Paris et envoie des nouvelles qui paraissent dans la revue de Zofingue. Il y raconte comment il apprit à aimer Poussin et spécialement le tableau «Les Bergers d'Arcadie» et comment il copie au Louvre.

L'année 1852 lui apporta un nouveau chagrin. Sa jeune sœur Louise, depuis quelques mois dans un pensionnat du canton de Vaud, à Eclépens, tomba gravement malade d'une appendicite, dirait-on aujourd'hui, et mourut après quelques jours de souffrance. Elle n'avait pas 15 ans. Une vive affection unissait le frère et la sœur; depuis la mort de leur mère surtout ils s'étaient rapprochés, et le frère, de beaucoup l'aîné, aimait cette enfant tout paternellement. Cette lettre en témoigne.

Eclépens, 28 décembre 1851.

Mon bien-aimé frère,

Je viens te présenter mes vœux pour l'année nouvelle, pour ta santé et pour ta conservation. Je te remercie pour la lettre que tu m'as écrite, elle m'a fait voir combien tu as d'attachement pour moi et combien tu m'aimes; je suis

heureuse je t'assure, de posséder un frère pareil, qui veille tant à ma santé et à mon bien-être!

J'ai trouvé ici, en Mme Duvoisin, une maîtresse qui veille avec bonté sur ses élèves. Je la compare à notre bonne maman et je l'aime comme si j'avais toujours vécu avec elle. A mon retour à la maison, je tâcherai de prendre la place de notre chère maman, mais hélas, tu sais combien elle sera difficile à remplacer.

Je t'ai fait une bourse, sachant que tu en as besoin, je crois que la couleur rouge te plaît et que ce petit cadeau te fera plaisir.

Adieu mon cher Albert, pense souvent à ta petite sœur

Louise.

Voici comment Albert Anker annonça ce malheur à l'amie de Louise, Mlle Anna Rüfly, plus tard Mme Alb. Anker.

Anet, 6 juin 1852.

Chère mademoiselle,

Vous avez dû apprendre ces derniers jours que ma sœur était dangereusement malade. Il a plu à Dieu de la retirer à Lui vendredi à 3 h. de l'après-midi. J'avais entrepris le voyage pour l'aller voir quand j'ai appris la triste nouvelle. Vous pouvez vous figurer dans quel état est mon père. Elle était l'espérance de ses vieux jours et la voilà fauchée après 10 jours de maladie. Un voyage à Chillon fait avec la pension, un refroidissement en voiture, lui ont attiré sa maladie.

Quant à moi, j'aimais ma sœur de tout mon cœur, de toute mon âme; elle était ce que j'avais de plus cher au monde, et malgré cela, je n'ai pas encore versé une larme; ce n'est pas légèreté certainement, mais, je trouve cela si beau de pouvoir s'en retourner après n'avoir vu que l'aurore de la vie, le lever de soleil d'un jour pur, que, quoique je ne sois pas mélancolique, je voudrais déjà pouvoir la suivre aujourd'hui . . . . . .

Après quelques semestres à l'Université de Berne, Albert partit pour Halle en automne 1852. Pourquoi cette ville plutôt qu'une autre? Il s'y trouvait, à ce moment, le célèbre professeur Tholuck, ainsi que le professeur Huppfeld. Celui-ci traitait le livre de Job. Ceux qui les avaient entendus, ceux qui fréquentaient leurs cours étaient enchantés. Tholuck suivait de près ses élèves, il les invitait à sa table, pour la soirée, se faisait accom-

pagner de l'un ou de l'autre à la promenade. A Halle, Albert Anker retrouva des amis de Berne, théologiens et d'autres Suisses. Pour nous renseigner sur sa vie à cette époque, nous avons les lettres d'Albert à sa tante Mme Charlotte Anker, femme du docteur Anker, qui de Cerlier s'était installé à St-Blaise. Mme Anker comprenait mieux son neveu qu'aucune autre personne de sa famille; c'est elle aussi, qui, au moment du changement de vocation du jeune homme, n'avait pas craint de parler en sa faveur à son père et fut toujours pour lui une amie compréhensive et précieuse à laquelle la reconnaissance du jeune homme était acquise.

Les lettres d'Albert Anker à son père n'existent plus. Il ne s'est pas trouvé — puisque sa mère était morte ainsi que sa sœur — une main pieuse pour recueillir cette correspondance. Nous ne possédons que la lettre dans laquelle le jeune homme exprime à son père le désir de changer de vocation. L'intérêt capital de cette lettre justifie sa traduction.

HALLE

1852—1854

A Mme Charlotte Anker.

Halle, Automne 1852.

Ma chère tante,

Votre lettre m'a fait grand plaisir. Cette lettre et celle de mon père sont les premières qui me soient venues du pays et j'ai été content d'avoir des nouvelles. Rodolphe *) m'a écrit il y a 15 jours; il paraît qu'il s'ennuie cruellement et je voudrais pouvoir lui passer de ma tranquillité et de mon sans-souci.

Je vis ici comme un roi. A mon arrivée, je suis tombé en pleine théologie et je suis entraîné dans le travail de sorte que, outre le vin et la bonne eau, je ne regrette qu'un individu avec lequel je puisse parler d'art, soit dans les moments de loisir, soit à la promenade.

Je ne crois pas m'ennuyer jamais, car je trouve la nature aussi belle ici que chez nous. Au point de vue intellectuel, il y a des ressources que nous n'avons pas en Suisse et n'était la famille que j'aimerais revoir de temps en temps, je me dirais à moi-même: «Cousin Albert, établissons notre tente à l'étranger, car il y fait bon!»

— Suit une description de ses journées, la façon variée de prendre ses repas, son travail régulier et sérieux. —

Pendant ces 3 premières semaines, j'en ai fait plus et j'ai vu plus de choses qu'à Berne en 3 mois. Ici, on ne sort jamais, pour la bonne raison qu'on s'ennuie à mort en ville, car Halle est embêtant et sale, mal bâti et mal pavé. Moi, qui ne connais personne en ville, je ne pourrais que me crotter les habits en flânant dans les rues boueuses. Il y a pourtant quelques Suisses dont j'ai fait la connaissance, on se réclame, on se retrouve facilement: tous sont de grands travailleurs. Vous avez, je pense, appris par mon père l'anecdote de celui qui sait par cœur tout le livre d'Esaïe en hébreu. Nous nous réunissons parfois pour répéter nos cours ou pour traduire de l'ancien et du nouveau testament, et, comme ce sont des hommes sérieux, je ne peux manquer de gagner en leur compagnie. Il est vrai que, de temps en temps, ils ont aussi besoin de moi; 2 d'entre eux sont des êtres aux humeurs noires et chagrines; il faut les égayer.

---

*) Son cousin était à Vienne.

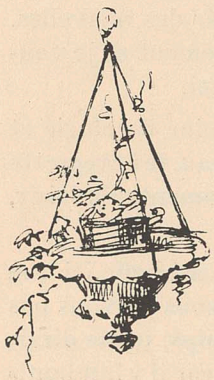
A Mme Charlotte Anker.

Halle, 16 février 1853.

Chère tante,

. . . . . .

Croyez seulement, votre neveu Albert, si peu communicatif soit-il, pense souvent au pays, à ses parents, à ses connaissances, mais cette pensée, heureusement, ne lui donne pas le mal du pays comme à son voisin Wenger ou comme à Rodolphe. Je trouve les gens chez lesquels je demeure, et mes voisins, en général, trop bons avec moi, pour ne pas me sentir à la maison au milieu d'eux. Il n'y a qu'à ne pas être brutal ou prétentieux, on trouve de bonnes gens partout.



Au printemps je quitterai la veuve chez laquelle je demeure actuellement et irai loger dans le voisinage, chez une bonne vieille de 66 ans, qui vit seule avec une nièce d'un certain âge aussi et loge des étudiants. Sa maison est une des plus jolies du quartier, et sans contredit, la plus propre. La nièce et la tante la nettoient et l'arrangent toute la journée. Souvent, le soir, je vais la voir, m'assieds dans un coin de son canapé et cause avec elle jusqu'à ce qu'il fasse complètement nuit. Comment ne pas se sentir chez soi avec des gens pareils! Ce serait être ingrat que de soupirer après quelque chose de mieux, et puis, que chacun soit content de ce qu'il a, il est assez tôt de se plaindre quand on est atteint par un malheur réel.

Oh! j'aurai une chambre, vous en seriez jalouse! Un vrai paradis à trois fenêtres, une alcove, un canapé, un bureau, un oiseau qui vient manger dans la main; puis j'ai acheté déjà, pour orner ma fenêtre, un de ces vases, à suspendre au plafond et duquel pendent des fleurs. Ma veuve m'a semé des capucines qui germent. Avec mes capucines, mon oiseau, ma belle chambre, mes tableaux aux parois, je ne changerais pas avec les rois. Et ajoutez à cela ma bonne dame Caleb, qui vous soigne et vous aime et dont voici à peu près le portrait.

Les mères de famille du voisinage sont venues dernièrement chez moi, désirant avoir les portraits de leurs enfants, mais je les ai renvoyées, disant que ce n'était pas mon métier. Mes voisines avaient répandu au loin ma réputation de portraitiste. C'est que 12 têtes de grandeur naturelle ornent mes parois, et, comme Halle n'a pas peu le genre petite ville, tout le Trödel sait déjà qu'au nº 793 demeure un peintre qui possède 12 têtes à l'estompe.

Mon père vous aura dit que j'ai passé une partie de mes vacances de Nouvel an à Weimar, au château du Grand-Duc, mais l'éclat grand-ducal ne m'a pas ébloui considérablement; le pauvre Bonhôte est à l'attache et ma liberté d'étudiant m'est autrement chère que toutes les expériences qu'on fait dans ce monde-là, ou que l'argent qu'on y gagne.

Je reste votre dévoué neveu

Albert.

A Mme Charlotte Anker.

Halle, 17 mars 1853.

Ma chère tante,

Quel beau temps nous avons depuis quelques jours! Vraiment on se croirait en paradis après les jours sombres de février, aussi avons-nous fait des excursions. Je suis allé dans le voisinage faire l'ascension périlleuse d'une montagne qui peut avoir 100 pieds de haut et du sommet de laquelle on voit les détours de la Saale flânant lentement vers la mer du Nord. C'est aussi joli que la vue de vos fenêtres à St-Blaise; on n'a pas les Alpes pour orner le fond du tableau, mais un horizon plat comme la mer, une richesse de couleurs que je n'ai pas remarquée chez nous. Il est vrai que, quand les autres Suisses n'y voient que du feu, moi j'y vois de la peinture: du cobalt, du jaune indien, de l'outremer, et pendant qu'ils se moquent de moi et de mes teintes, je remercie en silence le bon Dieu de m'avoir donné un peu de cette bosse qu'il faut avoir pour goûter la nature.

Pendant les prochaines vacances j'aurai le plaisir de faire le portrait d'un de nos professeurs, je ne sais si je vous l'ai déjà dit. Il m'est arrivé d'accompagner une fois sa fille, de Leipzig à Halle, depuis, il m'a invité à prendre plusieurs fois le thé chez lui. C'est un des plus étonnants de nos professeurs. Les autres cherchent à faire de la propagande religieuse, chose qui convient mieux aux messieurs de Rome qu'à un professeur de théologie protestante. Il est vrai qu'un homme enthousiasmé d'une idée veut la faire valoir; mais je n'aime pas la propagande, que ce soit Mazzini ou messieurs les pasteurs qui la fassent. Mon professeur n'est pas comme cela: il est savant comme les allemands consciencieux, et puis il n'exige pas que tous les cerveaux soient meublés de même façon et contiennent les mêmes idées.

Mon bon M. Grisel *) m'a écrit ces jours. Quelle fraîcheur dans ce petit homme myope et boîteux! Si tous les Neuchâtelois étaient de sa trempe, je voudrais vivre dans leur ville! De plus, on aurait pourtant la République! C'est un vase d'argile

*) M. Grisel, professeur de dessin à Neuchâtel.

contenant de l'or; mais je ne veux pas vous redire encore ce que si souvent j'ai dit de lui et du père Moritz. L'art, de même que la religion, est une nourriture qui conserve l'homme plus frais que toute autre chose, parce que l'art s'élève le plus au-dessus des choses matérielles de la vie. Mais que de gens chez qui la religion ne fait qu'augmenter l'humeur morose; en se croyant religieux et sauvés, ils se sentent le droit de gronder contre tout ce qui se fait dans notre pauvre monde.

Votre neveu

Albert.

Pendant ce séjour à Halle, Albert Anker fit un voyage à Berlin.

An Herrn Dr. Samuel Anker in Ins.

Jena, den 25. Dezember 1853.

Lieber Vater,

Ich schreibe Ihnen von Jena aus, wo ich wieder meine Neujahrsferien zubringe; ich wohne bei Berthold Hürner, aus Thun, und bin bei ihm fast zum Krankenwärter geworden: er hatte sich nähmlich mit Glas verletzt, sah im Anfang nicht darauf, bis die Sache durch die Kälte schlimm geworden ist.

Wieder ist nun ein Jahr dahin, im Laufe dessen ich fern von der Heimath war, mich vorzubereiten auf meine einstige Laufbahn; dem Examen bin ich nun nahe und tüchtig, es zu machen, wie ich hoffe; aber jetzt mehr als je kommen wieder meine alten Bedenken über meinen Beruf. Ich möchte sie gerne unterdrücken und sie durch Fleiss völlig tödten, aber vermag ich da etwas, wenn mich dann des Nachts die Träume beständig in Ateliers führen, wo ich glücklich an der Arbeit sitze und ich mich des Morgens verwundern muss, dass ich Theologe bin? Wahrlich, das Gebiet der Kunst kommt mir vor wie ein verlorenes Paradies.

Ich selbst mache mir die härtesten Vorwürfe über diesen Schritt, indem ich dadurch mich ungehorsam zeige gegen den Willen eines alten Vaters, der schon seit langer Zeit für mich sorgt, dass er hoffen könnte, seinen Sohn bald im Amte und in einem schönen Beruf zu wissen, und der in seinem einzigen Kinde doch endlich einige Früchte eines langen sorgenvollen Lebens sehen könnte. Mir selbst thut es wehe für Sie, dass ich es wünsche, einen edlen Beruf zu vertauschen gegen einen solchen, an welchem vielleicht oft nicht mit Unrecht ein Mackel der Unsittlichkeit oder Liederlichkeit haftet. Aber soll ich die Talente und jene immerwiederkehrende und immerwiederkehrende Liebe zur Kunst als *meine* Sache ansehen? Es ist ja göttliche Gabe wie jede Andere, und da ich sie nun einmal habe, mehr habe als viele, die sich der Kunst völlig widmen, was soll ich sie mit Gewalt

unterdrücken? Muss ich nicht erwarten, dass, wenn ich Theologe bin, sich dies rächen werde indem mir den Gedanken an jenes verlorene Paradies, später so wie es jetzt geschieht, die Ruhe raubt.

In Bern freute ich mich sehr, nach Halle zu kommen und dachte: «Sobald du die Theologie so gut kennst wie die Kunst, so ist sie dir ebenso lieb; durch die Ruhe, die Trennung von der Kunst und die Arbeit wirst du, so Gott will, auch Theologe werden.» Und wirklich ist mir die Theologie sehr lieb geworden, aber die Kunst ist mir trotzdem noch unendlich theurer; und habe ich diese, einige Zeit, durch Arbeit unterdrückt, so taucht sie wieder von neuem auf, und je mehr ich sie zu vergessen suche, desto stärker ist die Reaktion.

Man sagt mir vielfach: «Du wirst, wenn du die Kunst neben der Theologie treibst, dir ein angenehmes Leben verschaffen, mache, dass dir Zeit übrig bleibt, und es wird dir wohler sein als dem Künstler, der noch für seinen Lebensunterhalt zu sorgen hat, während du dein Brod ungesorgt hast.» — Die leichtfertige Aussicht würde mir behagen, wenn ich ein Pfarrer der Art werden möchte, wie es leider bei uns nur zu viele gibt, Naturen, die für ihre eigene Freude, ihr Wohlbehagen, für ein ruhiges, sorgenloses Leben sorgen, statt für die Gemeinde, die ihnen von Gott anvertraut wurde; ich habe doch noch zu viel Gewissenhaftigkeit, um nicht einzusehen, dass dies ein Betrug ist gegen die Regierung, die Gemeinde und gegen Gott, und dass einst dafür eine ernste Rechenschaft gefordert wird. Könnte ich gewiss sein, dass jener Eifer, der bei mir immer rege ist für die Kunst, mich einst in meinem Amte leiten würde, würde ich der Zukunft mit Freude entgegensehen. Hier hatte ich das Glück, wahre Theologen zu sehen, die jenen Eifer hatten, ich bewunderte sie, beneidete sie, aber ihnen gleichzukommen war mir nicht gegeben; denn die Gaben sind verschieden, und dies ist nicht meine Sache.

Seit langer Zeit zweifle ich und denke immer: «Du darfst dem Vater dies nicht schreiben, da er den einen Sohn verloren und die Tochter, und du, sein einziges Kind, wolltest Maler werden? einen unsicheren Beruf erwählen, während du dich auf einen schönen, edlen, geachteten vorbereitest.» Aber wer will da behaupten, dass der Beruf an sich heilig, gottgefällig, schön sei? jeder Beruf ist schön, wenn er nur wahrhaft und gewissenhaft *erfüllt* wird, und jeder Beruf ist unedel, unheilbringend, sobald ihn der Mensch nicht mehr erfüllt und sich nicht mit Leib und Seele darin bewegt.... Der wohlthätige Einfluss meiner Studien hat mir gezeigt, dass das Leben etwas Ernstes sei, dass der Mensch nicht ohne Schaden im Kothe wandeln kann.

Wohl mache ich mir dabei nicht zu goldene Träume, ich kenne die Kehrseite auch, und weiss, dass man oft den Kopf und das Herz und das Atelier voll schöne Bilder haben kann und wegen Mangel eines Käufers kein Geld in der Tasche und wenig oder kein Brod zu Hause; aber, da meine Bedürfnisse nicht gross sind und ich, gottlob, auf einfache Weise erzogen wurde und Einfachheit mir lieb ist,

fürchte ich mich nicht sehr vor böser Zeit; andere würde ich auch nicht durch eigene Armuth ins Elend bringen, denn nie käme mir zum Beispiel der Sinn ans Heirathen, bevor ich gerechnet hätte und das Resultat sich als ein gutes gezeigt hätte.

Sollten Sie wünschen, dass ich mein Examen noch machen solle, um vielleicht, in der Zukunft, in schlechtestem Falle eine Zuflucht zu haben, so werde ich es mit Freuden machen; ich habe noch die praktischen Fächer durchzunehmen, die nicht so schwierig und interessanter sind. Das definitive Examen würde ich im Sommer 1855 machen, dabei wäre ich 24 Jahre alt. Die Sache wäre nicht ganz abzurathen, obschon ich glaube, dass, wenn ich einst in der Malerei wirklich angefangen hätte, ich sie nicht verlassen werde, solange mir die Hand noch bleibt oder ich nicht beide Augen verloren hätte.

Es ist mir leid, dass ich Ihnen eben aufs neue Jahr einen für Sie wahrscheinlich traurigen Brief schreibe, allein die Wahrheit, welche mir nach und nach doch aufgegangen ist, musste heraus, und ich wollte Ihnen sagen, wie mir zu Muthe ist. Der Schritt geschieht nicht aus derselben Ursache, die viele zum Umsatteln aus der Theologie bringt: entweder, dass einer nicht mehr glaubt, dass er nicht gearbeitet hat und vor dem Examen bebt oder endlich noch weil er unsittlich ist, sondern rein das Gefühl, dass ich zur Kunst bestimmt bin, und ich in ihr meine wahre Freude finden werde.

Da wir nun ein neues Jahr anfangen, will ich Ihnen jene Wünsche auch darbringen, wie wir Kinder es andere Jahre zu thun pflegten; aber wahrlich, diess Jahr geschieht es in ganz anderen Gefühlen; nachdem ich ein ganzes Jahr fort gewesen bin und ferne von Ihnen allen lebte, weiss ich doch, dass die Heimath und alle meine Angehörigen mir noch viel lieber sind, als ich es meinte; desshalb kann ich auch nicht anders als Ihnen von Grund des Herzens ein glückliches neues Jahr wünschen, Gesundheit, frohen Muth und erfreuende Umgebung. Ach, vor zwei Jahren waren wir noch unser zwei Geschwister, die wir uns vereinten, unsere Glückwünsche einem lieben alten Vater darzubringen; nun, das eine ist abberufen worden und ruht sanft im Frühling seiner Tage, und wir beide, Vater und letzter Sohn, sind übriggeblieben von der ehemals blühenden Familie. Wie viele Neujahre werden wir noch miteinander feiern? Mögen es derer noch viele sein und mögen Sie einst einige Früchte Ihrer Mühe sehen! Und jener Gedanke ist zugleich auch ein Friedensgedanke, der zur Liebe, zum Frieden anspornt: dass, wenn wir scheiden, es in Liebe geschehe und in der schönen Zuversicht, uns wiederzusehen!

Ihr dankbarer Sohn

Albrecht.

A M. Samuel Anker.

Iéna, le 25 décembre 1853.

Cher père,

Je vous écris d'Iéna où, de nouveau, je passe mes vacances de Nouvel an. Je demeure chez Berchtold Hürner de Thoune et suis devenu son garde-malade. Il s'est blessé avec du verre; la blessure, au début sans gravité, s'est envenimée avec le froid.

Voilà une nouvelle année écoulée loin du pays. L'examen approche et je suis à même de le subir. Mais maintenant plus que jamais s'éveillent mes anciens doutes sur ma vocation, je voudrais les surmonter par mon travail. Comment le pourrais-je quand chaque nuit mes rêves me transportent dans des ateliers où je me vois assis avec tant de plaisir à mon travail et que chaque matin je suis surpris d'être un théologien? Vraiment, le domaine de l'art m'apparaît comme un paradis perdu.

Je me fais les plus amers reproches de vous tourmenter à ce sujet et d'agir contre la volonté d'un vieux père qui, depuis longtemps, s'est mis en souci pour moi avec l'espoir de voir son fils bientôt installé. Vous récolteriez enfin les fruits d'une longue vie pleine de préoccupations pour votre unique enfant. Cela me peine pour vous de penser que je désire changer une noble vocation contre une carrière qu'on qualifie souvent, et non pas sans raison, d'immorale et de légère. Mais mes aptitudes et mon amour toujours renaissant pour la peinture dépendent-ils de moi? Ils sont, comme les autres, un don de Dieu et, sentant que je les possède plus complètement que tel autre qui se voue aux arts, dois-je m'efforcer de les enfouir? Et ne dois-je pas m'attendre, en faisant de la théologie, à les voir prendre une revanche et m'enlever tout repos, comme c'est le cas maintenant, à la pensée d'un paradis perdu?

A Berne, je me réjouissais beaucoup de venir à Halle et me disais: « Quand je connaîtrai la théologie comme je connais la peinture, elle me deviendra également chère. Dans la tranquillité d'esprit, par le travail et loin des préoccupations de la peinture, je pourrai, avec l'aide de Dieu, devenir un théologien. » La théologie m'est devenue chère certainement, mais la peinture me l'est bien davantage; cette passion, j'ai voulu la comprimer par un travail assidu, mais toujours elle renaissait, et plus j'essayais de l'oublier, plus violente était la réaction.

On m'a dit souvent: «En t'occupant de peinture à côté de la théologie, tu te crées une vie plus agréable que celle de l'artiste qui, par son travail, doit pourvoir à son existence, tandis que tu auras ton pain assuré. » Cette façon d'envisager l'existence me plairait, si je devenais un de ces pasteurs que l'on rencontre trop

souvent chez nous, cherchant son bien être, une petite vie tranquille, au lieu de se consacrer à la communauté que Dieu lui a confiée. J'ai encore trop de conscience pour ne pas me rendre compte de cette tromperie à l'égard du gouvernement, de la commune et de Dieu; on pourrait un jour m'en demander raison. Si j'étais sûr qu'au milieu de mes paroissiens cet amour dévorant pour l'art me laissât tranquille, j'irais avec joie au-devant de l'avenir. J'ai eu la chance de voir ici de vrais théologiens, pleins d'ardeur pour leur travail; je les ai admirés, je les ai enviés, mais il ne m'a pas été donné de leur ressembler. Car les aptitudes sont différentes, et la théologie n'est pas ma partie.

Depuis longtemps j'hésite et me dis: Tu ne devrais pas écrire cela au père qui a perdu un fils et une fille. Devenir peintre, toi, son dernier enfant! Au lieu d'une belle et noble vocation pour laquelle tu es préparé, en choisir une incertaine! Mais à quoi reconnaît-on qu'une vocation est sainte en elle-même? à quoi croit-on qu'elle est voulue de Dieu? Toute vocation est belle quand elle est vécue en sincérité et en conscience; elle devient méprisable aussitôt que l'homme ne s'y donne plus corps et âme . . . . . .
La bienfaisante impulsion de mes études m'a fait voir tout le sérieux de la vie et je sais que l'homme ne saurait marcher dans la boue sans en recevoir quelque dommage et quelque éclaboussure.

Certes, je ne me berce pas d'illusions, je connais aussi l'envers de la médaille. On peut avoir l'atelier rempli de beaux tableaux et, faute d'acheteurs, manquer de pain. Mais mes besoins ne sont pas grands, et, Dieu soit loué, j'ai été élevé dans une simplicité que j'aime; je ne redoute donc pas des temps sévères. Il ne me vient pas à l'idée de me marier avant de voir si le résultat m'y engage et si, pécuniairement, je puis le faire, car je ne voudrais pas en entraîner d'autres dans le besoin!

Si vous désirez que je passe mon examen afin d'avoir pour l'avenir une planche de salut en cas d'insuccès, je le ferai avec joie: j'ai encore à revoir les cours pratiques qui sont intéressants et pas trop difficiles. L'examen final aurait lieu en 1855, j'aurais alors 24 ans. C'est un projet qu'on peut considérer, et pourtant, si, un jour, je fais de la peinture, je ne la lâcherai pas aussi longtemps que ma main et mes yeux me seront conservés.

Je regrette de vous écrire pour la nouvelle année une lettre qui, probablement, vous attristera; seule, la vérité, qui s'est fait jour peu à peu en moi, m'y oblige. Ma décision ne découle pas des raisons habituelles qui forcent de nombreux jeunes gens à quitter la théologie, c'est-à-dire, d'un manque de croyance, ou de n'avoir pas travaillé et de redouter l'examen, ou, enfin, d'une mauvaise conduite, mais de l'intime conviction que je suis destiné à la peinture et que j'y trouverai ma véritable joie. Comme nous sommes à la veille d'une nouvelle année, je vous exprime mes vœux ainsi que nous, enfants, avions l'habitude de le faire en ce jour. Mais

cette fois-ci dans de tout autres sentiments. Après une absence de plus d'une année, je sens combien me sont devenus plus chers le pays et mes proches, et je vous souhaite du fond du cœur une heureuse année, une bonne santé et une joyeuse journée. Il y a deux ans nous présentions, ma sœur et moi, nos souhaits de bonheur à notre vieux père. L'un de nous n'est plus et repose doucement dans le printemps de ses jours. Il ne reste plus, de la famille autrefois florissante, que le père et le dernier fils. L'on se demande combien de premiers janvier nous fêterons encore? Puissent-ils être nombreux et puissiez-vous récolter quelques fruits pour toute votre peine! Si la mort nous sépare que ce soit avec la certitude de nous retrouver.

Votre fils reconnaissant

Albert.

A Mme Charlotte Anker.

Halle, 24 février 1854.

Ma chère tante,

Votre lettre m'a rempli de joie. J'apprends que ma résolution n'est pas condamnée par chacun, et tout content, je suis allé me promener à l'embarcadère en pensant à mon bonheur si tout marche à souhait.

Il est vrai qu'il est tard pour se décider quand on a déjà trois années d'études derrière son dos et qu'on a coûté autant que moi; mais, mieux vaut tard que jamais, et puisque la nature m'a créé pour la peinture, je me suis senti assez de courage pour faire la demande. Il y a une vocation pour la peinture bien plus que pour la théologie. Il n'est pas nécessaire pour le théologien d'avoir des dons naturels d'une qualité particulière: une éducation solide et religieuse est tout ce qu'il doit apporter à ses études. Le peintre sait que son esprit est autrement tourné que celui de cent autres. Il a la bosse des beaux-arts et ceci est quelque chose de spécial qu'il sent et dont on voit la preuve palpable dans ses ouvrages.

Et d'abord étant peintre, je ne changerai pas le moins du monde mon plan de conduite, et mon ambition sera toujours plutôt de devenir un brave homme qu'un peintre renommé; ensuite je ne voudrais pourtant pas quitter ma science à la légère pour ne devenir qu'un peintre de portraits, car la vie de ces sortes d'artistes est assez triste. Je sais à quoi l'on peut arriver quand on a assez d'argent pour faire des études préparatoires, puis des études de peinture, et, qu'avec cela, on a du courage, du talent et qu'on ne se laisse pas vieillir avant le temps en s'adonnant au vice. Quoique ce ne soit pas l'ambition qui me pousse, je ne voudrais cependant pas devenir un mauvais croûteur: travailler tranquillement et librement est assez

pour satisfaire ma conscience d'artiste, c'est tout ce que je demande. Je sais que je trouverai mon bonheur à l'ouvrage et que mes plus beaux moments seront ceux que je passerai dans mon atelier.

Et puis, ce n'est pas l'envie de flâner qui me fait changer, car j'aurai autrement à travailler étant peintre qu'étant pasteur dans une petite paroisse. Je sais que d'efforts il en coûte, j'ai vu assez d'artistes: je ne craindrai pas non plus la misère dans des temps mauvais, n'étant pas un homme habitué au luxe, témoin mon petit habit de milaine que j'ai fait teindre en noir après l'avoir porté un an, et que je mets à présent le dimanche et pour aller en soirée.

«Gueux comme un peintre», dit un mauvais proverbe; aussi se les représente-t-on toujours en habits sales et troués, une grosse et vilaine barbe mal peignée et des dettes en plus. Personne ne pense qu'un peintre peut être un homme aussi tranquille qu'un autre, n'ayant pas plus de dettes que le négociant, son voisin, élevant bien ses moutards.

Si je voyais que ce fût le plus grand malheur pour mon père de me voir entreprendre ces études, je laisserais là mes projets et ne serais artiste que dans mon cœur; j'aime encore mieux la paix que la peinture, mais qu'on considère bien la chose: ce n'est pas tomber que de passer de l'un à l'autre.

En attendant je me réjouis de revoir le pays; je serai de retour au commencement d'avril, travaillerai encore un an à Berne et ferai mes examens. Si j'avais pu venir à Halle plus tôt, j'aurais facilement pu les passer cette année, mais j'ai trop perdu de temps pendant mes premiers semestres à Berne. Ici, j'ai travaillé et n'ai pas peur de cet examen. A mon retour je lirai quelques ouvrages qui me sont utiles pour la peinture et pour mes études: la grande histoire de l'Eglise de Néander et puis de bonnes histoires de la Réformation, car ce sont là des sujets que je voudrais pouvoir illustrer.

Je demeure toujours chez les mêmes vieilles, elles me soignent mieux que je ne m'y serais jamais attendu. Je reste votre dévoué neveu

Albert.

RETOUR EN SUISSE

C'est au printemps de 1854 qu'Albert Anker revint à Berne, et là se décide définitivement son changement de vocation. A ce propos, son ami, M. le pasteur Rytz, nous raconte l'anecdote suivante. «Après toutes nos études d'exégèse, d'histoire de l'Eglise et de dogmatique, nous devions faire un peu de pratique. Notre professeur, M. K. Wyss, choisissait lui-même les textes pour nos premiers sermons. Il échut à mon ami une des premières béatitudes du sermon sur la montagne. Anker se mit plein d'ardeur au travail, composa son discours, l'apprit par cœur et le dit devant M. Wyss et devant nous autres. Il fit revivre avec beaucoup de vivacité et d'imagination Jésus, entouré de ses disciples, parlant au peuple rassemblé près de lui; il décrivit le paysage avec le lac de Tibériade, la montagne, et, dans le lointain vaporeux, le Jourdain. Ce fut un superbe tableau, très vivant, non pas un tableau peint avec des couleurs, mais avec des mots qui portent: ses auditeurs pensaient voir ce qu'Albert avait décrit. Puis il dit: „Et Jésus, s'adressant à la foule rassemblée autour de lui, prononça ces mots sans prix: ‚Heureux ceux qui procurent la paix, car ils hériteront de la terre'," et il termina avec quelques paroles très brèves.

Le professeur critiqua très sympathiquement ce discours et comme il connaissait les dispositions du jeune homme, il ajouta: „Mon cher M. Anker, je crois que vous feriez mieux de devenir peintre que pasteur." „Je le voudrais bien, répondit Albert, ce serait mon bonheur, mais mon père ne peut se décider à me donner son consentement." M. Wyss lui proposa alors d'aller trouver son père à Anet et de s'expliquer avec lui et le pasteur d'Anet, M. Luthardt. Le maître et l'élève, tels deux compagnons, se rendirent donc, par une belle matinée d'été, en char, à Anet, et la conférence se termina à la satisfaction d'Albert; c'est-à-dire que Samuel Anker, son père, permit à son fils, à la vérité sans une joie délirante, mais enfin il lui permit de faire des études de peinture et consentit à son départ pour Paris. Il craignait pour son fils la vie de la grande ville et les camarades qu'il pourrait avoir dans ce métier nouveau; mais il lui promit son aide matérielle et lui envoya régulièrement une pension, pas bien forte, il est vrai, cependant sur laquelle Albert savait qu'il pouvait compter.»

Avant le retour du jeune homme, son père était revenu se fixer à Anet. Le changement de régime à Neuchâtel lui fit perdre la place officielle qu'il occupait. Il continua alors de parcourir la contrée en sens inverse d'Anet à Neuchâtel au lieu d'aller de Neuchâtel à Anet. Sa sœur Mlle Anne-Marie lui tenait son ménage. Elle avait une grande affection pour son neveu

qui le lui rendait bien, mais elle ne le comprenait pas toujours. Celui-ci allait fréquemment faire visite à son oncle et à sa tante de St-Blaise, cette tante Charlotte qui restera la bonne et fidèle correspondante.

Anet, 18 juillet 1854.

Ma chère tante,

Je vous envoie ce délicieux François le Champi, qui fait un si joli pendant à la Mare au Diable et à la Petite Fadette; je désespérerais de celui qui pourrait lire ces livres ou seulement la préface de la Mare au Diable sans aimer George Sand. L'autre livre, je ne le regarde pas comme un chef-d'œuvre aussi accompli que ces ouvrages de G. Sand, mais, prononcés par la bouche éloquente de M. Monod, ces discours doivent impressionner son auditoire, car le public de l'Oratoire de Paris a besoin d'entendre des choses bien dites pour être ému.

Nous sommes parfaitement revenus à la maison, dormant l'un et l'autre comme des bienheureux; mon père, fatigué d'avoir travaillé et moi d'avoir flâné. Ceci sera encore mon occupation journalière pendant 2 mois, mais ensuite, j'espère travailler mes douze heures d'horloge. Je me pâme d'aise en faisant mes rêves, non pas des rêves de gloire, c'est un démon qui ne m'a pas encore donné son venin à sucer, mais des rêves de travail. Travailler en aimant mon ouvrage et ma tâche journalière! Chaque artiste a sa conscience artistique comme chaque homme sa conscience d'individu; elle lui dit quel est le point le plus haut qu'il puisse atteindre en travaillant sérieusement; cette conscience-là peut donc vous louer et vous tranquilliser quand toute la terre se moquerait de vous et qu'on n'aurait que du pain noir à manger; elle peut vous abattre et vous donner de l'humeur noire, quand même on vivrait dans l'opulence, en gilet brodé, souliers vernis et la table pleine de beafstakes et de brichelles.

Mais je laisse là cette dissertation qui s'allonge et j'en viens à la lettre que j'ai laissée vieillir dans mes paperasses, au lieu de la mettre à la poste à votre adresse. Je vous remerciais pour le grand service que vous m'avez rendu, en faisant pencher la balance du côté où mon cœur m'entraînait. Il y a un an maintenant que ma résolution commençait à mûrir et, à cette époque, je n'eusse jamais osé espérer ce dont j'ai maintenant la certitude, c'est-à-dire avoir le bonheur de devenir peintre tout à fait. Je suis heureux que les idées de mon père là-dessus se modifient et qu'elles ne soient plus celles que renfermait la lettre reçue à Halle le 16 janvier de cette année, et je reconnais que c'est vous qui êtes en grande partie la cause de ce changement. Combien d'autres auraient crié: «A l'apostat, au renégat! pauvre père! fils méchant et ingrat! etc., etc.» Je sais que vous ne regardez pas ceci comme un mérite particulier de votre part, mais croyez-moi, je sais apprécier le bonheur d'avoir une tante qui me comprend, et qui a su donner un précieux coup de main à son neveu dans l'embarras.

Votre tout dévoué *Albert Anker.*

PARIS

Années d'étude

A Paris commence une vie nouvelle pour Albert Anker, une vie ressemblant peu à celle de l'étudiant studieux de Halle sortant pour aller à ses cours et vivant en compagnie de ses livres.

Ingres était alors définitivement rentré en France (1840) après de longs séjours en Italie. Il n'avait pas cessé, pendant nombre d'années, d'envoyer de ses œuvres aux Salons. Ses nombreux élèves, nourris des axiomes de leur maître, cherchaient leurs modèles parmi les Antiques et les peintres de la Renaissance.

Delacroix, entre autres, exécutait, vers cette époque, ses fameuses peintures murales pour une des chapelles de St-Sulpice. Parmi les débris du romantisme finissant, ce génie, supérieur aux coteries et aux formules, s'imposait désormais à une élite. Millet et Daumier, chacun à leur manière, tiraient de l'humanité contemporaine des figures épiques. Leurs amis, les paysagistes de Fontainebleau, poursuivaient cette découverte de la nature proche et locale qu'ils avaient commencée trente ans auparavant. S'ils voyaient poindre le succès, le public leur préférait toujours Delaroche et ses pareils, dont les drames ou les anecdotes historiques savaient lui plaire. Et Courbet, jeune précurseur, à braver ces représentants d'une tradition classico-romantique, en inaugurant bruyamment le «réalisme», déchaînait ses fureurs. Plusieurs tableaux du peintre de «*L'enterrement d'Ornans*» avaient été refusés au Salon. C'était le moment où l'art officiel, après un temps d'accalmie, allait redoubler d'ostracisme contre les novateurs.

Les élèves de Paul Delaroche avaient offert au Vaudois Ch. Gleyre la direction de son atelier. Celui-ci accepta ce poste honorifique en refusant tout traitement, car il se souvenait de ses années d'études et de la peine qu'il avait à trouver les 25 ou 30 francs par mois pour payer l'atelier. Gleyre était une nature d'élite; il eut une influence morale énorme sur les jeunes gens qui travaillèrent avec lui, ceux-ci confondant l'admiration qu'ils avaient pour l'homme intègre et fin avec celle qu'ils avaient pour l'artiste. Sa science du dessin était grande et son amour de la perfection donnait de la noblesse à ses œuvres.

Voici ce que communiqua Albert Anker à M. Ch. Clément pour son ouvrage sur Ch. Gleyre:

«Il entrait à l'atelier doucement et faisait sa tournée en s'arrêtant auprès de chaque élève. Il s'adressait à celui-là seul qu'il corrigeait et parlait bas. Jamais il ne faisait de discours comme Paul Delaroche. Il aimait qu'on dessinât longtemps et qu'on ne se mît à peindre que tard, persuadé que le dessin est la base de toute peinture. La plupart des élèves s'impatientaient et se mettaient à peindre avant qu'il les y eût engagés. Il arrivait parfois que Gleyre les renvoyait au tortillon. Il voulait voir les dessins blonds, la lumière très blanche, le noir employé très sobrement. Le „chic" était son plus grand ennemi, et il fallait étudier le modèle simplement, consciencieusement. Souvent des élèves étaient ravis de quelque dessin qui avait de la tournure et de l'entrain; mais rarement Gleyre en était content. Les élèves dont l'attention se portait trop sur la couleur à l'exclusion du dessin l'irritaient: „Cette satanée couleur, dit-il un jour, va vous tourner la tête."

«Quand un élève mettait en ouvrage un tableau, Gleyre allait le voir. Il semblait alors que le choix du sujet lui fût indifférent. „Tout est matière à peindre, seulement il faut ‚savoir rendre' disait-il."»

On acquérait du métier, certes. Cependant, malgré cette admiration et cette affection très grandes qu'Albert Anker a pour son maître, il jette un regard sur les œuvres de ceux qui travaillent différemment et c'est un cri du cœur qui lui échappe, quand, parlant du jury de peinture de 1863 qui avait refusé un tableau de Courbet, il écrit: «Ce jury, composé de vieux bonhommes caducs, vivant dans les âges passés et ne se reliant au nôtre que par les gémissements qu'ils poussent à son adresse.»

Albert Anker suivit pendant plusieurs années les cours de dessin et de peinture à l'Ecole des Beaux-Arts. Il y fut médaillé plusieurs fois. A peine arrivé à Paris, il copie au Louvre: les Antiques, Poussin, les Italiens et spécialement l'école hollandaise.

La joie d'Anker fut grande de vivre dans un milieu artistique avec des jeunes gens peintres comme lui. On s'imagine aisément combien ce jeune homme, qui jusqu'à cet âge, 23 ans, n'avait jamais travaillé avec ses pareils, c'est-à-dire avec des artistes ayant des idées, des aspirations communes, devait se sentir heureux de trouver à qui parler de son art et de tout ce qui s'y rattache. Il était libre de faire maintenant un travail qui était sa vie, libre de suivre l'enseignement d'un maître qu'il estimait avec des camarades qui devinrent bientôt de bons et chers amis.

A Mme Charlotte Anker.

Paris, automne 1854.

Ma chère tante,

. . . . . .J'avoue, un peu à ma honte, que je pense très peu au pays, je suis tellement content de mon séjour ici, que je vis à Paris de cœur et d'âme et je risque de devenir tout à fait parisien. Cependant, à la coupe de mon pantalon, de mes souliers et de mon paletot d'Anet, un œil exercé soupçonnera toujours mon origine provinciale. Ce qui rehausse encore le charme de Paris pour moi, ce sont les charmantes connaissances que j'y ai faites: deux sculpteurs pleins de talent, tout jeunes encore, qui ont des commandes du gouvernement et de particuliers, ensuite des camarades d'atelier que je vois chaque jour.

Je ne veux pas vous détailler mes journées, vous aurez sans doute déjà appris mon genre de vie par mon père et peut-être aussi par M. le ministre d'Anet. Je dessine, je peins et redessine, et repeins, toujours avec entrain, toujours avec joie. Rien que de voir ma palette avec son arc-en-ciel de couleur, rien que de sentir l'huile, me réjouit le cœur. Les plâtres, les chevalets, les pinceaux, tout cet attirail d'atelier me convient mieux que les spéculations profondes des professeurs pédants et que leur science gigantesque. Et pourtant je me félicite d'avoir fait des études, j'en retrouverai le prix plus tard. On pourra peut-être dire, à ma mort, que je fus un homme inutile, car jusqu'ici, je n'ai encore servi à rien du tout, mais j'aurai du moins vécu, c'est-à-dire, vu quelque chose et beaucoup plus appris, senti et goûté qu'une masse d'autres humains. Je suis content d'être au monde, mon inutilité ne me pèse pas, et je jouis de la vie comme l'oiseau au printemps. Ne serais-je pas fou de faire autrement?

Quelques-uns des camarades d'atelier qu'Albert Anker mentionne dans cette dernière lettre seront pour lui des amis de toute la vie, car Anker est un de ces hommes rares qui comprennent l'amitié et la cultivent. La plupart des personnes n'ont que des relations assez superficielles d'affaires, de famille ou de camaraderie; d'autres ont des engouements passagers qui leur sont nécessaires pour leur bien-être, pour leurs relations, pour leur travail même et ils détachent ces liens avec autant de facilité qu'ils les renouent avec d'autres. Albert Anker avait pour ceux qu'il aimait cette affection solide et sans arrière-pensée, qu'illustra Poussin par son «Testament d'Eudamidas» et dont Anker possédait une reproduction. Eudamidas mourant dicte ces mots à un scribe assis à son chevet: «Je

lègue ma mère à Arétée, pour la nourrir et avoir soin d'elle dans sa vieillesse. Je lègue ma fille à Charixène, pour la marier avec la plus grande dot qu'il pourra lui donner sur sa fortune personnelle. Et si l'un ou l'autre vient à mourir, j'entends que le legs que je lui ai fait revienne au survivant.»

A ses pieds se tiennent, éplorées, sa mère et sa fille, objets de ces legs. Anker aimait ce tableau autant pour sa composition et sa belle ordonnance que pour le sentiment qu'il illustre. Il trouvait avec l'antique testateur que celui qui reçoit est plus honoré que celui qui donne, même lorsqu'il s'agit de grandes charges. Anker aurait pu être l'héritier appelé à cet honneur.

Au nombre de ces camarades d'atelier, nous trouvons en première place François Ehrmann et A.-A. Hirsch, amis avec lesquels il continuera une correspondance très active chaque fois qu'ils seront séparés. Puis Gustave Roux, dont la femme, Mme Roux-Rambert, était une véritable sœur pour leurs amis, Oliva, le méridional, Cordier, Gosselin, peintres aussi, Alb. de Meuron et Léon Berthoud, de beaucoup ses aînés. Au restaurant, il retrouve le Dr Bonardel, le Dr Spiess, le Dr Morax, plus tard les frères Deck, faïenciers, et bien d'autres.

A Mme Charlotte Anker.

Paris, 7 janvier 1856.

Ma chère tante,

. . . . . .

. . . . . Voici donc la seconde fois que je fête ce jour à Paris. Comme le temps passe! Seuls, les vieux, dit-on, s'en aperçoivent, il me semble cependant que 8 jours à peine me séparent de ce 1er janvier passé dans mon Hôtel Britannique, où, pendant la nuit de Sylvestre, les blanchisseuses du coin tenaient tout le quartier en éveil. Certes, je n'ai pas à me plaindre de mon séjour à Paris. Le matin, je vais gaiement à l'ouvrage, le travail m'est un plaisir, j'ai quelques braves amis, on m'aime dans les deux ou trois maisons où je vais, en voilà assez, je pense, pour se sentir à son aise. Sans prétentions excessives il est si facile de reconnaître qu'il y a partout de braves gens et de bons cœurs! Cependant, on peut se tromper, et il peut arriver à quelqu'un qui ne soupçonne pas le mal de prendre pour de l'or ce qui n'en est pas. Cela m'est arrivé et c'est dur de se détromper. Mais, la leçon est bonne pour l'avenir.

Mon travail et mes études marchent toujours. Quelquefois on va de travers, on prend un sentier de labyrinthe pour la vraie route. M. Gleyre me dit de quitter l'atelier au printemps, ce n'est pas mauvais signe: c'est aussi un conseil que je suivrai volontiers, car, à mon avis, mieux vaut un peu moins de science et ne pas vilipender sa fraîcheur. Ah! si vous entendiez sur ce sujet mon ami Oliva, le sculpteur, vous ne diriez pas que j'ai des farceurs pour amis!

Hier on a enterré, comme vous devez l'avoir lu dans les journaux, le sculpteur David d'Angers, l'auteur de la statue de M. de Purry à Neuchâtel. Il y a un mois, on portait en terre le doyen de la sculpture: le père Rude, qui a fait les travaux modernes les plus remarquables. Pradier et ces deux maîtres étaient à juste titre regardés comme les premiers sculpteurs français, dont les travaux dominaient tout ce qui se faisait ailleurs. L'enterrement de David a été plus ou moins une démonstration politique. Il avait été représentant du peuple et maire du temps de la République; les sommités du parti républicain l'ont accompagné à sa dernière demeure. A leur tête le vieux chansonnier Béranger a pleuré sur la tombe et a été salué aux cris de: Vive Béranger! vive la liberté!

Je demeure maintenant rue Notre-Dame des Champs. Ce joli nom ne vous plaît-il pas? La rue répond au nom; le quartier ressemble à une rue d'Auvernier ou d'un village du Val de Ruz, tellement on y est tranquille et à l'abri du brouhaha de la ville. Des congrégations religieuses y ont bâti leurs couvents et leurs églises, des artistes s'y sont retirés pour être tranquilles, ajoutez encore quelques crèmeries et un ou deux marchands de vin et vous aurez une idée du quartier où loge votre neveu à 50 fr. par an et où il est devenu propriétaire, vrai propriétaire. Comme ça pose un homme d'avoir son lit, ses chaises, sa table, son fourneau! Aussi, en cas de guerre ou d'invasion des Russes, serai-je obligé d'entrer dans les rangs de la garde nationale, honneur que je mettrai en même ligne que celui d'avoir été sergent dans le corps des étudiants.

Mais mon épître est devenue longue sans que je m'en doute; vous ne m'en voudrez pas si après cela je retombe dans le silence. Il se fait tard, demain à 8 heures l'ouvrage m'attend. Je vais me précipiter dans mes draps, mais auparavant faire mon lit.

Votre dévoué neveu *Albert.*

Déjà pendant les années 1855 et 1856, Albert Anker vendait souvent les copies qu'il faisait au Louvre. Ainsi une «tentation de St-Antoine» d'après Téniers et le «Labourage» d'après Rosa Bonheur. Pendant un hiver aussi il remplaça un professeur de dessin dans une école protestante. Nombre d'années plus tard, il reconnut une de ses anciennes élèves dans la femme d'un ami, le professeur en théologie M. E. Massebieau.

A Mme Charlotte Anker.

Paris, le 31 mars 1856.

Ma chère tante,

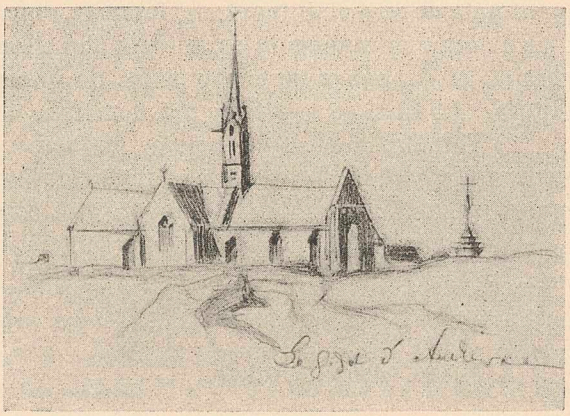
. . . . . .

. . . . . .C'est drôle, on s'acclimate facilement ici, bien plus facilement qu'en Allemagne; on a ses occupations, ses amis, ses petits cercles, et cette vie facile, remplie et agréable a un peu l'effet du Lotus dont parle Homère. De vrai, il y a une chose curieuse ici: on a presque constamment la tête montée; on passe par mille impressions différentes, on voit tant de choses, on est si pressé de travailler et il y a tant d'émulation, qu'il est très, très rare qu'on puisse s'asseoir tranquillement. Même quand on ne bouge pas et qu'on fume paisiblement sa pipe après dîner, le cœur bouillonne néanmoins, les pensées voltigent au loin, ce n'est pas comme à Berne où l'on passait de longues soirées assis, comme des sphynx d'Egypte, devant une chope, et où on ne se dérangeait de paisibles considérations que pour demander de nouvelle bière et pour rallumer la grande pipe classique. Il est positif qu'ici on travaille plus vivement qu'ailleurs: les ouvriers, les artistes, les blanchisseuses, les professeurs, les savants, tous sont pressés: l'ouvrage, à peine commencé, devrait être terminé et livré.

Vous avez appris que j'étais arrivé aux honneurs et que je suis devenu médailliste de l'Ecole impériale des Beaux-Arts. Un titre de plus à ajouter à ceux, plus anciens, de cousin universel, d'étudiant en théologie, de secrétaire et président de la Société de Zofingue, de professeur de natation, etc., etc.

Il y a tant de choses à raconter que je ne sais pas où commencer. Au Croisic, je fis la connaissance de six marins, tous jeunes gens de mon âge, tous de terribles lurons, mais de braves natures franches et crânes, formées par les périls et la dureté de leur genre de vie. Ils me proposèrent de partir avec eux pour l'île de Houat, leur patrie, où ils sont tous propriétaires, et, de là, à Belle-Isle, pour charger de la sardine et la revendre à La Rochelle. J'acceptai avec enthousiasme. Il nous fallut 16 heures pour faire 5 heures de trajet, le vent étant contraire et la mer mauvaise. Nous étions tous couchés sur le pont, faisant honneur, de temps en temps, au broc de vin, les marins racontant leurs voyages en lointains pays. L'un, François, me narra en détail la maladie et la mort de son frère, patron de bateau, qu'ils venaient de perdre. N'ayant eu aucune atteinte de mal de mer, je jouis à mon aise, et du coucher de soleil, et de l'horizon où les terres disparaissaient, du triste récit de François, et de ma bonne pipe. A 3 heures du matin nous jetâmes l'ancre dans leur petite patrie; j'allai avec eux voir leur famille et les femmes de trois d'entre eux. Cette petite île est une espèce de rocher de 2 à 3 lieues de circonférence. On y élève des chevaux; on y parle une langue spéciale, car les Bretons ne comprennent pas leur patois à 10 lieues à la ronde. Ces petites localités-là vous présentent l'image du bonheur; les habitants sont la simplicité même, ils ne connaissent aucun besoin, sont contents du peu que rapporte leur terre; le travail acharné entretient leur gaîté et leur santé. Le seul défaut assez général des Bretons est, hélas, la trop grande soif! L'un d'eux, près de Quimper, avait sa femme en couches; de plus, il venait de comparaître au tribunal pour délit de pêche, et ses compagnons l'attendaient le soir pour aller au travail; dans ce dédale de circonstances pénibles, il n'avait pu couper le nœud gordien autrement qu'en se grisant. Quand il m'eut raconté la chose, je lui fis des remontrances et le ramenai chez sa femme.

Pendant ces quelques jours de vie commune, nous avions fait si bonne connaissance, les six marins et moi, que les adieux furent tristes pour tous.



Quant au pays, j'ai vu des sites aussi beaux et aussi grandioses que les montagnes de chez nous. A Penmarch, il y a des rochers granitiques de 50 à 60 pieds de hauteur et de forme bizarre. Ils sont battus par les vagues de l'océan qui s'y brisent avec fracas. Un soir, je m'aventurai sur ces cimes escarpées, grimpant des pieds et des mains; je parvins au sommet, mais là, j'eus une vraie peur de redescendre. La solitude, la crainte de tomber dans ces crevasses profondes où bouillonne la mer, le soleil à son déclin, tout cela faisait une impression magique. Réellement, je ne pus retenir un long jurement d'admiration, tant ce spectacle grandiose était chose nouvelle pour moi! Il y a dans cette contrée une ville en ruines; au XVe siècle, elle comptait 30,000 habitants, maintenant on y voit quelques maisons de pêcheurs appuyées contre les murs des anciennes constructions ou contre des pierres druidiques. Il n'y a pas moins de six églises en ruines. J'entrai dans l'un de ces temples, dont il n'existe plus que les quatre murs, les colonnes de la nef et l'autel: une famille de cochons y était étendue au soleil. Amère ironie des grandeurs des choses humaines!

Je veux encore vous raconter comment je quittai mes braves marins. Ma tante, ne vous effrayez pas de situations trop tragiques. Mes amis avaient cuit leur soupe dans de grandes chaudières disposées pour cela dans les cabarets du quai à Belle-Isle. J'avais partagé leur repas, et, dans la soirée, nous échangions encore de bons propos et des souhaits mutuels. Le soir était venu et nous nous étions serré la main. Ils regagnèrent leur bateau qui était au large, devant le port, car ils avaient à charger la sardine pendant la nuit pour partir avant le jour. J'étais auprès du phare, au milieu de promeneurs, regardant les marins monter dans l'embarcation et préparer leur départ. Au bout d'un moment, je vis l'ami Pierre, un fort nageur, sauter dans l'eau et plonger à différentes reprises. Deux de ses compagnons en font autant; moi, voyant mes bons camarades à l'eau, je ne me retins pas, et allai me déshabiller sur les rochers du bord. J'eus bientôt rejoint leur embarcation. Ils cherchaient un mouchoir avec l'argent, que François avait laissé tomber à la mer. On l'eut bientôt retrouvé, néanmoins nous continuâmes nos exercices, à la grande joie du public flânant autour du phare. A la fin, je regagnai le bord, mais, les femmes qui salaient les sardines, m'avaient caché ma chemise et mon pantalon! O désolation! Les rochers d'alentour étaient muets et ne prenaient

point note de mes plaintes et, ces femmes, dans leur perversité, riaient de la douleur d'un homme en redingote et souliers cherchant ses hardes. A la fin j'avisai deux gamins, et l'appât d'une récompense de quatre sous les mit sur la trace de mes nippes, sur quoi je regagnai ma demeure.

*) Ton état me fait de la peine, mon cher cousin, et je voudrais te voir encore sur ton fier coursier bravant les dangers et les fatigues. Je ne peux me représenter mon vieil ami, marchant lentement, une canne à la main.

Maintenant au revoir, je vous serre à tous la main.

Albert.

A Mme Charlotte Anker.

Paris, le 10 décembre 1856.

Ma chère tante,

De grands changements sont survenus dans la famille et je les déplore, j'en suis sûr, autant que vous tous. Il me semble que c'est de nouveau le signal de ravages plus étendus parmi nous, et, depuis que j'ai appris cette mort, j'ai le sentiment du soldat qui voit tomber son camarade et qui avance persuadé que la prochaine balle sera pour lui. Quoique les nouvelles de Rodolphe et surtout les rapports d'Emilie**) m'eussent fait prévoir cette catastrophe, la triste issue de cette longue maladie m'a saisi. Et voici comment elle m'est parvenue. Parmi les avis, nominations, etc. que publie le «Bund», je lus que la place d'interne à l'hôpital de l'Ile était vacante: ce fut un coup pour moi; car je devinai la chose. Je fis part de mes pressentiments aux compatriotes qui se trouvaient au café, et, le soir, une lettre à l'un d'eux, vint confirmer le fait. Il y avait déjà cinq jours que Rodolphe était mort. Toutes ces choses me donnèrent des humeurs noires, je voulus écrire, j'écrivis même une lettre pour vous, j'en commençai une pour l'oncle de Berne, mais, réellement, je me trouvai un consolateur fâcheux, qui avait lui-même besoin d'être réconforté. Et, c'est ainsi que je n'envoyai de lettre à personne. Néanmoins, je me fais des reproches et j'avais mauvaise conscience d'être aussi silencieux, surtout vis-à-vis de l'oncle dont je connaissais ou plutôt pressentais le profond chagrin. Mon père me fit de graves reproches dans une lettre reçue hier, je les accepte, ils sont mérités, mais qu'on ne me considère pas comme un insensible, un indifférent

*) Son cousin Rodolphe était à ce moment en séjour à St-Blaise. Ce jeune homme mourut à la fin de l'année. On sent que cette épreuve est dure à Albert, non seulement parce qu'il aime son cousin, mais parce que son propre frère et sa sœur l'ont précédé de peu d'années.

**) Une des cousines de Berne.

et un sans-cœur, n'étant plus touché par les événements de famille parce que le tourbillon de Paris l'entraîne. Puis, ne croyez pas non plus que cette vie de Paris soit tellement, tellement enivrante; j'aime, il est vrai, la liberté, je suis heureux de ne pas voir des gens maudissant ou boudant ma peinture; mais, outre ça, interrogez ceux qui ont vu mon habitation et mes arrangements, il n'y a rien à porter envie, et si, parfois, j'en parle en plaisantant, c'est plutôt une plaisanterie tragi-comique. D'autres fois je m'attriste en voyant toutes mes nippes, mes habits, mes chemises, mon pauvre lit et ses trois draps, ou quand, gérant mal mes affaires, je me trouve avoir dépensé mes fonds avant d'oser en redemander et qu'il ne me reste pas même de quoi acheter du tabac.

Je suis loin de vouloir me plaindre, car l'attrait et le plaisir que j'ai au travail rachètent ces inconvénients, mais je ne voudrais pas qu'on crût qu'avec 140 à 150 francs par mois je mène une vie de milord et qu'il ne me reste pas sur le dos une besace aussi lourde à porter que celle des autres humains.

Ne m'en veuillez pas de cette complainte, excusez-moi auprès de ceux qui, au dire de mon père, sont irrités de mon indifférence.

Puisque nous voici déjà le 10 décembre, j'anticipe les 20 derniers jours de l'année 1856 et vous renouvelle mes vœux pour l'an prochain. Puissiez-vous le passer heureusement, vous et les vôtres et être épargnés de coups pareils à celui qui vient de nous frapper.

Votre tout dévoué neveu

Albert.

Dans le courant de l'année 1857, Albert Anker rentre en Suisse et s'y trouve encore le premier janvier, mais repart bientôt après.

C'est aussi dans le courant de cette année qu'il fit un de ses premiers tableaux: «Petite fille endormie auprès de la cheminée.» Tableau d'une intimité charmante. De plus, il fit plusieurs portraits.

A Mme Charlotte Anker.

Anet, le 28 décembre 1857.

Ma chère tante,

Après avoir tout bien pesé et considéré, mon père se décide à rester ici le premier janvier et renonce au voyage de Berne. . . . . Il est possible que ceux de Berne passent la journée de l'an chez nous; si, pour ce jour, vous n'avez pas d'autre invitation ou projet, faites

nous le plaisir de vous joindre à eux. Pour moi, ce me serait infiniment plus agréable que d'aller prendre chez vous un repas d'adieux officiel. Les adieux sont tristes; moi-même, je suis, sans qu'il en paraisse, très préoccupé de mon départ, qui me fait mal sous plus d'un rapport. Il me semblait presque que vous m'invitiez à un repas funèbre. Je voudrais pouvoir m'en aller sans crier gare! On devrait, en général, s'arranger à passer un peu légèrement sur ces petites horreurs de la vie.

Auriez-vous l'obligeance de nous faire savoir si cet arrangement vous convient, sinon nous resterons ici, et nous fêterons ce jour solennel tout tranquillement. Si on ne s'amuse pas, au moins aucune pression mauvaise ne viendra troubler notre quiétude.

Votre neveu

Albert.

A Mme Charlotte Anker.

Paris, 15 mars 1858.

Ma chère tante,

. . . . . .

En revenant ici, j'ai eu cette même fièvre qu'autrefois, qui fait voir tout en rose et qui donne un courage à tout casser. Me voici établi comme un prince, dans un atelier spacieux où j'ai de l'air et de la lumière. Mon ancienne petite chambre de 50 fr. par an m'est encore restée ce terme, et je ne sais pas si je ne ferais pas bien de la garder au lieu de transporter mon lit ici. Cette dépense de 4 fr. par mois n'est pas considérable et je crois que je m'en trouverai mieux.

J'ai refait des projets de tableaux, les uns sont mauvais, mais j'espère qu'il s'en trouvera d'autres valant la peine d'être exécutés. D'après le conseil et les remarques d'hommes compétents, dont j'attendais l'avis avec impatience, j'ai repris tout le fond du tableau et l'ai encore beaucoup travaillé, maintenant j'ai terminé le tout, je n'attends que le cadre pour donner les derniers coups de pinceaux.

L'espace, dans lequel je me trouve, m'épanouit et me donne des envies de peindre quelque chose de plus grand. J'essaierai, je tâtonnerai et ne me rebuterai pas à la peine. Vous ne sauriez croire combien la liberté et l'entourage de jeunes gens qui se trouvent dans la même voie et qui piochent avec courage, me donnent de l'entrain. C'est cependant la liberté que je prise avant tout. Personne ne vous regarde, personne ne fait attention à vous. On vaque si tranquillement à ses affaires, on peut se monter la tête ou se cacher aux yeux de tous, si l'on veut.

Je commence à meubler un peu mon atelier. J'ai une machine, en partie de ma fabrication que, par une licence poétique, je nomme un divan. J'avais deux matelas et deux grands rideaux en damas, je les ai mis sur une longue caisse que j'ai construite moi-même, puis j'ai fait faire des coussins.

Dans ce moment j'ambitionne encore trois choses: une table à modèles, un bon balai neuf et un fauteuil, car je voudrais faire asseoir à leur aise ceux qui viennent me voir. L'ambition de posséder une armoire ou une commode n'est pas encore venue, mes habits et mes chemises ne craignent pas trop la poussière. Mais, une chose me navre, m'effraie: c'est la rapidité avec laquelle l'argent s'en va; le logement plus grand, les réparations nécessaires pour y entrer m'en ont emporté passablement. Puis on me doit encore certaines sommes qui ne veulent pas rentrer.

Je vous raconterais toutes sortes de choses intéressantes sur Paris si je ne vivais pas en ermite, n'arpentant que deux rues par jour et vivant comme dans une cellule. Cette semaine a eu lieu la Mi-carême et des bals masqués ont été organisés dans les théâtres et bals publics. Une partie des masques a, paraît-il, quitté la fête et s'est rendu avant le jour à la place de la Roquette où Orsini et ses amis allaient être guillotinés.

Votre dévoué neveu *Albert.*

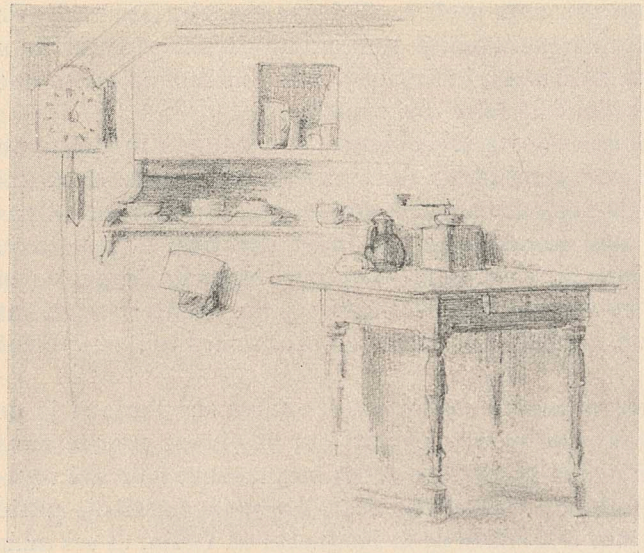
A la fin de l'été 1858, Albert Anker séjourna plusieurs mois à Biberach, dans la Forêt-Noire et y fait du paysage. De cette année date un «Conseil de commune», qui partit pour Glasgow, et un «Enfant prodigue».

A Mme Charlotte Anker.

Biberach, 12 septembre 1858.

Ma chère tante,

Il faut pourtant que je vous adresse quelques mots de la Forêt-Noire, ma nouvelle patrie. Je vis ici en anachorète et ne m'entoure que d'enfants, tous un peu sales, il est vrai, mais pleins de bonne volonté et jolis à regarder. J'ai beaucoup travaillé et viens de finir un tableau un peu plus grand que l'autre, avec à peu près autant de personnages. Mais l'expérience du premier m'a servi, j'ai peint plus crânement, et sous plusieurs rapports, celui-ci vaut mieux. Depuis, j'en ai commencé un second de moindre dimension, deux figures en plein air. Je vais travailler sur une colline, au-dessus du village, d'où l'on découvre la vallée. Je ne partirai donc que lorsque les soirées, trop longues, me chasseront, car ici, on peut vaquer à ses affaires avec tranquillité et recueillement, puisque per-



sonne ne vous connaît et ne s'inquiète de vous, outre quelque vieille dont le jugement n'est pas d'un grand poids. Le soir, je soupe à la brasserie. Là se rassemblent les sommités du village: M. le président de commune, M. l'instituteur en chef et son fils, aimable garçon de mon âge, qui connaît très bien la musique, un ancien graveur, domicilié autrefois à Constantinople et qui termine ses jours dans une maison de campagne du voisinage, puis M. Spitzmüller, l'épicier, parfois un curé de campagne. Peu à peu, j'ai fait la connaissance de ces messieurs, avec lesquels je m'entretiens des graves questions qui regardent le village ou le Grand-Duché. On a fêté la naissance du Grand-Duc; il y eut un grand dîner à l'hôtel de commune. M. le curé, les dignitaires jusqu'au gendarme y ont pris part.

Comme j'allais assez régulièrement à la messe, parce qu'on voit toujours des gens et des choses pittoresques dans ces églises catholiques de village, le vieil instituteur m'a invité à monter à la galerie de l'orgue où se placent les initiés et un petit chœur de quatre femmes et deux hommes, qui, pendant les offices, chantent les messes. L'instituteur chante la basse et sa voix chevrotante ne me semblait pas toujours faire merveille. Je lui donnai parfois un petit coup de main avec la voix dans les parties profondes, ce dont il parut reconnaissant. Voyant ma bonne volonté, le fils me fit apprendre la partie et me voilà choriste le dimanche. Il m'a même fait chanter solo. Le soprano est une des filles de l'instituteur: Mlle Thérèse, et vous ne sauriez croire combien sa voix est claire et combien elle chante avec goût et toupet.

Telle est la vie exemplaire que je mène. Dans peu de semaines, mon séjour sera terminé et je m'en retournerai à Paris où de l'ouvrage commencé m'attend, car ma pensée la plus constante est l'exposition de février, pour laquelle il me faut terminer, aussi bien que possible, les machines que je prépare.

J'ai l'honneur de vous présenter, ma tante, les hommages du plus respectueux et du plus dévoué des neveux.

Albert.

Intérieur de Cuisine

1886

A Mme Charlotte Anker.

Biberach, 1er octobre 1858.

Ma chère tante,

J'ai eu l'honneur d'avoir ici des visites de toute espèce: des messieurs, des dames, des demoiselles. Un Anglais a fondé, il y a une vingtaine d'années, dans une petite ville du voisinage, une fabrique de porcelaine; l'entreprise a bien marché

et maintenant il occupe 300 ouvriers. Or, ce monsieur est amateur de peinture, et il a voulu voir mon travail. Il est venu chez moi avec des dames, et ils ont paru satisfaits. D'autres indigènes l'ont imité, on m'a demandé des portraits, et je crois que si je m'y mettais, j'aurais de l'ouvrage pour une partie de l'hiver.

Depuis quelque temps, le village s'est souvent trouvé en fête. D'abord des cérémonies religieuses, puis deux passages de troupes allant à une espèce de revue, puis plusieurs noces. Or, quand quelqu'un se marie ici, tout le peuple va souper, pour son argent, à l'hôtel où a lieu la fête et plus il y a de monde, plus les époux se trouvent honorés. On est quelquefois obligé de dresser des tables dans les chambres à coucher et dans les corridors.

Mais, ce qui vaut mieux que toutes ces réjouissances, c'est de peindre en plein air plusieurs jours de suite. J'ai porté mon tableau un peu au-dessus du village, dans les saules, au bord de la rivière. Les gamins viennent s'y baigner et jouer au soleil, et je peins quelque arbre ou quelque bout de paysage comme fond de mon tableau. J'ai envie, l'année prochaine, de passer les mois d'été à faire du paysage, car je vois que je n'y entends pas grand'chose, et il faut pourtant m'en occuper tôt ou tard.

Un de ces gamins s'est constitué mon groom: c'est un petit voisin tout pauvre qui, à l'âge de 4 ans, eut une maladie dont la suite fut la surdité. N'entendant plus parler, il perdit, à peu près, l'usage de la parole: ses frères, et les petits rôdeurs, ses amis, le comprennent, mais les étrangers ont de la peine à se faire à son langage. Comme il a une bonne petite tête intelligente, je l'avais pris comme élève. Il s'est montré d'une docilité que je ne retrouvais pas chez les autres, ce qui me l'a rendu précieux pour mon service, car il m'aide à porter mon attirail de peinture et me fait des commissions. L'hiver passé, il avait vu ici, dans la maison, un livre d'images, avec toute espèce d'animaux; petit à petit, il les a tous copiés et découpés. L'amitié s'est trouvée naturellement d'autant mieux cimentée que nous étions du même métier. Quand je lui donne un crayon et du papier, il dessine tout le jour sans lever la tête et fait des batailles, des processions, etc., etc. Charmé de ses bonnes dispositions, j'ai prié le fils du maître d'école de lui apprendre à lire et à écrire, et j'ai payé les leçons. Il montre, à ce qu'il paraît, de bonnes dispositions pour l'écriture.

J'attends une lettre d'Ehrmann de Strasbourg, pour décider le jour de mon départ, mais, en tous cas, je partirai avant jeudi prochain. Le 8 octobre est le jour où il faut payer le terme à Paris, et je tiens à être exact.

Votre tout dévoué *Alb. Anker.*

Albert Anker reçut, plus tard, une lettre de ce petit garçon sourd-muet. L'enfant écrivait: «Rasi (diminutif d'Erasme) kann lesen und schreiben, es dankt dem Maler.» En 1894, voyageant en Allemagne, Albert Anker s'arrêta quelques heures à Biberach. Il revit différentes personnes qu'il avait connues en 1858 et Rasi devenu un homme. Leur émotion à tous deux fut très grande: Rasi ne cessait de répéter: der Maler, der Maler.

Pendant l'année 1859, Anker fit un séjour de plusieurs mois à Anet, puis à Berne. Son père, souffrant depuis longtemps, y était allé consulter un médecin. Il prolongea son séjour, puis, trop malade, ne put rentrer à Anet. Il resta chez son frère, le professeur. Celui-ci, aidé d'Albert, le soignit pendant de longues semaines.

A Mme Charlotte Anker.

Berne, automne 1859.

Ma chère tante,

J'ai le bonheur de vous annoncer que mon père continue à mieux aller. Voilà quatre nuits qu'il est tranquille et que les douleurs ont cessé. L'appétit commence à revenir et les aliments lui paraissent bons. Le sommeil n'est pas encore revenu, mais, comme les nuits sont sans douleur, il est content et prend patience.

Nous avons eu de la joie de voir l'oncle. Il y avait longtemps qu'on désirait sa visite pour mettre fin à un traitement qui devenait traitement de fantaisie. Outre cela, nous savions que sa présence remonterait le moral de mon père, car, si le médecin est déjà une providence dans la maison d'un malade, combien plus l'oncle devait-il l'être.

Mercredi. J'ai écrit ce qui précède hier, et j'ai vu depuis qu'il ne faut pas encore se réjouir sans arrière-pensée. L'après-midi ne fut pas brillante et nous craignions pour la nuit. Contre toute attente, elle fut tranquille: mon père prit du lait à 1 heure et dormit ensuite, ou du moins, eut du repos. Aujourd'hui, il a des larmes aux yeux quand il raconte combien il eut peur de cette nuit.

An Jungfer Anna Maria Anker in Ins.

Bern, 2. April 1860.

Liebe Tante!

Es ist uns diese Nacht gnädig ergangen; am Abend, um 11 Uhr, schlief Vater ein und erwachte erst um 5 Uhr morgens. Ich war auch ins Bett gegangen und war froh, so lange schlafen zu können, da die letzten Nächte schlecht gewesen sind und ich fast gar nicht aus den Kleidern gekommen war. Gestern, den ganzen Tag hindurch, hatte er Schmerzen und war sehr ungeduldig. Er hat immer guten Appetit zur Milch; ich werde Euch geschrieben haben, dass er täglich 4 bis 5 Schoppen trinkt.

Wir haben die Eier und Gemüse sowie die Blumen erhalten und wir danken Euch für alles.

Die Leute, welche Euch gesehen haben, sagten uns Ihr weintet so viel, und in Euren zwei Briefen, die Ihr geschrieben habet, sieht man auch, dass Ihr sehr traurig seyd. Es ist natürlich, dass man traurig sei, da wir uns in dieser Lage finden, allein dass Ihr Euch grämet über Eure Zukunft, und Ihr sorget wie es Euch etwa gehen sollte, wenn der Vater nicht mehr da wäre, das hat uns allen Leid gethan, und ich meinerseits kann Euch sagen, dass, so viel von mir abhängt, es Euch nie an etwas fehlen sollte. Denn es wäre sehr schlecht von der ganzen Familie, wenn Ihr es in den alten Tagen nicht gut haben solltet, nachdem Ihr, so lang und so treu für uns alle gesorget und gehauset habet. So könnt Ihr nur ruhig sein und versichert, dass Ihr es so gut haben werdet als es einzurichten ist, und dass es keinem von uns und besonders mir nicht an gutem Willen fehlen wird, Euch die alten Tage angenehm zu machen: lieber möchte ich keinen Kreuzer haben, als zu wissen, das Ihr darben müsset.

Euer ergebener *Albrecht.*

A M. François Ehrmann.

Berne, 6 avril 1860.

Mon cher,

Il y a une quinzaine de jours, je t'avais écrit une assez longue épître, mais j'avais fait une si triste description de ma position présente, que je n'ai pas osé te l'envoyer. Je l'avais écrite étant de mauvaise humeur et je me plaignais de singulière manière. Il est vrai que nous ne vivons pas des journées gaies, mais mon poste est ici, auprès de mon père, et toutes les plaintes du monde n'y porteront aucun remède.

J'aurais dû commencer par te dire comment va la santé de mon père. Depuis 8 jours, on lui a administré de telles doses de narcotique que les douleurs ont cessé, mais, avec cela, la sensibilité et parfois la mémoire sont diminuées. Depuis tantôt un mois, nous attendions le dernier moment d'un jour à l'autre; nous avons télégraphié à mon oncle de St-Blaise, que mon père se mourait; une autre fois ce même oncle, voyant mon père après une mauvaise nuit, nous dit que l'agonie commençait. Les narcotiques qu'un nouveau médecin lui ordonne, semblent lui faire du bien; les nuits du moins sont plus tranquilles, les douleurs nulles et le pouls n'est plus à la fièvre; par contre, les forces sont épuisées.

Quelles envies bizarres venaient à mon père! Il voulait manger et boire les choses les plus extraordinaires, et, quand on faisait n'importe quelle remarque,

il insistait d'autant plus. C'est, en grande partie, une chose inhérente à la maladie de l'estomac qui désire ces choses bizarres. En me souvenant combien j'ai été de mauvaise humeur de me trouver enfermé dans une chambre de malade pendant 3 mois, au lieu de travailler à un ouvrage qui me donne des inquiétudes, je vois que le tort est de mon côté, parce que j'étais en bonne santé et de sang-froid, tandis que mon père est agacé par une douloureuse maladie.

Je sors peu, et quand je sors, ça m'ennuie d'aller voir du monde et de faire la conversation. Je me promène par la ville où je vais boire de la bière. Une chose m'amuse; c'est de faire des patiences avec des jeux de cartes. Je t'assure que c'est une excellente chose à savoir. Tu ne saurais croire quel bon service cela m'a rendu, et combien j'oubliais tout en pratiquant ce noble jeu. Si jamais tu y prends goût je pourrais devenir ton professeur, car j'en connais une douzaine.

Je n'ai aucune idée de mon retour à Paris. Il se peut que mon congé arrive bientôt, comme il est possible que cela se prolonge longtemps. Une chose m'ennuie: c'est que je ne puis pas accepter l'ouvrage qui me viendrait ici, car il faut que je sois à la disposition de mon père. Les nuits ont souvent été mauvaises, parfois je veillais et un homme qui ne dort pas n'a pas l'esprit libre pendant la journée.

Il y a une exposition à Neuchâtel dans le courant du mois prochain. J'y voudrais mettre le «Sonneur»*), mais j'aurais quelques retouches à y faire, puis il faut un cadre et un châssis raisonnables. Si je puis obtenir quelques jours de vacances, j'irai là-bas, mais il est possible que ma présence ici reste nécessaire.

Sur ce, je reste tout à toi. Ton ami

Anker.

An Jungfer Anna Maria Anker, Ins.

Bern, Freitag den 25. Mai 1860.

Liebe Tante!

Ich habe Ihnen nun die letzte und traurige Nachricht zu melden, dass es Gott nicht gefallen hat, den Vater länger am Leben zu erhalten, sondern dass er diese Nacht um 3 Uhr sanft gestorben ist. Der Tod selbst ist sehr ruhig gewesen, er schlief ein und nach und nach kam der Atem immer seltener, bis er endlich ausblieb.

Ihr ergebener

Albrecht.

---

*) Il vendit le Sonneur au mois de mai.

A M. François Ehrmann.

Eté 1860.

Mon cher Ehrmann,

Que je te dise combien j'ai de plaisir à apprendre que tu vas le commencer ce Ruben, le premier né de ta force! Je souhaite que tu te mettes dans les meilleures conditions possibles: savoir que tu te ménages le repos nécessaire et que l'argent ne te manque pas pour prendre des modèles, costumes et tout ce que comportera ton travail. Si quelque ustensile, dans mon atelier, peut te servir, va le prendre, si tu as envie d'y emménager, vas-y. On est tranquille là-bas, et moins «im Strich» des flâneurs que dans la rue. Une fois ce travail commencé, adieu le sommeil, tant qu'on y réfléchit et qu'on a encore quelque chose d'incertain dans l'exécution; et puis, une fois assez avancé pour voir bien nettement où le tableau veut en venir, il faut de la patience et de la persévérance. Si d'ici, je puis encore t'influencer en quelque chose, je te recommande de n'écouter les avis des autres qu'une fois le tableau fini, d'éviter même qu'ils te fassent des remarques, à moins qu'elles ne portent sur des fautes de dessin ou des malentendus de perspective, etc., etc., le reste, la conception, la composition te regardent, et, tant pis pour les autres.

Je fais un travail de lèse-art. Tu ne saurais croire combien de papiers me passent par les mains. Je cause avec les voisins, parents, etc., et ces personnes me mettent sur la voie de beaucoup d'affaires qui me sont parfaitement inconnues et qu'il me faut soigner maintenant. Puis, il rentre de l'argent, il arrive des notes; j'en ai déjà porté chez le notaire et il y en a encore à la maison, puis mon devis de bâtisse, de sorte qu'il se passe 2 à 3 jours avant que je pense aux artistes de ce monde. L'autre jour, cependant, on m'a renvoyé mon tableau Péreire qui était exposé à Neuchâtel; je le regardais comme s'il eût été fait par un autre et comme si j'étais écrivain, manœuvre ou quelque chose de pareil.

Dans la prochaine lettre, tu me feras quelques traits de plume pour que j'aie une idée de l'arrangement de ton tableau.

Je te remercie pour toutes tes bontés et te serre très affectueusement la main.

Ton ami

Anker.

C'est à ce moment qu'Albert Anker, de retour à Anet, fit construire, dans les combles de la maison paternelle, un atelier qu'il fit agrandir quelques années plus tard. C'est là qu'il travailla, d'abord pendant la belle saison seulement, plus tard, pendant toute l'année et jusqu'à son dernier

jour. Il s'est entouré d'une quantité de souvenirs, presque de reliques, et de toute espèce, de sa famille, d'amis disparus. Il aimait cette pièce et y passa les meilleures heures de sa vie, des heures de travail et de grand labeur. C'est là qu'il accueillait ceux qui montaient jusqu'à lui et les recevait avec une bonhomie pleine de charme.

A M. François Ehrmann.

Anet, dimanche 28 octobre 1860.

Mon cher Ehrmann,

J'ai eu du plaisir à recevoir ta lettre. Tu as donc repris ton quartier d'hiver et je t'envie, mais je ne vois pas la possibilité de partir avant le milieu de novembre. Il y a des embêtements dont je veux t'éviter la lecture, y penser me donne des nausées. Je ne veux pas quitter le pays avant d'être à même de rester absent 10 ans, sans qu'il m'arrive des désagréments.

J'étais un peu inquiet te sachant à Strasbourg. Les familles sont de terribles ennemis de la peinture, surtout les mamans qui font d'autres rêves pour leurs fils. Quand on rentre dans une famille on reprend des idées humaines, douces, tranquilles. Elles ne correspondent pas exactement aux pensées qui vous agitent à Paris où l'on redevient sauvages et pareils aux Titans qui amoncelèrent Ossa sur Pélion pour escalader l'Olympe.

J'ai cependant un peu souci de ce retour à Paris. D'abord, je pense à la peine que j'aurai à me remettre à la besogne après un si long congé, et aux mauvais quarts d'heure quand la peinture ira mal, puis toutes sortes d'appréhensions. La chose qui me redonne du courage, c'est de penser que nous serons là, deux bons amis, à nous encourager aux bonnes choses, car je retourne là-bas avec encore plus de bonnes résolutions que de timidités.

Ton ami *Anker.*

A Mme Charlotte Anker.

Paris, 22 décembre 1860.
53, rue Notre-Dame des Champs.

Ma chère tante,

Je suis si bien rentré dans mon appartement et dans mes anciennes habitudes qu'il ne me semble pas que mon absence ait été si longue. J'ai repris le travail, et le tableau a déjà changé d'aspect; mais j'aimerais mieux reprendre de nouvelle

besogne que de réchauffer de si anciennes choses. Cependant, s'il n'arrive rien d'extraordinaire, je l'aurai terminé dans peu de semaines. Un monsieur est venu ces jours-ci et me l'a assuré pour 2000 fr. *). C'est un marchand de tableaux.

J'ai retrouvé ma chambre et mon atelier horriblement sales. Etait-ce la masse de poussière, ou était-ce parce que mes yeux s'étaient habitués à la propreté de chez nous, à Anet? Suffit, j'ai fait venir les peintres qui ont badigeonné, et le commissionnaire du coin, un homme de haut courage, qui a lavé les planchers. La lessive est faite à l'atelier, mais non pas dans la chambre et mes efforts n'ont pas encore été couronnés de succès. J'ai acheté plusieurs choses: habits, mobilier, literie, car où je portais mes regards, je ne voyais que de la misère.

Mais l'affaire principale, c'est que je suis de nouveau dispos et au travail toute la journée. Je me lève de très bon matin et mets au net des projets de tableaux; je ne veux pas que la bonne saison me trouve au dépourvu et veux avoir du travail préparé devant moi. Je ne suis pas encore allé au spectacle, j'ai toujours sommeil le soir et je dors mieux dans mon lit nouvellement corrigé et augmenté que sur les banquettes d'un parterre à 30 sous. Ainsi je ne vais plus faire de dimanche jusqu'à ce que j'aie fini, alors seulement j'en ferai 5 ou 6 de suite; j'irai voir les amis et me reposerai tout en louant Dieu d'avoir terminé cette longue besogne.

Si vous allez à Anet, ayez la bonté d'acheter, chez Schwab, une paire de sabots à tante Anne-Marie pour le nouvel-an. M. Stauffer vous donnera l'argent nécessaire. Il faut les prendre doublés de feutre.

Il s'est construit de nouvelles rues pendant ces 18 mois derniers. Le boulevard qui part de la gare de Strasbourg, tout au nord de Paris, est déjà à notre hauteur. Maintenant on va remanier une partie du jardin du Luxembourg.

Je reste votre dévoué neveu

Albert.

A Mme Charlotte Anker.

Paris, le 12 mars 1861.

Ma chère tante,

Je n'ai rien de neuf à vous annoncer: toutes les nouvelles gravitent autour du tableau que j'ai en train. Il y a des jours où ça marche et d'autres où il faut démolir ce qu'on a fait à grand'peine, et, quant aux anecdotes et situations drôles, j'en vois moins ici qu'à Anet. Je ne sors guère de mon quartier qui ressemble à Auvernier, et je reste étranger au train-train de la capitale. Du reste, je vois que tous les

*) Les Tricoteuses.

peintres en sont là en ce moment, car, dans un mois, on livre les tableaux destinés à l'exposition et chacun doit encore terminer et améliorer ses œuvres. Alb. Meuron prend à peine le temps de manger. Léon Berthoud idem et ainsi des autres. Puis, au mois d'avril, ils inaugureront le grand temps de la flânerie qu'ils prolongeront suivant leurs tempéraments.

Avant-hier je me suis promené en ville et suis allé voir des tableaux exposés aux Boulevards et ailleurs. On y voit de la peinture tellement belle qu'on est tout bouleversé des journées entières; c'est à décourager de voir tant de talents, et de se sentir un atome dans un pareil entourage. Heureusement que le travail et la tranquillité de la maison chassent de pareilles idées, car ici on est maître et seigneur et l'aplomb revient tout naturellement.

Jacot Guillarmod qui a rapporté de bons tableaux de la Hongrie est ici depuis quelques jours. Il a déposé son ouvrage chez moi. Avant-hier, il prit froid et garde le lit aujourd'hui; le médecin dit que ce pourrait être un commencement de pneumonie; il paraît que le climat de Paris ne lui a jamais été salutaire.

Cette semaine, je termine deux tableaux, à moins qu'il ne me vienne quelque envie de faire des changements. Si les amis ont du bon parce qu'ils connaissent le métier, ils sont bien ennuyeux aussi parce qu'ils ne vous laissent pas travailler tranquillement et veulent toujours pousser aux changements sous prétexte de faire mieux. Le mieux est l'ennemi du bien. On reconnaît alors trop tard cette vérité.

Votre neveu *Albert.*

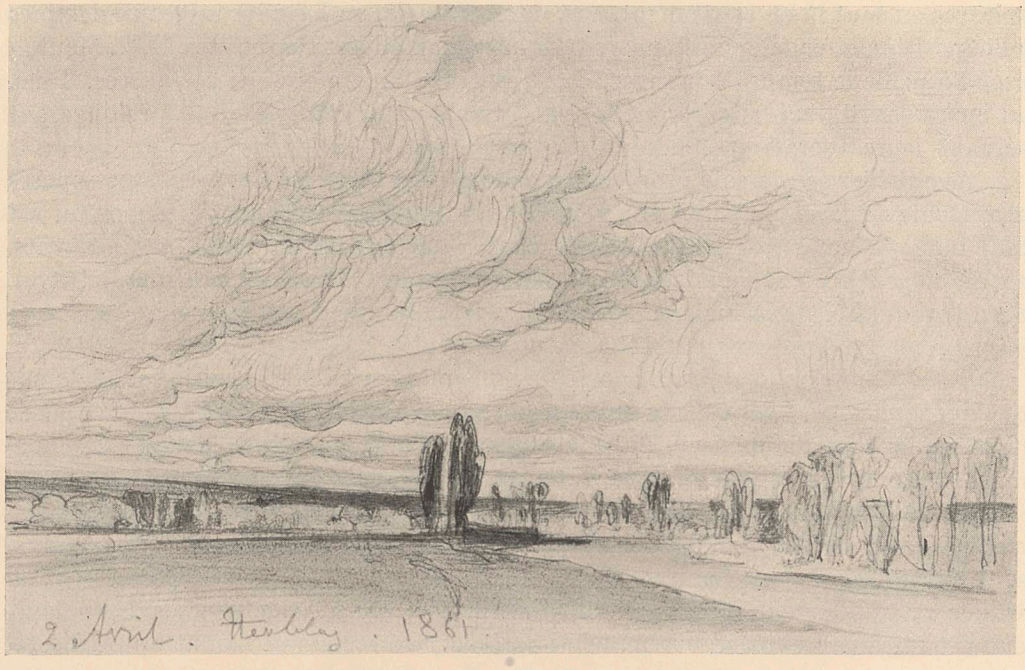
Albert Anker vécut quelques semaines à la campagne au printemps 1861. Il garde un souvenir ému de cette villégiature auprès de bonnes gens simples chez lesquels le confort ne devait pas être très grand.

A Mme Charlotte Anker.

Herblay, 13 avril 1861.

Ma chère tante,

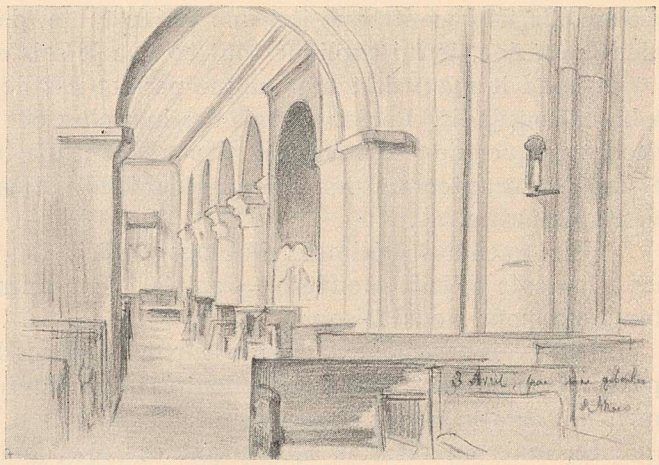
Votre lettre est venue me trouver à la campagne. J'y passe le mois d'avril dans l'intention de faire du paysage. Je loge chez un marchand de vin; ce n'est pas très confortable, mais la bourgeoise, Mme Martin, est une vieille matrone de village parfaitement bonne que j'aime beaucoup. Le temps est un peu incertain: la pluie, le vent et le froid m'ont souvent fait rebrousser chemin et revenir à la



maison. Tout ce mois-ci les peintres ne font rien; on va se promener les uns chez les autres, on devise sur l'exposition à venir et je sais par l'expérience d'il y a 2 ans combien il est facile et agréable de passer ce mois depuis la livraison des ouvrages jusqu'à l'ouverture! De plus, ayant promis l'hospitalité à Guillarmod, nous serions en ce moment-ci deux dans mon atelier. L'ouvrage que je veux entreprendre demande beaucoup de tranquillité et de recueillement, et, sans être bavard ni l'un, ni l'autre, ce n'est pas possible, étant deux dans un même local.

Vendredi saint, je retrouvai mon ami Ehrmann à déjeuner, et, comme il y avait longtemps aussi qu'il n'avait entendu de sermon, il me proposa d'aller au culte, ce que j'acceptai volontiers. M. Coquerel, fils, faisait le sermon de ratification. Cependant, comme j'écoute les sermons avec l'esprit judicieux et critique du théologien, j'y trouve moins un aliment de cœur ou un redressement de conscience qu'un texte à réflexion, à moins que ce ne soit encore plus fatal et que je batte la campagne ou fasse des digressions dans ma peinture, pendant que M. le pasteur déroule sa logique. Le soir, selon une coutume qui date de 1855, j'allai avec le sculpteur Oliva, au service à Notre-Dame. Le père Félix y prêche et toute la communauté assemblée chante un Stabat, une vieille et simple mélodie d'Eglise qui a un caractère un peu rituel, mais qui, chantée par un chœur de 3000 personnes, prend une tournure singulièrement solennelle. Là, il faudrait avoir l'épiderme

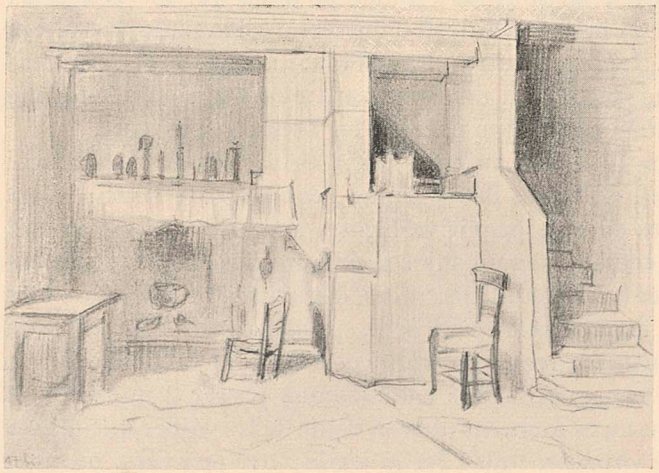
bien dur pour ne pas être touché, et par le prédicateur, et par cette cérémonie simple et touchante. Le lendemain samedi, je vins ici. J'allai naturellement à la messe dimanche où je cherchai tout autant des effets de lumière et des choses à observer que de l'édification.



Je crois que d'ici à 2 ans je ne gagnerai pas 4 sous. Je vais mettre en train des tableaux assez grands qui me donneront du mal et prendront du temps. Outre cela je voudrais faire un voyage en Italie.

Nous avons dîné un jour à l'ambassade de Prusse avec Meuron et Berthoud. Nous l'avons mangée, cette soupe d'ambassadeur, ce dîner d'ambassadeur et bu ce vin d'ambassadeur. Le vin surtout est recommandable, bien plus que la soupe, qui était un mélange aigre-doux comme on l'aime en Prusse. L'Hôtel de l'ambassade est à la rue de Lille, un magnifique bâtiment avec des salles si hautes que notre maison, rue N.-D. des Champs, y pourrait danser avec la concierge et les locataires.

Je vous écris la présente dans la chambre du marchand de vin; c'est le cabinet à côté du comptoir. Il y vient parfois des buveurs qui s'attablent avec mon bourgeois et font une partie de cartes. La bourgeoise se repose des travaux de la journée; elle soigne un grand jardin qui fait ses délices. Quand je rentre, le soir, elle me demande des nouvelles de mon appétit, m'annonce le menu du dîner, nous partons sur le chapitre cuisine et passons en revue tous les plats du



monde. Je lui raconte que j'ai une vieille tante, dans mon village, qui fait très bien la cuisine, je lui explique tout ce que je sais en cette matière.

Quand le mauvais temps ne me permet pas de travailler dehors, je dessine à la maison, je lis. Parfois je vais dessiner chez des voisins, chez lesquels j'ai pu découvrir quelque chose à faire. Cependant il me tarde de me retrouver maître et souverain autocrate dans mon atelier que j'aime et où je me sens dans une véritable patrie.

Voici quelques spécimens du langage d'ici: «J'avons» pour j'ai. «Il faut que les z'haricots soient «mouvés» = agités. «On voira core le lendemain». «Nous fommes» pour nous faisons.

Je n'avais pas encore fait beaucoup de paysages d'après nature, il ne me semble pas que cela présente autant de difficultés que la figure. Faire très bien est naturellement difficile en toutes choses, et il faut que le bon Dieu vous ait taillé en conséquence, mais un résultat satisfaisant est plus facilement obtenu.

Là-dessus, je quitte votre aimable compagnie pour me mettre dans mon modeste lit, un des modestes que j'ai eus dans ce monde, et cependant cette qualité ne leur a jamais manqué.

Votre tout dévoué *Albert.*

A Mme Charlotte Anker.

Paris, 2 juin 1861.

Ma chère tante,

Les nouvelles de l'exposition ne sont pas drôles pour ce qui me concerne. J'y ai deux petits tableaux qui me donnent le droit d'entrée, c'est la seule prétention que je puisse avoir cette année. Les deux autres, les grands: «La soupe des pauvres» et les «Tricoteuses» sont à une exposition du Boulevard et on n'a pas voulu me les rendre, mais j'en prends mon parti, car ils sont en bonne compagnie.

Ce qui me préoccupe plus vivement aujourd'hui, c'est l'ouvrage commencé; je mets un tableau assez grand en train, il me donne beaucoup de souci. C'est une réception de catéchumènes dans la primitive Eglise, alors qu'on s'assemblait dans les catacombes. Comme ce n'est pas un sujet pour faire rire et que sa dimension dépasse le format du tableau meublant, je crains, dans mon for intérieur, être obligé de me constituer plus tard, à moi tout seul, public admirateur de mon œuvre. Je mettrai encore d'autres travaux en train cet été avant de finir celui-ci. Il se pourrait qu'en guise de vacances, j'aille cet automne passer 2 mois à Anet pour finir ce travail. Je me sens en ce moment plus en veine de travailler que d'aller voir des choses nouvelles et de voyager, puis l'Italie semble être peu sûre, on vous

vole presque en pleine rue; quand on met le nez hors de Rome, il faut être heureux qu'on ne vous dévalise pas. Du reste, tout ceci n'est que propos en l'air, d'ici à l'automne il passera de l'eau sous le pont et des projets nouveaux dans ma tête.

J'ai parfois des humeurs noires comme le roi Saül. Il vient cependant quelquefois dans la cour de notre maison quelque David ambulant avec son orgue de barbarie, mais mon mal est assez enraciné pour ne pas se dissiper aussitôt. Quand l'ouvrage va bien, je m'étourdis et tout va au mieux, mais, quand la tête se démonte, c'est plus fort que moi et je suis d'une humeur abominable.

Votre tout dévoué neveu

Albert.

Après qu'il eut passé quelques semaines de villégiature et de travail à Anet, auprès de sa bonne tante Anne-Marie, François Ehrmann vint le chercher à la fin de l'été pour entreprendre ce voyage d'Italie dont il avait été question et qui devait les mener jusqu'à Naples. Ils s'arrêtèrent dans différentes villes, s'installèrent pour quelques semaines à Venise, puis à Florence. C'est dans cette dernière ville qu'Albert Anker tomba gravement malade du typhus et fut sans connaissance pendant trois semaines. Son ami le soigna avec un grand dévouement. Il lui trouva un bon médecin, le docteur Kirch, dont tous deux gardèrent le meilleur souvenir; il lui procura deux gardes qui se relayèrent à son chevet. Ce n'est que lorsque Albert Anker fut entré en convalescence que F. Ehrmann continua son voyage avec A.-A. Hirsch qui était venu les retrouver. Alors le Dr Anker, venu avec sa femme, ramena Albert chez eux, à St-Blaise, où il acheva sa convalescence.

Albert Anker parlait avec une profonde reconnaissance des soins dévoués que lui prodigua son ami, il sentait qu'il lui devait la vie. Une lettre au père de celui-ci en témoigne.

Ier VOYAGE EN ITALIE

Nous nous sommes arrêtés près de 8 jours à Milan. Le musée est beau, quoique peu comparable à ce que l'on trouve ici. Nous nous sommes fait inscrire pour y travailler. On obtient facilement cette permission, toujours moyennant pourboire en Italie. Une chose me frappe: il est ici des maîtres, de grands maîtres, dont on ne connaît pas l'existence. Les 4 ou 5 noms qui sont dans toutes les bouches, semblent avoir tout résumé, et comme la réputation, même celle des morts, se fait à Paris, les Parisiens ignorent les travaux de ceux qui ne sont pas au Louvre.

Notre bourgeois, le père Raffaeli, au nom sonore et de bon augure, est un vieil employé retraité. Quand nous rentrons chez lui, nous lui faisons notre petite visite et charabions notre italien avec un grand aplomb. Le complément ordinaire de toute chambre garnie, les punaises, ne nous a pas manqué. Nous usons de poudre persique dont je me suis muni, pensant que ce serait une arme d'un usage plus régulier qu'un poignard, réservé seulement pour les grandes occasions.

Quant à la ville de Venise, je ne puis que constater ce que dit la renommée. La grande Place, le grand Canal, cette richesse tout orientale, sont d'un aspect féerique; le soir surtout, quand tout est animé, il y a partout un air de fête. Les églises sont autant de musées, partout des tableaux des plus grands maîtres, des tombeaux de doges élevés dans un grand style, vrais bijoux d'architecture. Ces tombeaux sont d'habitude construits dans la muraille à la hauteur d'un premier étage, entourés d'un cadre d'architecture; au milieu est placé le sarcophage que surmonte la statue du Doge. Dans une de ces églises on compte 5 statues équestres, 12 en pied et à peu près 40 autres statues de prophètes, saints ou anges qui décorent les autels. Ces églises ont toujours un air singulièrement habité. Dans chaque coin un autre motif, puis les confessionnaux, les petites chapelles, les crucifix avec les pieds du Christ usés par les baisers des fidèles. Ceux-ci entrent dans le temple en habits ordinaires, et ne craignent pas que le bon Dieu voie leurs guenilles. Souvent, quelque chien s'égare au Saint Lieu, personne ne s'imagine qu'il soit de trop ou qu'un pareil intrus gênera les cérémonies.

J'ai commencé un morceau d'étude d'après le tableau de l'Assomption du Titien qui passe pour être un des trois meilleurs tableaux connus. En ce moment, je ne travaille pas d'après nature: je peindrai, je dessinerai dans les musées, y copierai quelque plâtre moulé d'après l'antique dont il se trouve une belle collection dans une salle parfaitement éclairée. Notre permission s'étend aux églises, nous en profiterons. Dans un mois, je compte passer une huitaine dans quelque village de pêcheurs, il y en a de très pittoresques, situés dans les lagunes, avec des rues en canaux qui baignent les maisons.

Quant à la santé, je ne puis désirer mieux; j'ai vu des Français se plaignant de dérangements, qui, paraît-il, sont assez fréquents et qu'on est sûr d'attraper quand on boit toutes sortes de choses.

Votre tout dévoué neveu *Albert.*

A Mme Charlotte Anker.

Florence, 19 novembre 1861.

Ma chère tante,

Nous nous trouvons à Florence depuis quelques jours: Via S. Gallo no 5744, 3o piano. Nous avons quitté Venise le 1er du mois, et nous avons fait durer le trajet près de 3 semaines. Enfin, nous y voilà, et j'ai été si heureux d'emménager dans une chambre où je reposerai mes membres fatigués pendant plusieurs semaines de suite sans changer chaque jour, que j'aurais été d'humeur à sacrifier une hécatombe aux dieux immortels. Pendant un mois, je vais travailler régulièrement aux musées, puis je préparerai un tableau que je pourrai finir ici si je trouve un local chauffable dans lequel je puisse faire venir des modèles. Ehrmann me précèdera à Rome, je resterai ici jusqu'au mois de février. Toutes ces choses sont encore de si vagues projets que je devrais plutôt vous parler de notre voyage.

Nous avons eu de la peine à quitter Venise, tellement nous nous y trouvions bien. Nous regrettons sincèrement notre hôte, le père Raffaeli, que nous aimions retrouver le soir et qui était une vraie encyclopédie pour Venise. Puis, nous avions là un peintre hongrois de notre âge, très zélé pour la peinture et la politique et le meilleur garçon du monde; de plus, notre père nourricier, le père Cesare, propriétaire du café «delle belle arti». La première fois que je le vis, je n'osai pas lui commander la consommation. Il était en bel habit, avait un air tout à fait diplomatique, la tête fine, le nez un peu long, le dos légèrement voûté, le corps sec, juste le physique d'un diplomate. Son sourire correspondait à toute la figure. Cependant, quand les choses n'allaient pas leur droit chemin, il s'oubliait, devenait pourpre de colère, levait les yeux au ciel et cherchait à retenir des mots qui souvent partaient quand même. Mais il aimait les peintres et les connaissait tous; ceux-ci le lui rendaient et avaient orné son établissement comme un musée.

Nous avons fait des haltes à Mantoue, Parme, Modène, Bologne; belles grandes villes, remplies de choses à voir. Le Nord a souvent fait invasion dans le Midi, les armées y ont cassé, brûlé et pillé tout ce qui n'était pas trop lourd à emporter, et pourtant il reste encore tant de trésors. A tout instant on vous indique un champ de bataille, un siège, ou quelque fait militaire, ancien ou moderne, car il n'y a pas d'endroit au monde qui ait été si souvent traversé par des troupes. Presque toutes les fois que les souverains du Nord avaient un petit mot à se dire, ils se le disaient en armes et sur le dos des Italiens depuis Charles VIII, Louis XII et François Ier jusqu'à Solferino. Il serait à souhaiter que l'Italie pût se constituer de manière que les autres peuples n'aient plus rien à voir ici, car, qu'ils s'appellent Attila, roi des Huns, ou François, empereur d'Autriche, ces souverains du Nord ne leur ont porté bonheur ni les uns, ni les autres. Je n'aurais pas osé vous écrire

ceci quand nous étions à Venise, car on ouvre quelquefois les lettres, et on signifie au malencontreux auteur de passer la frontière.

Mantoue est une des quatre villes fortes du quadrilatère. A Parme, il y a des tableaux très considérables du Corrège. Or, c'est un homme unique et j'ai eu grand plaisir à travailler 8 jours dans sa ville natale. Nous y avons eu du mauvais temps, du froid, de la pluie et, outre le bon souvenir de ces tableaux, je n'ai pas une impression très agréable de cette ville. D'abord, on n'y rencontre pas à chaque pas de ces belles figures de Venise qui sont une si bonne aubaine pour les peintres, et puis le langage est désagréable à entendre. Les Parmesans mangent les dernières syllabes et font des e muets des voyelles finales, qui, dans d'autres dialectes pour être brèves, n'en sont pas moins sonores; puis, ils estropient l'a et en font un son intermédiaire entre l'a et l'e, qui n'a pas son correspondant en français. Ce serait peut-être un son comparable à l'è de *notre Père* comme le prononcent les réveillés; ou l'ä allemand. Ajoutez à cela quelque son nasal qui s'y glisse parfois et vous obtiendrez une langue qui sonne de loin comme le patois des marmettes.

Le soir, nous allions au théâtre, à 12 sous l'entrée, au parterre, dans de belles stalles de velours rouge, où je dormais régulièrement, car, fidèle aux traditions de ma famille, j'ai sommeil de bonne heure.

Bologne est une ville respectable, avec un grand musée, beaucoup de palais et des restes très vieux. Elle a moins souffert des voleurs venus du nord et cela se voit. Là, nous sommes restés près d'une semaine, mais, malgré la physionomie particulière de chacune de ces villes, ce n'est rien comparé à Florence. J'en suis tout ahuri. Je vais aller modestement avec mon portefeuille dans ces vastes musées dessiner ce qui me paraîtra le plus profitable et chercher à me reconnaître dans ces immenses galeries. Une chose me plaît: il y a une académie du soir, où nous pourrons aller dessiner; nous aurons un petit concours à faire et serons reçus avec les Italiens. C'était parfois une des difficultés du voyage, les soirées sont longues et le café ennuie à la fin; il est vrai que nous y trouvons les journaux et les jeux, mais c'est monotone; puis les chambres ne sont pas chauffées et on ne peut rester chez soi pour geler. Sous l'esclavage autrichien, nous étions obligés, à Venise, de payer 45 ctm. par soir pour un jeu de cartes.

On voit beaucoup d'étrangers; les grands quartiers sont très brillants et bruyants de voitures. Comme on sait que politiquement on sera tranquille ici, on préfère ce séjour à Venise ou à Rome. Le hasard nous mena le premier soir dans un bel hôtel où j'eus un lit qui ressemblait au tombeau d'Héloïse et d'Abélard du Père Lachaise: 4 colonnes et un toit pareil à un toit gothique et des échafaudages de rideaux tombant et retombant à double et triple étage. Comme je devais avoir l'air grave en dormant sous mon catafalque d'évêque!

Vous seriez très aimable de m'informer où en sont les grands travaux qui s'exécutent dans le manoir des ancêtres; j'y pense souvent et j'espère qu'aucun empêchement n'aura arrêté les ouvriers cet automne.

Aujourd'hui, nous nous sommes fait inscrire à l'académie pour le concours. On est partout d'une amabilité parfaite et notre qualité de peintre aplanit toutes les difficultés. A Paris on est plus monosyllabique quoique hospitalier dans les musées.

Maintenant recevez mes amitiés pour tous

Votre dévoué neveu *Albert.*

P. S. D'ici, à ma table, j'aperçois un morceau des Apennins avec de la neige, mais je ne vois aucun des nombreux clochers de la ville. Nous demeurons dans un faubourg et nos fenêtres ont vue sur la campagne. Nous voyons un grand jardin, aujourd'hui le propriétaire a fait rentrer ses orangers. Un immense laurier reste en pleine terre avec de gros fruits en grappes rouges.

CONVALESCENCE

A M. François Ehrmann.

St-Blaise, 11 février 1862.

Mon cher Ehrmann,

Ce voyage tant appréhendé s'est fait heureusement et nous sommes de retour. Maintenant, je suis dans une maison chaude, je suis bien soigné, et, si je ne fais pas de grosse bêtise, il n'y a moyen, ni de se refroidir, ni de gagner une indigestion. Le dernier jour à Florence, le Dr Kirch dit à mon oncle: «Aujourd'hui, l'ennui et le mal du pays feront plus de mal que le voyage.»

La traversée fut heureuse et chaude, on put rester sur le pont, même la nuit, enveloppé d'une couverture. Le soir entre 8 et 9 heures, je fumai un cigare écoutant chanter des Anglaises. Le lendemain, après le cap des îles d'Hyères, un mistral du diable se mit à souffler, puis il y eut des rafales en vue de Marseille; les vagues passaient par-dessus le pont. Ma tante fut malade, mais, ni mon oncle, ni moi, n'eûmes le moindre mal de mer. Le débarquement fut dur, le mistral soufflant toujours avec de la neige. De Marseille ici, la température était très basse, mais étant en première, nous pouvions facilement supporter ce désagrément. Je suis sorti une fois déjà de la maison, il souffle un fort vent d'est, mais le soleil brille, le temps est sec avec 4° de froid. Je respirais librement et à pleins poumons sans aucune envie de tousser, ce qui me fait voir que mes poumons sont intacts.

Une chose très curieuse est le pays autour de Marseille. Le père Gleyre dit que les environs de Toulon ressemblent à la Syrie. Eh bien! certains sites rappellent les photographies de Jérusalem. Essaie donc de t'arrêter une demi-journée, une ou deux stations après Marseille; il vaudrait la peine d'explorer les environs pendant quelques jours; tu trouverais là des villes et des maisons échafaudées sur des terrains remarquables. Ce serait dans les données des choses que tu sens.

Tu ne saurais t'imaginer combien Carlo sait bien faire la cuisine; les derniers jours, il me fit les plats les plus compliqués avec une grande adresse.

Je suis content d'être ici; je m'ennuyais à Florence, incapable de travailler, seul dans la chambre, à faire du feu de cheminée pour toute consolation, risquant de prendre froid en sortant. Ici, je viens d'acheter de la terre glaise, et j'essaie de modeler quelque chose; de temps en temps, je dessinerai, puis, quand je serai tout à fait remis, j'irai à Neuchâtel jusqu'à ce que la chaleur soit venue pour de bon.

Quelquefois je voudrais être avec vous à Rome, j'y pense beaucoup et me réjouis de continuer une autre année ce voyage si fatalement interrompu. Je suis touché en pensant à tous les soins dont j'ai été l'objet de ta part, de celle de Cordier et de ses parents; ce pauvre Cordier qui passait les nuits et se fatiguait, risquait de s'abîmer, lui qui n'est insensible ni à la fatigue, ni au froid. Remercie-les tous de ma part, et fais-leur mes compliments et ceux de mon oncle. Toi, tu t'es acquis

un nom immortel dans notre famille. Sapristi, quand je pense à cet animal de docteur italien que j'avais pêché! Tu as eu la main plus heureuse en amenant le Dr Kirch. Nous nous sommes fait des adieux touchants; c'est un homme que j'aimerais revoir.

Je suis plus fort qu'avant mon voyage de retour; une pierre de touche ce sont les escaliers; déjà instinctivement j'enjambe deux marches à la fois; il y a 8 jours, j'avais de la peine avec une seule, car les jambes me paraissaient de plomb. Sur le vaisseau, nous avions des dîners de Lucullus dont je ne perdais pas un coup de dent, le dessert excepté. La faim est toujours là, mais tempérée un peu par les occupations de tout homme qui a la chance de ne pas garder le lit. Mon goût se porterait sur le vin acide, les choses épicées, mais je suis sage, trop heureux qu'on me laisse manger en paix un raisonnable morceau d'autre chose.

Des fenêtres, nous voyons Anet au soleil, la vue s'étend très loin, elle est très belle, le ciel pur; aussitôt qu'il fera un peu chaud, j'irai voir la vieille tante. Elle va mieux, mais elle est faible.

Au revoir, mon vieux, présente mes salutations amicales à Cordier, à ses parents.

Ton tout dévoué *Anker.*

A M. François Ehrmann.

St-Blaise, 28 février 1862.

Mon cher,

. . . . . .

Meuron est venu hier au village, chez un ami; j'ai dîné avec lui; il repart demain pour Paris. Aujourd'hui, je pense constamment à ma besogne et voudrais pouvoir y passer un mois. J'y voudrais préparer une esquisse, et je trouve qu'on fait cela mieux à Paris qu'ailleurs, grâce à cette bonne fièvre au travail que nulle autre ville n'attise aussi bien.

Je ne fais rien du tout; je lis un peu des almanachs, des bêtises, je fais quelques patiences avec ma tante, ou avec ma cousine, ou tout seul, mais je n'ai pas encore touché un crayon, aussi, je crois que je retournerai avec ardeur au travail quand j'aurai la chance d'avoir de l'ouvrage devant moi.

Nous sommes allés à Anet dimanche, par une belle journée, et j'ai vu mon atelier; il me semble que le travail est bien fait. La fenêtre du toit ferme hermétiquement, c'est une chose difficile, au Louvre même, au Grand salon carré, on met sous les gouttières ces grands crachoirs carrés que tu connais. L'atelier a 7 pieds de large sur 10 de long.

Je pense beaucoup à Rome et à tout ce que vous voyez. Les noms que tu cites: Château St-Ange, Monte Pincio, etc., etc., me donnent du regret; mais renvoyé n'est pas perdu; je crois qu'un voyage l'automne prochain sourirait à Meuron.

Je renouvelle mon conseil: lâche un peu les musées pour aller dans les rues et les environs. Ce que tu avais rapporté des environs de Florence doit t'encourager à poursuivre et à chercher dans cette voie, car, il me semble qu'ainsi tu arriveras facilement à des tableaux intéressants.

Je suppose que le beau temps te donnera cette idée tout naturellement, et que le soleil te fera trouver plus splendides encore les paysages que les tableaux.

Meuron me dit que le père Gleyre a souffert des yeux pendant un mois. Il lui semblait que tout tournait autour de lui; il ne pouvait fixer les objets qu'en les regardant de côté, de profil, comme font les poules.

Reçois les amitiés de tous les miens.

Tout à toi *Anker.*

A M. François Ehrmann père, à Strasbourg.

St-Blaise, 4 mars 1862.

Monsieur,

J'ai reçu hier une lettre de François; il me dit de m'adresser directement à vous pour le règlement de notre compte. Je le fais d'autant plus volontiers que je me proposais de vous écrire pour vous parler de notre séjour en Italie et aussi pour vous dire combien je suis reconnaissant envers François pour tout son dévouement pendant ma maladie.

Il est évident que, sans lui, je serais mort à Florence. Il m'a, en premier lieu, délivré des mains d'un médecin italien à qui je m'étais confié, ensuite, il me prit chez lui, puis, avec l'aide de deux gardes modèles, il m'a entouré de soins continuels les trois semaines pendant lesquelles je me démenais comme un furieux et voulais sortir à chaque instant. C'est ainsi que, grâce à moi, il a passé, sans parler de la perte de son temps, un pénible mois de janvier. Il fut lui-même indisposé pendant quelques jours, suite de fatigues. C'est avec un vrai plaisir que je le vis partir pour Rome, et sortir de préoccupations pénibles n'ayant rien de commun avec la peinture, pour reprendre son travail dans une ville qui doit lui donner toute l'ardeur désirable. Pour moi, je souhaite avoir l'occasion de lui rendre un jour la pareille.

Nous avons travaillé à peu près tout le temps dans les musées et avons fait des études d'après les vieux maîtres, nous n'avons donc pas travaillé d'après nature. A Venise, où tout nous y engageait, pendant les mois de septembre et d'octobre

qui furent comme un beau rêve, nous l'avons fait parfois le dimanche, comme passe-temps. Au commencement de notre séjour à Florence, quand nous vîmes l'hiver bien établi avec son froid et ses longues soirées, nous eûmes une impression triste, François surtout. Il erra plusieurs jours fatigué et d'humeur chagrine. Il laissa les musées, alla se promener et trouva, dans les environs, des morceaux qui le remplirent de joie. Il y dessina, mais rapidement, comme le lui permettait la mauvaise saison, et rapporta plusieurs dessins qui nous parurent très bons, propres à être des éléments pour des tableaux. Ce sont des études moitié paysage, moitié architecture, qu'il peint mieux que tout autre. J'aurais voulu le voir déserter les musées tout à fait pour chercher ses modèles au dehors, mais c'était impossible en décembre. Comme il trouvera des choses analogues à Rome, il serait bon qu'il pût y rester assez tard dans la bonne saison pour faire quelques études à l'huile sur place. Pendant les beaux jours, il pourra travailler sans danger de prendre froid, pourvu qu'il ne hâte pas trop son retour auquel il pense avec plaisir; car, malgré tout l'étonnement et l'admiration à la vue des magnificences de l'Italie, ce séjour a son côté pénible: ce n'est ni Paris, ni la maison paternelle.

Je continue à aller mieux; je n'ai eu aucun accident dans ma convalescence, grâce à ce que je suis chez mon oncle où je n'ai pas pu suivre ma fantaisie et satisfaire l'estomac d'un affamé.

Recevez, Monsieur, ainsi que votre famille, mes compliments respectueux et l'assurance de ma parfaite considération.

Albert Anker.

Ce séjour de St-Blaise, puis la bonne saison passée à Anet eurent raison de la faiblesse qui restait à Anker.

Il retourna à Paris en automne et la correspondance avec sa tante Charlotte continua.

RETOUR A PARIS

A Mme Charlotte Anker.

Paris, 19 décembre 1862.

Ma chère tante,

. . . . . .

Il y a des changements dans la maison; elle me semble être dégénérée, je n'ose pas dire de son ancienne splendeur, mais de son ancien caractère. Deux peintres et un sculpteur l'ont quittée et à leur place sont entrés une actrice, un tailleur et deux petits ménages qui n'ont pas l'air d'être proches parents de Rothschild. Ajoutez à cela que notre intrigante de concierge agrandit ses appartements et qu'elle établit un grand magasin de marchande à la toilette, profession lucrative, il est vrai, mais peu estimable, vu le public chez lequel il faut opérer. Les abords de la maison ressemblent maintenant aux boutiques du Temple, on y voit toutes sortes de défroques plus ou moins splendides. Si les ateliers n'étaient pas si rares et si chers je quitterais celui-ci, mais je pourrais facilement payer le double sans avoir mieux: je vais donc continuer à attendre, mais en grognant contre la concierge qui vous abîme la maison. Ehrmann demeure dans le voisinage, boulevard Montparnasse, qu'il ne faut pas confondre avec le boulevard des Italiens. Nous nous voyons régulièrement à dîner.

Je travaille à un tableau dont j'augure quelque bien; la mise en train, toujours un peu ardue, est passée, et j'ai quelques jolies semaines devant moi jusqu'à ce qu'il soit près de sa fin. C'est cette «Sortie d'Eglise» représentant des personnages du moyen âge. Beaucoup de figures, qu'il faut du temps pour regarder toutes, à plus forte raison pour les peindre. Je regrette mes petits modèles d'Anet, auxquels je n'avais qu'un signe à faire pour les voir accourir. La maison voisine, où je

trouvais mes modèles il y a 2 ans, a changé de locataires et c'est en vain que j'ai frappé chez les personnes connues. Hier, j'ai eu un petit charbonnier de 10 ans, qui avait fait le métier de saltimbanque sur les places publiques; il battait la grosse caisse, faisait des tours dans la mesure de ses forces, servait à compléter les groupes d'hercules, ses aînés; c'est lui qui terminait les pyramides à la hauteur d'un premier étage. Demain doit venir sa sœur, qui, elle, n'a pas encore fait des métiers si aventureux.

Le jeudi nous dînons toujours en commun avec quelques anciens élèves de l'atelier de M. Gleyre: nous sommes habituellement une dizaine et tous ces garçons n'engendrent pas mélancolie.

On a organisé, l'année passée, de grands concerts populaires dans la salle du Cirque*) qui contient 3000 personnes. On y joue de la musique classique, Beethoven, Mozart, Glück. C'est le même répertoire qu'au concert du Conservatoire. Tous les dimanches, le cirque est rempli, parfois même il faut renvoyer du monde. Nous y allons assez régulièrement, ce serait dommage de manquer l'occasion. L'orchestre a un effectif de 100 personnes, toutes musiciens consommés.

En vous souhaitant une bonne année, je reste votre dévoué neveu

Albert.

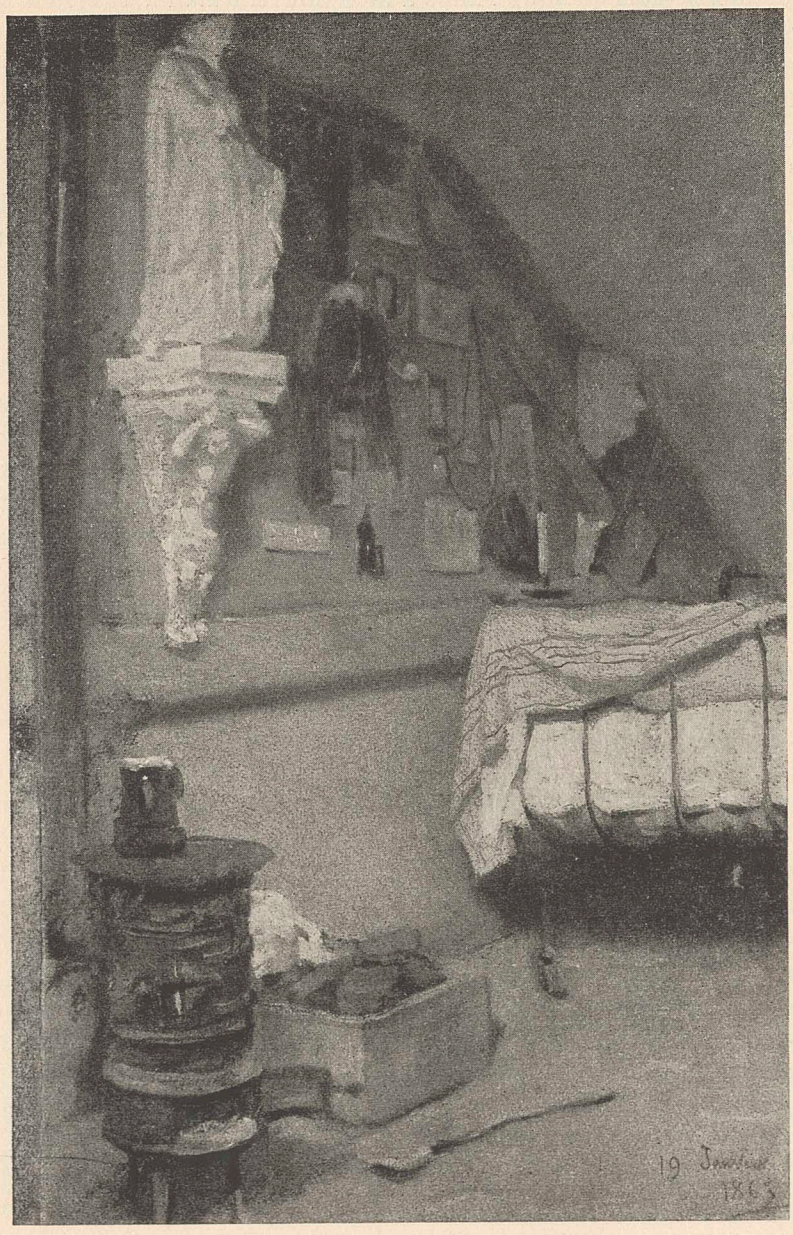
A Mme Charlotte Anker.

Paris, 19 janvier 1863.

Ma chère tante,

Je vous écris quelques mots pour vous rappeler que, voici un an, vous avez entrepris avec l'oncle le grand voyage pour me retirer des bras de la mort. Je me figure la triste mine que je ferais aujourd'hui à côté de la Porta Pinti, si, par un chanceux concours de circonstances, je n'avais eu un bon ami Ehrmann, un bon docteur Kirch et des parents qui ont abrégé une convalescence aussi triste que la maladie. Aujourd'hui, je suis plus vivant que jamais, mêmement que, depuis ce terme du 15 janvier, j'ai agrandi mes appartements, heureuse nouvelle que je vous communique avec joie. Je vais donc coucher dans une chambre sérieuse! avec une croisée qu'on peut ouvrir à deux battants, une cheminée! Je regrette un peu cette pauvre petite chambre où j'eus un si bon sommeil. La nouvelle se trouve à côté de mon atelier, je n'aurai qu'à faire percer ma cloison pour avoir une porte de communication. Avec les agrandissements viendront les embellissements; je vais détruire par le feu des tas de vieilleries que j'acquis peu à peu dans

*) Concert Pasdeloup, fondé en 1861.



les temps de disette afin de les remplacer par des objets plus cossus; je ne désespère pas de ressembler dans quelque temps à mon ami Ehrmann, toujours si propret.

Je regrette cependant mon ancienne chambre; quand j'ouvrais le vasistas, je voyais le ciel, et il fallait me hisser bien haut sur une chaise pour voir le train-train de la rue et des humains; tandis que les deux battants de ma croisée donnent sur la cour; vis-à-vis il y a des maisons, des curieux, des indiscrets. Je trouverai peut-être moi-même l'occasion d'être curieux et indiscret.

Mon travail avance *). Comme il est très long, on ne peut constater les progrès jour après jour, mais dans quelques semaines j'en verrai le bout. Je verrai aussi le bout de mon argent; je ne sais comment il se fait que ce malheureux argent s'en aille si vite. Autrefois, j'aurais vécu trois fois plus de temps avec la même somme, et pourtant je ne jette pas les sous par la fenêtre. Bientôt, il faudra faire une revue de ma literie, puis des rideaux, des meubles, bref, je prévois une crise financière qui me fera retourner à Anet. Quand viendront les beaux jours, je serai sans doute heureux de m'en aller et de travailler à la maison. Je vais préparer de l'ouvrage pour l'été prochain et pour cet ouvrage il me faudra les modèles d'Anet. Décidément: j'ai dix fois plus de peine à m'en procurer ici que là-bas, les parents font des difficultés et je ne peux pas leur en vouloir, car ils ne peuvent pas confier leurs enfants au premier venu.

Ces derniers temps, j'ai été obligé de faire la modiste pour toutes espèces de coiffes, chemisettes et manches des personnages de mon tableau **). J'ai souci toutes les fois qu'il se présente un de ces articles de mode, mais comme c'est de l'an 1500, la fantaisie a de la marge et je vais selon la faiblesse de mes lumières et la maladresse de mon aiguille, car je ne suis pas fort tailleur. Dans le milieu du tableau se trouve une belle grande dame ayant une coiffe peu ordinaire: le fond du bonnet s'étale comme une auréole à la mode normande, des ornements en broderie d'or, puis une légère dentelle très transparente descend jusqu'aux yeux. La robe est en gros ramages jaunes et verts. Il me reste à fabriquer une manche; elle m'inquiète; je regrette de ne pas avoir à mon service les doigts de quelque bonne fée.

Aujourd'hui, il est tombé de la neige; la première fois de cet hiver, le temps est humide, elle ne durera pas. C'est un vilain dimanche sombre et gris, le feu brûle et j'ai travaillé toute la journée. Je n'ai levé la tête que pour aller déjeuner en face, ce que j'ai fait avec des huîtres, plus, la soupe et le bœuf.

Horace Vernet est mort hier matin, on l'enterre demain lundi.

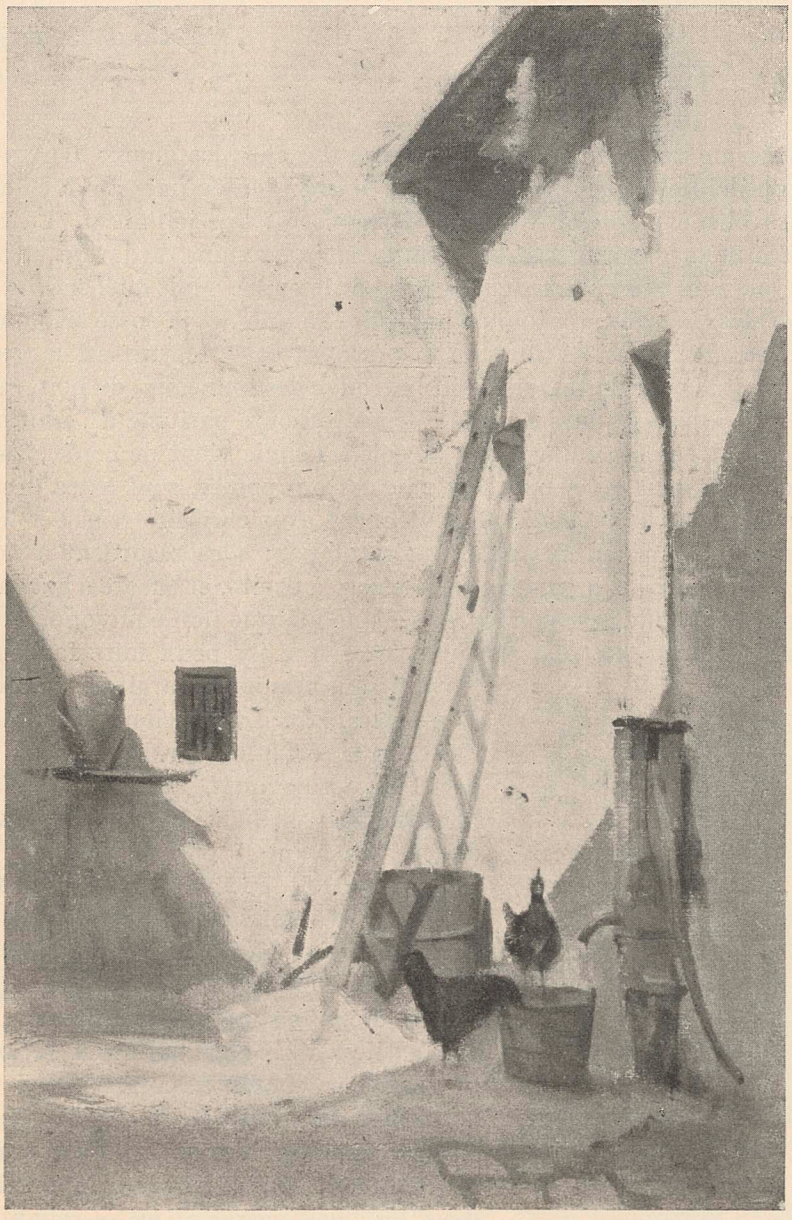
Votre dévoué neveu

Albert.

---

*) Probablement «L'Examen».

**) «La sortie d'Eglise.»



A Mme Charlotte Anker.

Herblay, 25 avril 1863.

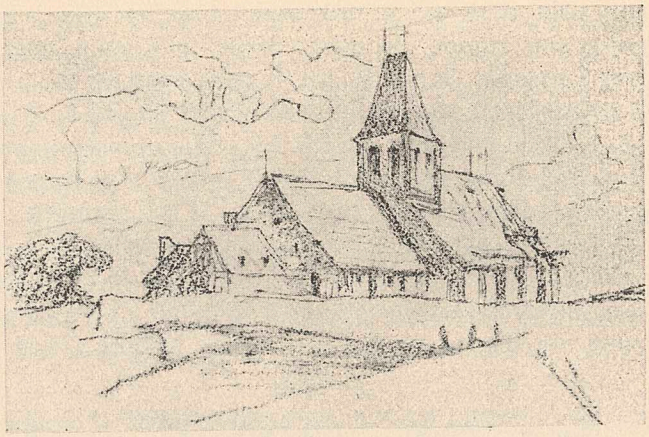
Ma chère tante,

Me voici de nouveau établi à la campagne chez les époux Martin-Guéret à Herblay, où j'ai fait plusieurs séjours. Le bourgeois a eu une attaque de paralysie et il a passablement changé depuis la dernière fois que je l'ai vu. La bourgeoise est restée la même, partageant son temps entre les soins du jardin et ceux de la cuisine et toujours aussi bonne femme que par le passé. Mais quel endroit modeste!

Je fais des tableaux, toujours d'après des enfants, et je passe les journées avec mes modèles, deux petites filles de 6 ans dont Mme Martin est la grand'mère. Mon atelier est la cour de la maison, il s'y trouve des tonneaux, du bois, une pompe, le fumier, les poules, les lapins; ce n'est pas toujours parfumé à l'ambroisie, mais c'est pittoresque, et, avec un rayon de soleil, l'envie vient de copier tout simplement ce qu'on a sous les yeux. Nos voisines, les poules, sont assez désagréables, aussitôt qu'on a le dos tourné; elles viennent avec curiosité regarder les chaises, les tables, les engins qu'elles ne connaissent pas: elles regardent avec leur œil rond de profil, à droite, à gauche, puis encore à droite, et encore à gauche, et elles ne perdent jamais une occasion de laisser une marque non équivoque de leur passage. Au fait, je ne me plais ici que parce que j'y peux faire facilement mon travail, sans cela il n'y aurait pas grande attraction à Herblay. La pension me convient assez. Pas de gros rôti à l'instar des Anglais, roastbeef, beefsteaks saignants, nourriture d'anthropophages, mais un bon pot au feu, des légumes, du vin, du pain.

On ne sait encore rien de positif de l'exposition. Il paraît que le jury renvoie beaucoup de paysages et de portraits; on dit qu'il est arrivé des tableaux de la province qui retourneront d'où ils sont venus. Cependant, chaque année, il y a de bons tableaux refusés quand ce sont des choses hasardées, des tentatives nouvelles. Alors on crie et on n'a pas tort, car le jury est composé d'hommes classiques, vieux bonhommes, caducs en grande partie, vivant dans les âges passés et ne se reliant au nôtre que par les gémissements qu'ils poussent à son adresse. Je ne sais si j'attendrai la fin de

l'exposition pour retourner au pays, je ne pense pas; j'ai différentes esquisses et projets à terminer et cet ouvrage qu'Ehrmann fait si volontiers et si bien, me coûte des efforts et des ennuis. Je n'ai pas l'esprit vif et souple comme lui.



Je retournerai à la maison bien nippé, remis à neuf, revu, corrigé, mêmement que j'ai des bottines vernies! L'année prochaine, j'aurai encore un frac et alors je pourrai me marier quand je voudrai, car on n'oserait le faire en simple redingote.

Il est 9 h. 1/4 et déjà tout dort dans la maison et dans le village. Dans peu de jours je retournerai à Paris voir l'exposition. Je rapporterai un gentil tableau tout petit de deux petites filles écrivant. Ce n'est pas un sujet remarquable, il ne fallait pas une grande énergie de conception pour le trouver. Ces petits modèles se sont tellement habitués à moi, que je ne peux plus en faire façon; nous allons jouer ensemble dans un parc tout près d'ici et je n'ai, hélas, plus grande autorité, elles veulent toujours jouer.

Mes yeux tombent sur ma porte: la mère Martin y a inscrit un compte de blanchisseuse: *drat* 12, *ridot* 4 et ainsi de suite. Ses connaissances sont plus fortes en matière d'horticulture qu'en orthographe. Elle a les plus beaux espaliers du monde, des tas de petits arbres fruitiers bas, taillés, rangés, attachés, alignés, pomponnés. Elle en dit l'histoire depuis leur naissance et se souvient du nombre de poires des différentes années.

Votre bien dévoué neveu *Albert.*

A Mme Charlotte Anker.

Paris, 7 mars 1863.

Ma chère tante,

. . . . . .

Ma vie ici ressemble à ce qu'elle est à Anet, seulement je prends mes repas, les dîners du moins, le soir, chez un brasseur de Zurich qui demeure dans le voisinage. Les plus grandes émotions de ces temps-ci sont les nouvelles de Pologne qui préoccupent fortement tous les convives du père Hoffmann (le brasseur). Voici à

peu près ceux qui se retrouvent tous les soirs à la même table: Ehrmann, puis notre ami Hirsch, du même atelier que nous, beau garçon noir, gai et spirituel, bon musicien, habile et adroit dans tous les exercices; on le dit parfait danseur. Il peint des choses antiques avec une pureté de style parfaite et me semble avoir une brillante carrière devant lui. Puis un astronome, savant flegmatique, travaillant au bureau des longitudes et jouant à la bourse. Un autre peintre, Bertrand, garçon rangé, sévère, travailleur. Il a longtemps vécu à Rome et fait très bien. Le dernier, celui qui est toujours en retard vu ses occupations, est un clerc de notaire, Rougemont. Il étudia le droit, perdit son père, s'engagea chez Garibaldi, sous lequel il a fait la campagne de Sicile. Il va partir pour la Pologne. Il lui manquait des fonds pour faire le voyage jusqu'à Cracovie. C'est un garçon très versé dans la politique, avec une exaltation chevaleresque, et vif comme la poudre. On le plaisante un peu, mais nous partageons tous ses idées et tournons à la République rouge, tellement les atrocités qui se commettent et les lenteurs des diplomates exaspèrent les plus calmes citoyens et les peintres les plus inoffensifs. Entre nous tous, nous détestons cordialement tous les potentats, despotes, tyrans, autocrates diplomates, sbires qui pèsent comme du plomb sur le monde; nous ne formons aucun vœu charitable à leur adresse.

J'ai fini mon ouvrage jusqu'à certains nettoyages qui me tiendront encore deux jours. Le tableau n'est pas mauvais et je vais en demander 4000 fr. ici ou 3000 en Suisse, parce que j'aimerais mieux que mes travaux ne fussent pas disséminés aux quatre coins du globe. Dans deux mois, je verrai s'ils accourent, ces terribles acheteurs, avec leur forte bourse; en attendant, je vais avoir recours à M. Sigri *), car jusqu'au moment où les alouettes rôties me voleront dans la bouche, il me faut encore quelque menue monnaie pour payer chaque jour ma soupe et mon bœuf. Tout ceci ne constitue pas pour moi l'objet du moindre souci; n'ayant pas de goûts ruineux, je vis au jour le jour et jouis de l'existence selon

*) Son homme d'affaire.

mon bon plaisir. Ce perfide beau temps du mois dernier m'a joué de mauvais tours; j'avais de la peine à rentrer après déjeuner, la chambre semblait triste, et j'allais parfois me promener jusqu'au soir. A pareille époque, l'année dernière, nous allions avec Marie, nous promener derrière la Goulette. Je voudrais cette année lui faire les honneurs de Paris. Je la mènerais le long de la Seine, sur les tours Notre-Dame et à d'autres endroits plaisants, car la nature, moins marâtre que le gouvernement du Czar, n'a déshérité aucun pays et quoiqu'il n'y ait ni montagnes, ni lacs auxquels nos yeux sont accoutumés, le beau temps et le printemps rendent maints endroits parfaitement aimables.

Ma chambre est maintenant tout à fait meublée, arrangée et propre. La femme de ménage nettoie aussi l'atelier et fait une chasse opiniâtre à ces nids de poussière qui se forment sous les meubles et dans les coins et que je laissais en repos. Elle et son mari me l'ont lavée à grande eau, ce dont je leur suis très reconnaissant. Mon lit a été revu et corrigé, mais dans ce remaniement il est devenu désespérément étroit, presque aussi étroit que celui de Léon Berthoud, qui est un phénomène dans son genre.

Je vais préparer de l'ouvrage pour l'été. A Anet je ne ferai que des esquisses pour peindre ensuite le tableau ici, car on peut si bien faire fausse route pendant des mois sans que quelqu'un ne vous crie: gare! Je vois souvent Meuron et Berthoud. Meuron a fait un très joli tableau d'un motif de Vevey, mais il n'a pas assez ménagé son temps pour les tableaux plus grands qu'il a entrepris; cependant je crois qu'il les finira pour l'époque où il faut les livrer.

Votre dévoué neveu *Albert.*

Pendant l'été 1864, Albert Anker fit un séjour à la Bernina avec son ami M. Albert de Meuron et M. Alexandre de Dardel. La fin de l'année amena un grand changement dans sa vie: il épousa une amie de sa sœur: Mlle Anna Rüfly, avec laquelle son père et lui-même étaient restés en correspondance. Voici comment il annonça son mariage à sa vieille tante Anne-Marie qui vivait à Anet. Sur le faire-part même il ajouta ces mots:

An Jungfer Anna Maria Anker, in Ins.

Biel, den 16. Oktober 1864.

Liebe Tante,

Dies ist die Anzeige, mit der ich den Leuten melde, dass ich heirathen will. Nun, jammert ja nicht, und bekümmert Euch nicht, was aus Euch werden soll. Ihr wisset ja, dass Anna Rüfly keine unverschämte Person ist; es soll im Hause

nicht anders sein, als wenn unsere Luise selig noch da wäre. Und wenn es die Noth erfordert, so wollen wir Sorg haben zu Euch, wie Ihr es so vielfach um uns alle verdient habt.

Euer dankbarer *Albrecht.*

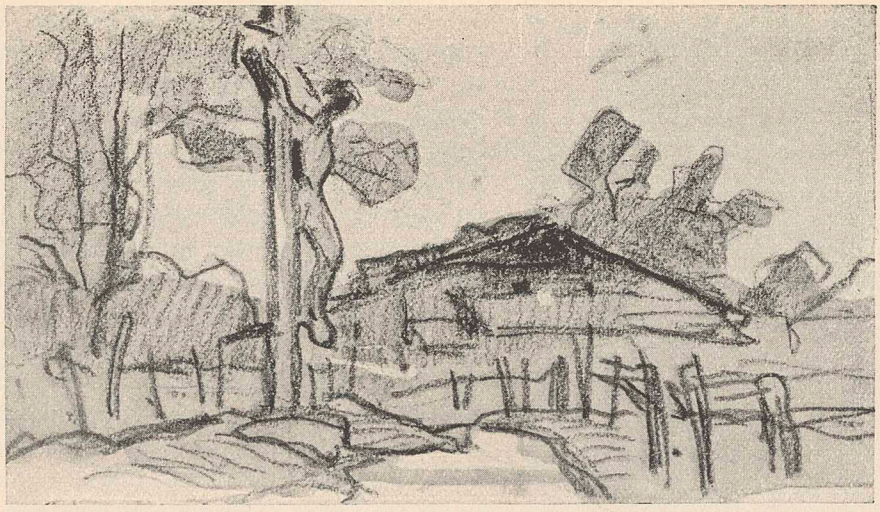
«Trouver, quand on rentre, une chambre chauffée, avec une lampe allumée sur la table», disait-il souvent. Voici donc le rêve réalisé.

Depuis cette époque, Anker passe assez régulièrement les hivers à Paris avec sa famille, les étés dans la maison du grand-père à Anet. Son intérieur, ses effets, qu'il décrit si peu soignés et peu ordonnés dans différentes lettres, changent d'aspect. Il s'occupe beaucoup de ses enfants. Dès leur plus jeune âge, il les observe, en fait de petits croquis très amusants et se fait enfant lui-même pour jouer ou travailler avec eux. Jamais ceux-ci ne se sont doutés qu'il se met à leur portée pour un jeu quelconque ou pour leur faire des récits de toute espèce. Plus tard, lorsque les enfants suivent, pendant l'hiver, les cours d'une école à Paris et que l'histoire de France est au programme, c'est encore le père qui explique les leçons. Il dessine de grandes cartes murales, leur fait faire des tableaux d'histoire pour graver les dates et les faits dans leur mémoire. Pendant l'été, les cours sont interrompus, car l'école du village est allemande; il serait difficile de faire six mois d'école française, à Paris, et six mois d'école allemande, à Anet. Les leçons d'histoire n'en continuent pas moins à l'atelier, tandis que le français se fait avec la mère, système un peu décousu, peut-être, et il faut, à l'automne, donner un bon coup de collier pour se remettre au niveau des classes. Puis, pour parer à cet inconvénient, chacun des enfants, l'un après l'autre, suit quelques années des classes régulières. Alors Albert Anker correspond régulièrement avec eux et les tient au courant de ce qui se passe à la maison.

A Paris, la famille se lie avec les familles de ses amis, tandis qu'à Anet, les liens amicaux qui existaient déjà entre lui et quelques voisins se resserrent.

Les tristesses et les deuils ne furent pas épargnés à Albert Anker et à sa femme. Deux de leurs enfants leur furent repris: Rodolphe à 2 ans en 1869 et le second, Emile, à 18 mois, en 1871.

Albert Anker a toujours aimé et compris les enfants. Les petits modèles d'Anet sont fiers de poser pour lui et jusqu'à la dernière année de sa vie il écoute leur bavardage avec plaisir.



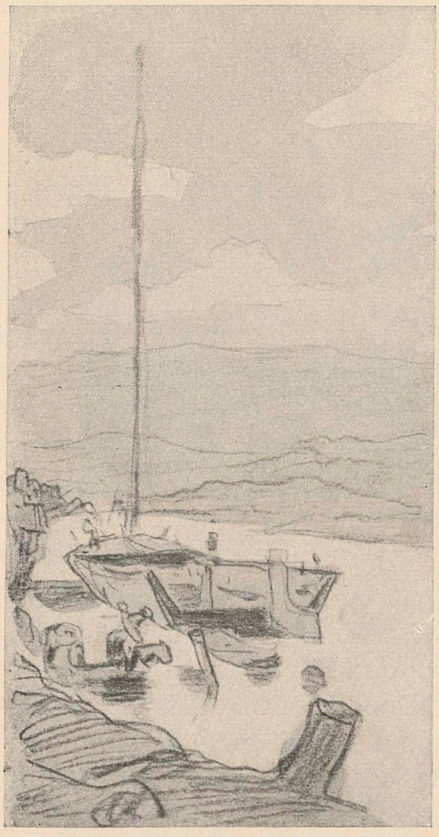
Les distinctions et les encouragements ne lui ont pas manqué. Pendant ses années d'étude déjà, il reçut, en 1856, 1857 et 1858, trois médailles d'argent à l'Ecole des Beaux-Arts. Au Salon de 1866, la médaille d'or. A Londres, une médaille de bronze en 1872. A Vienne, une médaille de bronze, plus tard l'ordre de St-Michel. En 1878, une autre médaille à Paris ainsi que la décoration de la Légion d'honneur. Ses compatriotes lui décernèrent en 1900, à l'occasion des fêtes universitaires à Berne, le titre de Docteur honoris causa.

A M. François Ehrmann.

Anet, 26 mai 1865.

Mon cher Ehrmann,

Nous voilà donc depuis presque trois semaines établis dans notre village. Ma femme arrange la maison, pose des rideaux, fait retaper les lits, etc., etc., et moi, je travaille d'après nature. Je peins avec attention et avec un vrai plaisir; depuis longtemps je n'ai pas été aussi carrément à mon ouvrage que maintenant. On a gardé les anciennes habitudes: on se lève à 5 heures et on se couche avec les poules.



Je m'arrange à mettre en train plusieurs tableaux. J'ai commencé celui des «Poules» et j'ai fait du carnage hier. On a tué une poule, je l'ai copiée aussi exactement que possible; maintenant, je vais essayer de les peindre vivantes; la tête seule et les pattes ne peuvent se faire de cette manière, il faut les copier à part, les formes si imprévues ne peuvent se faire de chic. Puis j'ai commencé des figures de grandeur naturelle, mais ne sais si elles réussiront. Si l'un de vous, dans le courant de l'été, venait jusqu'ici, il serait le très bienvenu; il y a du paysage et des maisons à faire, mais toujours peu d'académie, quoique j'espère avoir à l'avenir plus d'aplomb pour faire venir des modèles.

On achète ici «Les Propos de Labiénus» et on les lit sans se gêner, c'est très comique; ça ressemble pas mal à un pamphlet de Courier, la fin seulement est trop violente. Il emploie les mots de voleur, brigand, criminel, supplicié. Ce Labiénus est un vieux républicain qui avait vu l'ancienne république; il cause avec un homme nouveau lui annonçant qu'Auguste vient de publier ses mémoires.

Et l'exposition? Quelqu'un t'a-t-il écrit au sujet du «Conseil de Commune»? Et toi, as-tu vendu? Je voudrais y passer une journée et revoir certains tableaux. Que mets-tu en train?

Ton ami *Anker.*

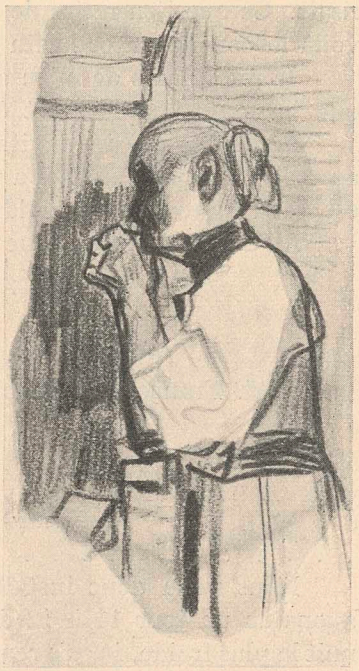
A Mme Albert Anker.

Stanz, lundi matin 8½ h., août 1865.

Ma chère Anna,

Voilà deux heures que nous attendons, devant l'église pleine de monde, que les fidèles s'écoulent pour aller peindre dans une chapelle à côté. Hier, dimanche, nous n'avons pas travaillé. Dumont ne peint jamais le dimanche. Après midi, nous

sommes allés à Stanzstaad et sur les hauteurs au-dessus du village. Le matin, à l'église, nous avons entendu un sermon remarquable, prêché par un jeune curé qui va parfois faire de la musique avec la femme de Hunziker. Aujourd'hui, nous allons de nouveau passer la journée dans le Beinhaus: c'est une chapelle, au fond de laquelle sont entassés des ossements dans un petit espace: les crânes tout empilés les uns sur les autres en rangs serrés. L'autel et les fenêtres sont jolis et semblent faits pour être peints.



Vendredi, par un très mauvais temps, nous avons dîné à Beckenried, puis, après midi, nous sommes allés à Emmetten sur la hauteur. On nous avait recommandés au curé, car M. le curé tient une pension. Les maisons étaient trop disséminées; alors, pour explorer le pays, nous avons continué le sentier jusqu'à Seelisberg. Le chemin, sous la pluie, formait un véritable ruisseau. Dire le plaisir qu'on eut à retrouver le soir des habits secs dans une chambre chaude, est superflu.

Voilà trois jours que nous soupons chez Hunziker; sa femme vient parfois à la chapelle où nous travaillons et cause avec nous; elle est française et heureuse de se dérouiller la langue.

Nous vivons bien ensemble, mon camarade et moi, en ce moment chacun fait sa correspondance dans notre chambre.

Le pays n'est pas pittoresque, le paysage vaudrait mieux à Muntschemier, par exemple. Certains intérieurs cependant sont remarquables. Conduits par Hunziker, nous sommes allés dans quelques vieilles maisons où les boiseries de 1520 sont parfaitement conservées et entretenues, ainsi que les fourneaux qui sont de véritables monuments grands et beaux. On montre la maison de Winkelried qui est aussi bien qu'une maison de Nuremberg. Certains morceaux anciens sont intacts.

Reçois les salutations de *Ton mari.*

A Mme Alb. Anker.

Paris, mai 1867.

Ma chère femme,

Dans ce moment-ci, je sors de l'exposition. J'en suis abasourdi comme toutes les années. On m'a bien placé, mais cela tiendrait du miracle si la chance me favo-

risait. Ce que j'en retire de plus net, c'est que tu as une vieille bête pour mari; voilà la conclusion et la fin de toutes mes considérations.

Je me réjouis de m'en aller et de travailler d'après nature; nous verrons ce que je pourrai pondre cet été. Les projets ne manquent pas.

Il m'est arrivé une invitation de Neenwerker pour aller aux soirées du Louvre au mois de février, mais il a vu mon visage une fois et cela suffit. Le père Gleyre est venu l'autre soir en allant chez Hirsch.

Au revoir, j'espère que tout va bien, j'écrirai bientôt

Albert.

A M. François Ehrmann.

Anet, février 1868.

Mon cher Ehrmann,

. . . . . .

Nous voilà donc installés pour l'hiver qui est déjà passé à moitié. Nous avons eu un jour 11 à 12 degrés et 8 à 10 pendant plus d'une semaine. Par la nuit la plus froide, je suis rentré à pied de St-Blaise à Anet; j'ai attaché mon cache-nez par-dessus la figure et n'ai pas eu le moindre malaise en route. Par ces jours de grand froid, mon grand hangar d'atelier se chauffe mal — il est considérablement augmenté comme tu sais — malgré mes deux poêles, par contre, s'il y fait chaud, j'éprouve un grand bien-être; je profite des heures de clarté et fais autant d'avance et même plus qu'au mois de juin. Les toiles que je peins ces temps-ci n'ont pas «als Grundlage» une dose très forte de montage de cou et d'idéal, mais enfin je m'en console comme je peux, car souvent, je suis tout triste de ne pas avoir quelque chose de mieux en train. Je fais en ce moment un tableau microscopique: une vieille montrant des images à un petit garçon; c'est à prendre dans sa poche, comme le portrait de notre petite avec les dominos. Il me tarde de remettre en ouvrage quelque chose de plus grand.

Tu me fais l'effet «im Werden» et susceptible de faire des plans et d'avoir les espérances les plus brillantes. Tu n'as pas encore donné ce que tu peux faire, moi, j'ai déjà montré toutes mes faces, on s'attendrait en vain à de nouvelles surprises; je suis comme un vieux n'ayant plus qu'à battre monnaie. Aussi, je veux vivre avec sagesse, c'est la vertu des pères de famille. Je ne me fais pas d'illusion et ne me hasarderai plus trop haut. Et pourtant, je n'ai jamais été casse-cou!

Ton ami *Anker.*

Le filleul *) se porte bien. Il a un appétit et un sommeil considérables. Je le tiens moins qu'autrefois sa sœur, notre maison est remplie de femmes qui s'en chargent.

A M. François Ehrmann.

Anet, 1868.

Mon cher Ehrmann,

. . . . . .

Voilà donc bientôt tous les contemporains mariés! Il n'en sont pas plus malheureux pour cela, malgré les boutades des impertinents; pense donc seulement à cette belle prérogative d'avoir le soir une chambre chaude et une lampe allumée sur sa table. C'était mon rêve quand je rôdais les cafés, et maintenant encore c'est une des choses dont je jouis le plus, surtout quand je ferme les yeux par surcroît de bonheur. Tu feras dorénavant des esquisses d'une manière moins calme, et je te vois déjà remplir de cartons des projets de tableaux, figures, assiettes, etc.

Depuis le Nouvel an, l'Ours est abonné au Kladderadatsch et j'épie les dessins dont je voulais vous envoyer des calques, s'ils en valent la peine. Mais on n'y voit plus que Bismarck.

Reçois encore nos meilleurs vœux avec l'assurance de notre amitié.

Ton ami

Anker.

A M. François Ehrmann.

Anet, été 1869.

Mon cher Ehrmann,

Reçois nos cordiales félicitations pour l'heureux événement dont nous venons de recevoir la nouvelle; nous souhaitons que la maman et l'enfant prospèrent

*) M. Ehrmann était parrain, avec Léon Berthoud, du petit Rodolphe.

et que tout marche normalement. Tu verras quelle tranquillité et quel bien-être on éprouve, quand, après les premiers temps toujours un peu orageux, on constate que tout est bien; c'est comme le bon Dieu: il se reposa le 7e jour et dit: Bon, tout est bien.

J'ai en travail un tableau d'histoire. Je devais faire un dessin pour l'ouvrage publié à Berne et pour lequel Roux avait fait quelques planches. Ce tableau représente des avant-postes à l'époque de nos guerres de religion: ceux-ci, au lieu de se battre, mangent ensemble une soupe au lait. Ce fait historique s'appelle: «La soupe de Cappel». Il est cité dans toutes nos histoires suisses. Un plénipotentiaire strasbourgeois, Sturm, survint, et contribua à faire signer la paix. J'ai été souvent très embarrassé, pour le paysage d'abord, puis pour les costumes qui m'ont fait courir de droite et de gauche, car la bibliothèque d'Anet ne me fournit aucun renseignement. J'aurais souvent aimé avoir l'avis des camarades de Paris; ici, personne ne vous empêche de faire des choses mal emmanchées.

Mon tableau «Le Nouveau-né» restera en Suisse au musée de Lausanne.

Mon cher, nous avons voté l'autre jour le referendum qui fonctionnera dans le canton de Berne l'année prochaine. Le peuple sanctionnera les lois ou les rejettera.

Ton ami

Anker.

A M. François Ehrmann.

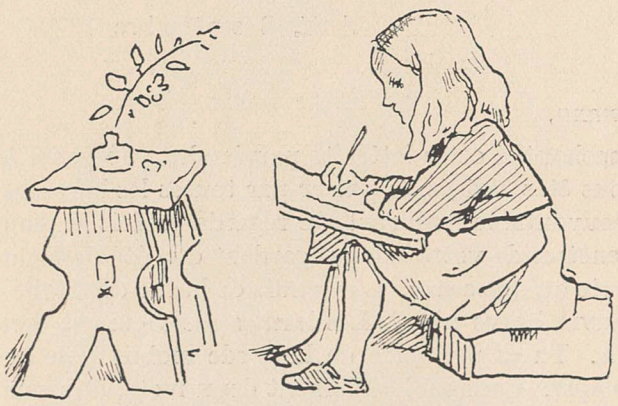
Anet, automne 1871.

Mon cher Ehrmann,

J'ai lu avec plaisir tous les détails que tu me donnes, j'ai été navré après coup de cette mauvaise chance de Glück. Heureusement qu'il n'est plus en danger et qu'il faïence tranquillement. Et Brouardel! J'espère que sa direction de l'Hôtel-Dieu ne lui attirera pas de désagréments. Je voudrais qu'il en fût de même pour Courbet, qu'il puisse s'évader et qu'il aille faire de bons tableaux en Amérique.

Je vois avec peine les jours décroître, j'ai de l'ouvrage et vends à peu près tout ce qui est fait et même ce qui n'est que commencé. Avant d'aller à Paris pour l'hiver, je voudrais terminer maint article. Je me propose d'y aller seul pour commencer: si tout va bien je ferai venir mon ménage.

J'ai terminé et envoyé à Berne le tableau représentant des soldats internés soignés par une famille de paysans. Ce sera pour Neuchâtel plus tard. On est allé le voir et il a plu. Quand je l'ai commencé, je le trouvais niais d'arrangement, mais les gens ont encore cette impression tellement fraîche que cela les intéresse. Je t'enverrai un jour une petite reproduction.



Je fais quelquefois de petits dessins à ma fillette. Voilà la tournure que cela prend: il y aura de quoi faire un jour quelque faïence comme celle de l'enfant avec le raisin. On verra quand je refaïencerai.

J'ai été très heureux d'apprendre que les Deck *) n'ont pas trop souffert, j'ai pensé souvent à leur établissement dans les deux bombardements, car l'une et l'autre fois ils se trouvaient sous le feu. L'exposition de Londres dont ils espéraient énormément rend donc ce qu'ils attendaient. Tant mieux, ils doivent avoir eu de mauvais moments.

A toi *Anker.*

---

*) Note à la page suivante.

Albert Anker fit connaissance, à la table du brasseur Hoffmann, des deux frères Deck, faïenciers. L'aîné, surnommé «le Gros», était immense, large et robuste; c'était une figure ouverte, intelligente et fine. Ces frères avaient installé, au bout de la rue de Vaugirard, dans un grand et beau jardin, leur fabrique, leur four et leur maison d'habitation. Ils fabriquèrent des émaux spéciaux et trouvèrent des couleurs nouvelles qui se vulgarisèrent rapidement. Outre des potiches décoratives: lampes, jardinières, vases, etc., ils cuisaient ou plutôt brûlaient d'immenses plats et de grands panneaux. Ces panneaux et ces plats — certains de ces derniers mesurant près d'un

mètre de diamètre — étaient confiés à des peintres qui les décoraient en les peignant *sous émail*. C'était, la plupart du temps, des figures, surtout des figures historiques. Ainsi, Albert Anker exécuta une Jeanne d'Arc, une Ste-Geneviève, Marie-Antoinette, Louis XI, Mme de Sévigné, une Judith, une Théodora, Ambroise Paré et bien d'autres. Pour ce travail, il se documentait à la Bibliothèque nationale, où il faisait quantités de petits croquis de détails. Là aussi, il trouvait certains portraits dont il avait besoin.

Les frères Deck vivaient avec deux sœurs; l'une, Mlle Anna, s'occupait de la vente au magasin, situé rue Aubert, derrière l'Opéra. L'aîné des frères devint plus tard directeur de la fabrique nationale de porcelaine, à Sèvres. Les faïences Deck eurent une grande vogue pendant une vingtaine d'années. L'affaire importante et délicate était la cuisson, car il arrivait quelquefois qu'une de ces grandes pièces se fendait ou que certaines couleurs sortaient abîmées du feu. De plus, comme il n'était pas possible de corriger ou d'effacer le trait au crayon sur la terre brute, l'artiste était obligé de copier rapidement et sans rature sur la faïence un dessin très poussé mis au carreau. Cela explique l'existence de ces grands dessins très finis que nous connaissons.

Souvent, à la fin de l'hiver, Albert Anker prolongeait seul son séjour à Paris pour exécuter cette peinture, cela lui permettait de voir encore l'exposition du mois de mai; mais on sent d'après les nouvelles qu'il donne aux siens que ce travail le fatigue d'autant plus qu'il ne prenait presque pas de repos.

A Mme Alb. Anker.

Avril 1872.

Ma chère Anna,

C'est dans les ruines du Château des Baux entre St-Rémy et Arles que je t'écris. La vue magnifique s'étend jusqu'à la mer, mais le vent est abominable. Quand on n'est pas abrité il vous emporte. Je n'ai pas encore déballé mes couleurs à l'huile tant j'ai eu de pluie et de mistral. L'hôtel de St-Rémy ne me plaît pas beaucoup, j'aurais plus de plaisir ici, mais je crains cet abominable mistral qui souffle toujours. Le rocher sur lequel sont les ruines du Château ne ressemble

à rien de ce que je vis jusqu'ici. Au-dessous on voit les débris d'une ville contenant autrefois 3600 habitants réduits maintenant à 150 ou 200 personnes, toutes pauvres. Ici, une maison se paie 200 fr.

Ce château a été jadis l'un des plus brillants du sud de la France, il s'y faisait des tournois de poètes troubadours, des tournois de guerriers. Le Dante doit y avoir reçu l'hospitalité, et, autre titre de gloire, des femmes de cette maison ont été alliées à des rois. Quel immense dommage qu'il ait été démoli! C'était un magnifique spécimen du genre qui a existé en grande partie jusqu'à la Révolution. Les démolisseurs l'ont abîmé et ont abattu toutes les forêts du voisinage. Pour faire les deux lieues qui le séparent de St-Rémy, il faut traverser un vrai désert, d'assez hautes montagnes sur lesquelles il croit du thym, de la lavande, du romarin actuellement en fleurs. La plupart des habitants ne parlent pas le français, ils ne savent que le patois, c'est-à-dire la langue des Troubadours qui sonne comme de l'italien avec de belles voyelles sonores.

L'autre jour déjà j'étais ici, mais comme il était 4½ heures, je ne m'arrêtai que quelques instants craignant rentrer à la nuit. Je me remis en route à 5 heures et, d'après les conseils d'une femme habitant une ferme isolée, je pris un affreux sentier où je m'abîmais les souliers et les pieds. J'étais dans une solitude complète, partout on ne voyait que ces mamelons à perte de vue avec la

11225

lavande, le romarin, le thym, parfois du buis ou de petits chênes verts pas beaucoup plus hauts qu'un homme. J'avais voulu pénétrer dans la lugubre église des Baux, j'ouvris la porte et me trouvai dans une cage toute noire. Je savais qu'il devait y avoir une seconde porte, mais ne la trouvant pas en tâtonnant dans l'obscurité, je sortis craignant une chute dans cette lugubre machine.

Je suis rentré à ma modeste auberge et me suis assis à côté d'un feu de sarments qui flambe dans une grande cheminée. Une petite fille, un peu plus grande que Louise, tricote très adroitement. Ce matin, en rentrant de l'école, elle a déjà tricoté. Elle va en classe chez les sœurs avec une douzaine d'enfants. Je crois que parmi les endroits modestes que j'ai occupés, celui-ci a le pompon. J'ai vu la chambre dans laquelle je coucherai aujourd'hui: les deux carreaux du bas de la fenêtre sont en papier. Je verrai comment sera le lit et le sommeil.

.....

Cette course aux taureaux m'intrigue énormément. Mais je crois que ce sera très canaille. J'ai vu plusieurs choses à peindre, mais peu différentes de ce que je pourrais faire à Anet. Quelque chose à l'église, puis un vieux, seul et malade, auprès de son feu; j'en ai fait un croquis. Cela m'a fait de l'impression de voir cet homme complètement seul dans une grande salle, qui, il y a 200 ans, était occupée par de tout autres habitants. La petite Maddelena de mon auberge m'a conduit auprès d'une jolie cheminée de 1500, sa mère lui ayant longuement expliqué la maison dans laquelle elle se trouve.

Adieu tout le monde. *Albert.*

A Mme Alb. Anker.

St-Rémy, mai 1872.

Ma chère Anna,

Grâce à M. de Salis, me voilà établi aussi bien que possible dans une chambre charmante. Puis, je dîne avec des jeunes gens, camarades de Salis, qui sont dans les mêmes bureaux que lui. Il y a ici un coin grand comme Tschugg et ses vignes, vrai-

Anker 1872

ment très bien; au milieu, deux monuments antiques, puis, tout autour, des carrières et un commencement de montagne rempli de choses charmantes. A part cela, c'est un trou.

Nous allons dimanche prochain, en caravane, à la course de taureaux des *Baux*. Je me réjouis de voir la fête, car cet amusement est moins cruel qu'en Espagne, on ne tue pas les taureaux comme je crois te l'avoir dit: on fixe une cocarde assez fortement entre les cornes d'un taureau et il s'agit de l'enlever. Comme les animaux, une fois excités, ne sont plus des agneaux, le danger est toujours là. Ainsi, dernièrement, un homme a été éventré à Arles. Ce plaisir est très répandu.

Hier, j'ai entendu un chasseur raconter qu'il avait tué un ibis près de Marseille, dans le désert de la Crau, et un flamant, l'oiseau rouge des Egyptiens. Ce désert ressemble très fort au vrai désert, me dit-on. En allant à Arles, je ferai un petit détour pour le voir.

Hier matin, il faisait un vent détestable et, ne pouvant travailler dehors, j'ai fait chez le père Noailles un intérieur, c'est-à-dire, j'ai peint sa fille assise près de la fenêtre en costume d'Arlésienne. La chambre est un peu sombre et ma toile surtout était peu éclairée, mais je crois que l'ensemble sera joli, je vais le terminer ce matin. Aujourd'hui, le temps est admirable, pas le moindre nuage au ciel, c'est magnifique. Ce que je vois de ma fenêtre ouverte est exactement comme en Italie: les toits des maisons assez plats couverts de grosses tuiles rondes, le clocher antique, et par-dessus tout cette belle lumière plus colorée que celle de chez nous. Les abricots sont grands déjà, ainsi que les amandes, les cerises seront mûres dans peu de jours.

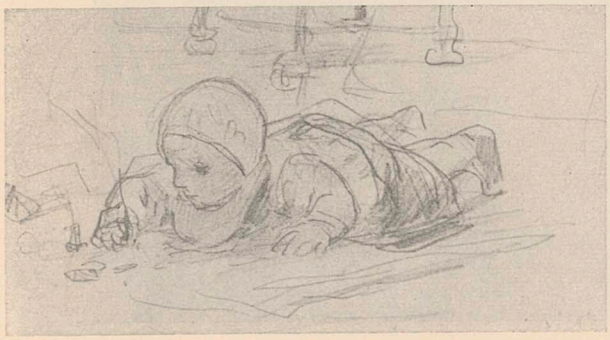
Je vous embrasse *Albert.*

A M. François Ehrmann.

Anet, 1872.

Mon cher Ehrmann,

Pardonne-moi de ne pas avoir répondu plus tôt à ta dernière lettre adressée de Veules; mais je suis en train de refaire, d'après les modèles, une seconde édition des «Internés», et j'y travaille avec tellement de suite que je prends à peine le temps d'aller de temps à autre prendre une petite chope à l'Ours et voir ce qui se passe. C'est dimanche aujourd'hui, et je suis fatigué comme un chien d'avoir pioché toute la semaine.



Je viens de lire un livre intéressant et où toutes les histoires des partis politiques de nos jours se retrouvent à la lettre, c'est: «Cicéron et ses amis» par Gaston Boissier. C'est fameux.

Ton ami

Anker.

A M. François Ehrmann.

Anet, 1873.

Mon cher Ehrmann,

J'ai vu avec plaisir que tu étais de retour à Paris. Le retour chez soi est encore meilleur que la villégiature, surtout pour un homme qui a du travail à la maison et qui n'a pas tout son outillage dans sa malle. Hirsch m'annonce avoir trouvé un atelier dans la maison où demeure Bertrand, Boul. Montparnasse. Cette bonne nouvelle me réjouit beaucoup, je me promets d'y travailler et d'y faire un feu d'enfer pour avoir chaud. Ainsi donc, la voilà terminée cette association de 6 années *), interrompue, il est vrai, par mes retours au pays. Je suis heureux de penser que nous nous séparons contents l'un de l'autre. Pour moi, j'avoue m'être singulièrement attaché à lui, plus nous avancions, plus j'admirais ce bonhomme si droit, si complaisant et si gai. De temps en temps, dans le feu du travail, on se gênait un peu, comme c'est inévitable, et c'est pourquoi nous nous séparons. Il va faire transporter mon bibelot dans le nouvel atelier et fera nettoyer le sien, car, hélas, c'est moi qui étais l'élément désordre.

J'ai fait deux tableaux de 25. La «femme lacustre» que j'ai vendue à la Chaux-de-Fonds, et les «deux curés». Je prendrai cette femme à Paris, pour l'exposition, car je n'aurai pas autre chose. Les têtes des curés m'ont intéressé, elles sont faites consciencieusement. Le paysage, par contre, est fait à la forêt, et, ainsi, les figures, faites à l'atelier, ne sont pas dans la même lumière.

Nous aurons une séance de mon fameux Grand Conseil **) le 20 octobre, puis nous nous préparerons à partir. Cependant, je voudrais attendre jusqu'au 11 novembre, jour de la rentrée de vos chambres. Dès les premiers jours, la question monarchie et république se posera et selon les constellations, il peut y avoir quelque tapage. Puissent-ils ne rien constituer et la dissolution se trouver au bout de tant de projets de fusion et de pèlerinage!

Le père Gleyre a passé quelque temps à Fleurier, puis il est allé aux Grisons.

---

*) Anker et son ami Hirsch avaient partagé le même atelier.

**) Anker fit partie du Grand Conseil bernois depuis 1871.

Je suis allé voir notre chemin de fer du Jura *). Un des morceaux, celui des gorges, est on ne peut plus intéressant: des précipices, des remblais, des tunnels, etc. Certains coins seraient à peindre. Si les ouvriers italiens étaient des personnages plus sûrs, j'en ferais un tableau. C'est si amusant leur façon de cuire sous n'importe quel pavé!

Ton ami *Anker.*

A Mme Alb. Anker.

Paris, 20 mai 1873.

Ma chère Anna,

Ta lettre m'inquiète **), si le cas devenait plus grave, je partirais sans avoir modifié le portrait Baroche. J'ai été à l'exposition aujourd'hui, j'en suis dégoûté. Il y a trop de choses à voir, trop d'individus qui vous marchent sur les pieds. Je m'ennuie, hier je me suis embêté à mort pour faire enfin ce fameux dessin. Je ne pouvais rester en place et suis allé au café dévorer les journaux. Il est très probable que ce sera la famille Badinguet qui reviendra au pouvoir; la gauche voit encore tout en rose parce qu'ils ont conservé le mot de République et qu'ils espèrent les faire tomber à force de discours à la chambre; mais bientôt le moment des discours sera passé; l'armée mettra la main sur le pays et bonsoir. On coffrera Gambetta, le père Thiers, etc., etc., puis ils auront beau jeu. Le pays est désarmé; la bourse, les gens d'affaire les soutiennent. C'est Hirsch qui sera peu content de cette politique! Je me réjouis de me retrouver bientôt à la maison.

Albert.

A Mme Alb. Anker.

Paris, avril 1874.

Ma chère Anna,

Malgré mon ardeur à la faïence, je commence à m'ennuyer, mais il faut être raisonnable et finir ces plats qui vont produire tant de petits sous.

Hier j'ai vu et entendu Gambetta qui n'est pas beau. C'était à l'enterrement du vieux professeur député républicain Edgar Quinet, qui a passé quinze années en

*) Bienne-Moutier-Bâle.

**) La vieille tante Anne-Marie était malade à Anet. Son état empira et elle mourut au bout de peu de jours de maladie.

exil. On faisait une manifestation politique; il y avait, les uns disent 60, les autres disent 120 mille personnes, tant au cimetière qu'aux abords immédiats. C'était plein de monde depuis la rue de la Gaîté jusqu'à la rue Campagne première. Victor Hugo y était et tous les vieux barbus. Victor Hugo a parlé; à la sortie, des sergents de ville étaient obligés de le protéger afin qu'il ne fût pas étouffé par la foule. Le lundi de Pâques et le beau temps avaient attiré tout ce monde.

Mes travaux ne sont plus considérables, j'essaie quelques esquisses, je vais aux renseignements à la Bibliothèque, au Louvre, je dessinaille un peu, mais quand je veux prendre mes couleurs à l'huile, il me vient un grand découragement; il me semble que c'est inutile, que personne n'en achètera plus. Et pourtant, je suis ingrat de me plaindre, quand, dans ce moment-ci, tant d'ouvriers n'ont aucune espèce de travail, des ouvriers qui ont famille. Comment parviennent-ils à vivre? Il faut avouer que les gens qui ont faim sont patients; l'homme n'a-t-il pas droit à manger quand d'autres gaspillent?

T'ai-je dit que j'ai été dimanche au cimetière à une commémoration de Pierre Leroux?

Des amitiés à tout le monde. Ton mari qui t'embrasse

Albert.

A Mme Alb. Anker.

Paris, 30 avril 1874.

Ma chère Anna,

Nous l'avons donc vue cette exposition, on a pu entrer hier déjà, deux jours avant le premier mai, contre la règle invariable. Beaucoup de bons tableaux, mais le tout me semble moins bon qu'en d'autres années. A la sculpture, il y a une très belle chose: c'est un envoi de Rome de l'année passée, dont on parlait cet hiver, car il avait été exposé en septembre avec les autres envois de Rome. C'est

une gloire, une grande figure ailée qui porte un mourant tenant dans sa main une épée brisée. A la peinture, c'est un tableau de bataille qui attire tout le monde. Mes tableaux, très bien placés comme d'habitude, ont l'air tout petits, mais ne font pas mal. Ce matin j'ai reçu une lettre d'un marchand qui me demande le prix de la «petite au hochet».

Notre peinture, rive gauche, a l'air de peinture de pauvres gens, tant les choses exposées par les jeunes écervelés de l'autre rive ont l'air élégant. Il me prend de grands regrets de n'être pas aussi un homme chic.

A M. François Ehrmann.

Anet, 11 mai 1874.

Mon cher Ehrmann,

Ai-je été mal inspiré de partir ce mardi, quand, après mon départ, Hirsch apprenait par toi, la mort du patron *). J'aurais voulu être là pour aller à l'enterrement et me trouver avec vous. Il a paru une petite biographie dans le Journal de Genève; savais-tu qu'à son débarquement d'Egypte à Marseille en 1838, il était mourant? ne savait plus rien de ce monde et qu'il a été recueilli à Marseille par un compatriote qui l'a remis sur pied? Pour lui, c'est une mort digne d'envie, il part sans avoir trop senti les atteintes de l'âge, dans la force de son talent, estimé de tous et regretté de nous tous qui voisinions un peu avec lui. C'est dommage qu'il n'ait pas eu le temps de finir son Adam, qui, comme ensemble, promettait de devenir aussi bien que ses meilleurs tableaux. Je vois par le Journal de Genève qu'on le transportera à Lausanne; l'a-t-on mis dans un caveau provisoire? On ne sait peut-être pas qu'il existe de lui un bon daguerréotype chez M. Martens, fait il y a 15 ans, lorsque nous étions à l'atelier. C'est une plaque et l'agrandissement deviendrait fameux. M. Martens possède aussi une esquisse peinte ou petit tableau «la Vierge, l'enfant Jésus et St-Jean» que le père Gleyre avait prêté à M. Martens pour en faire une photographie. Va donc voir cela. Le père Martens t'a préparé aussi une épreuve des «femmes lavant un enfant».

La veille de mon départ à 5½ heures, j'ai voulu lui faire mes adieux avant de rentrer au pays; il venait de sortir et j'ai laissé ma carte. Nous penserons à lui bien souvent quand il s'agira de peinture et surtout à propos de politique.

Ce mois de mai est épouvantable. Toutes les apparences étaient si belles à la fin du mois passé et tout se trouve singulièrement compromis. La moitié du raisin

*) M. Charles Gleyre.

est perdue, les blés deviennent légers, le foin diminue; c'est une calamité. Les arbres qui fleurissent si magnifiquement en ce moment fleurissent en vain, ces pluies de bise emportent tout. Et avec cela les affaires ne vont pas et les impôts à payer; ce sera une année dure pour les paysans et les pauvres diables.

Ton vieux *Anker.*

J'ai 7 degrés dans mon atelier, ce n'est pas riche pour le 11 mai!

A M. François Ehrmann.

Anet, 1er juin 1874.

Mon cher Ehrmann,

J'a reçu ta lettre et les détails sur le patron. Le Journal de Genève a donné le discours de Cérésole. Je pense bien souvent à lui, à cet enterrement que je trouve très crâne. Le Conseil d'Etat le fait venir en Suisse, puis, à la réclamation des parents, le laisse à son petit village natal. Ce Chevilly n'est pas plus loin de Foucine-le-Bas que St-Blaise n'est éloigné de Berne. Le patron doit avoir eu, en exposant ses premiers tableaux, un succès très grand et très sympathique, il n'avait pas 40 ans quand les élèves de Paul Delaroche lui ont proposé la direction de l'atelier. Et l'orgueilleux Delaroche lui-même disait: Je voudrais travailler auprès de cet homme. Gleyre a fait le tableau du Luxembourg à 33 ans. S'il nous est donné de reconnaître les personnes dans l'autre monde, c'est un de ceux que nous reverrons avec le plus de plaisir; elle serait bonne si nous l'avions encore une fois comme patron! J'aurais voulu être à Chevilly, mais un Vaudois, de passage ici, m'a induit en erreur en me disant que la cérémonie avait lieu huit jours plus tard. Vos affaires politiques vont très bien et la dissolution arrive à grands pas. S'il ne survient aucun pronunciamento, ni aucun sauveur inattendu, la république est inévitablement au bout de cette crise et ce parti montre aux républicains ce qu'ils doivent faire.

Je te félicite de ta commande*); j'aurais préféré pour toi un autre palais, mais tu as à peindre des muses et non des mufles.

J'ai commencé un tableau représentant un vieux Huguenot dont j'avais l'esquisse à Paris, mais je l'ai modifiée. J'irai à Berne faire une étude d'une chambre assez archaïque. Ensuite je m'absenterai cet été pour faire des portraits d'enfants.

Tout va bien chez nous. La campagne a souffert, mais il reste toujours quelque chose; les arbres sont encore en fleurs, les lilas, les giroflées aussi. Pendant les trois semaines de froid, la végétation est restée au statu quo.

Ton vieux *Anker.*

---

*) «Les Illusions perdues», au Louvre actuellement.

A M. François Ehrmann.

Anet, été 1874.

Mon cher Ehrmann,

Hier, je suis revenu à la maison après une absence de quinze jours. J'ai été à Fleurier pour faire ces deux portraits d'enfants. De là, à Lausanne, en passant directement par la montagne. Les sommets du Jura sont charmants comme toutes les cimes un peu élevées. L'horizon frappe par sa hauteur, il semble que les cimes neigeuses des Alpes soient à mi chemin du zénith. J'allais à Lausanne voir les tableaux de M. Gleyre, il s'y trouvait quelques portraits que nous ne connaissions pas, puis deux figures: une Nubienne et une Diane qui ne sont pas fameuses. On a retiré 15,000 fr. de cette exposition. Ils sont destinés à un buste et à un arrangement au Musée Arlaud, cela permettra de rassembler toutes ses toiles dans un seul local. On a parlé à Chapu de ce buste. Il doit avoir connu le patron. Iguel s'est aussi présenté; celui-ci est quelquefois à la hauteur des grands portraitistes.

De Lausanne, je suis allé à Chevilly où est enterré ce brave père Gleyre. Je voulais voir sa dernière demeure. Sa tombe est à côté de celle de son oncle François dont il a été l'héritier et qui avait avancé des fonds pour ses études. Il possédait la maison la plus cossue du village et 40 poses de terre. En ce moment la maison est inhabitée.

J'ai vu beaucoup M. Clément à Fleurier, j'ai vu le testament du père Gleyre; il n'est pas long. M. Clément prépare un ouvrage sur le patron, mais il voudrait avoir une trentaine de planches, comme celles de son ouvrage sur Prudhon. Je lui ai dit de te donner un dessin ainsi qu'à Hirsch, ce qu'il fera. Il espère que nous irons le voir cet hiver, et va faire une petite exposition du reliquat dans l'atelier de son beau-frère.

J'ai vu la maison et les bancs sur lesquels le patron s'asseyait et regardait le paysage. Le terrain à une demi-heure de là ressemble à celui du Panthée. A part la mauvaise croix de bois du cimetière Montparnasse, sa tombe est nue. Le Conseil d'Etat s'occupera du monument, car il a eu le talent de mêler la politique à cet enterrement.

Bien à toi *Anker.*

Je t'envoie un herbage pris sur sa tombe.

A Mme Alb. Anker.

Mai 1875.

Ma chère femme,

La catastrophe qui arrive chez K. *) m'a bouleversé. Qu'est-ce qui a pu le pousser à cette extrémité? A la vue de pareils malheurs je frémis et tremble en moi-même, et j'ai peur que ce ne soit l'effet de notre civilisation, éducation et croyance modernes, aujourd'hui qu'on est désabusé, qu'on ne coupe plus dans les vieilles doctrines. Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux rester cramponné à la vieille morale des aïeux; ceux-ci, du moins, avaient une réprobation formidable pour de pareilles erreurs. J'avoue que je demeure confus, il me semble que la génération porte la peine de cette erreur; qu'un homme jette là son paquet, après avoir perdu patience au milieu d'une carrière, qui, certes, n'était pas désespérée. On peut dire qu'il s'est rendu justice et qu'en se frappant, il n'a frappé qu'un animal; mais ce sont précisément ceux-là, les plus intelligents, qui ont le sentiment des boulettes qu'ils font et auxquels il ne manque parfois qu'un moment d'énergie et de patience pour doubler le cap de la tempête, au delà duquel ils navigueraient avec plus de calme. Enfin, je le plains, mais je blâme toute la génération à laquelle certaines lois morales commencent à échapper.

Hier après-midi, j'ai fait venir le joueur d'accordéon et j'en ai fait une étude. Le tableau a été fini dans l'après-midi. C'est, il est vrai, une ébauche, mais, comme toutes les ébauches, plus fraîche que les choses faites longuement.

Au revoir, embrasse les enfants

Albert.

A Mme Alb. Anker.

Paris, mai 1875.

Ma chère Anna,

Mardi soir. Toute la journée, j'ai travaillé, je fais les quatre panneaux à la fois, cela me met en fièvre au moment d'arriver au dernier de la journée. L'exécution sur faïence sera moins longue que les dessins; la terre est mauvaise, il est donc inutile de se donner plus de peine qu'il ne faut, il n'y paraîtrait pas. Après les panneaux, viendra la série des huit têtes. Mlle Deck demande des assiettes

*) Un banquier, à la suite de mauvaises affaires, avait tué sa femme, puis s'était fait justice.

et ce ne serait pas sot d'en faire; elles se vendent bien, comme je suis à la mode en ce moment dans le bazar. C'est curieux avec la faïence, on travaille toute la journée et le soir il semble qu'on n'a rien fait. Cela ne fatigue que matériellement, affaire d'être assis, mais la tête n'y est que pour peu de chose.

J'ai fait l'autre soir une jolie promenade à Bercy avec les bateaux-mouches. Le soleil couché, la vue était féerique, surtout après Notre-Dame au moment où la ville se présente un peu comme ces villes du moyen âge que dessinait Gustave Doré. Le soir, je suis rentré en omnibus, la soirée étant très fraîche. Hier soir, en rentrant de dîner chez les M., j'ai passé devant un de ces petits tirs au pistolet. Par curiosité, je pris 10 capsules et j'ai démoli 9 de ces figures et de ces pipes.

Le bonjour à tous.

Albert.

A Mme Alb. Anker.

Paris, mai 1875.

Ma chère Anna,

Hier, jour du vernissage, j'ai vu l'exposition. Comme chaque année, il y en a beaucoup trop et cela fait de l'impression quand on expose soi-même. Mon «Huguenot» est bien placé, mais ce n'est pas suffisamment fait et me paraît

mélodramatique. Notre camarade Girard est un des heureux du jour; il a peint de belles dames en belles toilettes dans de beaux jardins. C'est tellement frais que tout le monde en est frappé. Outre tout cela, les jeunes ont de bonnes choses, les vieux m'ennuient. Que les expositions sont donc fatigantes et ennuyeuses! j'aimerais bien n'en être plus!

Aujourd'hui, j'ai fait de la faïence, mon ancien camarade Douillard, catholique légitimiste, est venu pour un essai; il m'avait demandé dernièrement d'en faire une, lui aussi. Nous avons parlé politique et religion, en toute politesse naturellement. Qu'on s'imagine l'homme le plus ultramontain, dont le frère, ancien architecte, est devenu abbé, et dit la messe à St-Sulpice!

Hier, j'ai dîné chez M. Massebieau avec Sabatier. Le soir, en rentrant, ce dernier et moi, nous nous sommes accompagnés mutuellement jusqu'après minuit. Il est professeur à la faculté de l'Eglise libre. Si ses ouailles féminines savaient à quelles idées il est arrivé, elles pousseraient les hauts cris et diraient qu'elles ont réchauffé un hérétique dans leur sein. Il croit qu'en France, la question ecclésiastique fera un gros tapage quand elle éclatera.

A M. François Ehrmann.

Anet, juin 1876.

Mon cher Ehrmann,

Tout le monde est charmé ici de la tournure que les choses ont prise en France cet hiver, et chacun est plein de confiance. Je m'ennuie après les nouvelles de France et je vais m'abonner au *Journal de Genève*. A Paris je lisais un peu tous les journaux, ici mon petit journal local ne suffit pas à ma curiosité. Vous êtes à la veille de conflit avec les ultramontains; puissiez-vous être assez adroits pour les mâter suffisamment sans devenir odieux ou ridicules dans les moyens. De loin, il est facile de voir les fautes. Le fond de la question pour la France c'est: manger ou être mangé.

On se prépare à mort pour la fête commémorative de la bataille de Morat. Si le temps est beau, on y chopinera et on dépensera en bière et en vin de quoi construire 6 kilomètres de chemin de fer. Il y aura un très beau cortège historique. Nos enfants vont bien, ma femme aussi, elle me charge de salutations pour vous.

Ton ami *Anker.*

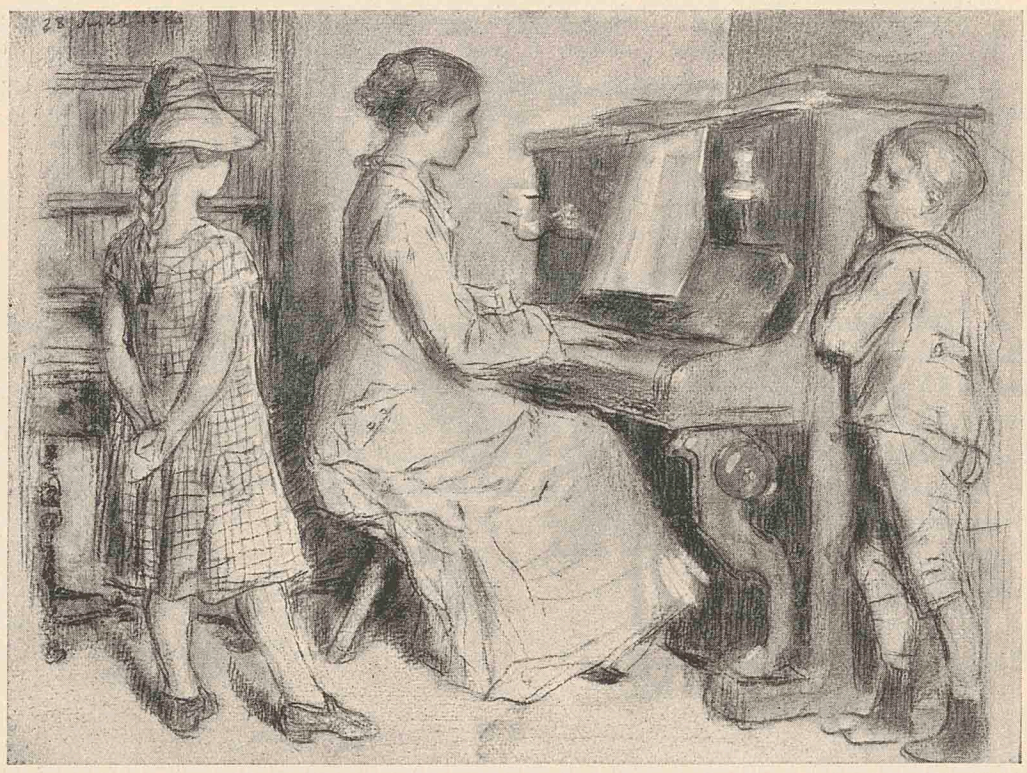
A M. Auguste Bachelin.

Anet, 17 août 1877.

Mon cher Bachelin,

Je t'écris non pas à propos de peinture, mais à propos de politique. Je vois poindre une tout à fait mauvaise chose à l'horizon et je trouve nos journaux bien aveugles de ne pas l'apercevoir. Peut-être seras-tu de mon avis, et comme tu es dans le journalisme, il serait peut-être à propos d'élever la voix. Voici ce que c'est.

La conférence du St-Gothard, de laquelle on attendait 8 millions de la Suisse pour continuer les travaux, n'aboutit pas, Berne et Lucerne ne se présentant plus à la conférence. La Prusse et l'Italie ont la bonhomie de verser encore une fois une somme qui n'est pas minime: 20 millions! et la Suisse qui, elle, avait montré tant d'ardeur au commencement, tant de fièvre, fait maintenant la sourde oreille. Et pourtant Dieu sait si le gouvernement fédéral avait assez garanti quand on a commencé. On nie aujourd'hui cette garantie, on tortille sur les mots, mais on s'est trop avancé. Quand des voix craintivement se sont fait entendre dans les Chambres, sur l'insuffisance des devis, difficultés des travaux, etc., on a étouffé ces voix. Donc, la Suisse ne trouve pas ces 8 millions pour la nouvelle subvention. Qu'arrivera-t-il? Le percement ne sera pas lâché, mais il sera fini avec les capitaux étrangers, et vois quelle atroce circonstance pour nous! La Prusse et l'Italie fournissent les fonds, ils en feront



leur chemin de fer, et ce sera exactement le même cas que celui de la route du Simplon terminé par Napoléon. Il parut un décret au Moniteur en 1811 disant que le Valais était territoire français. Quels deux désagréables constructeurs pour nous! D'un côté, Bismarck, de l'autre, l'Italie qui est terriblement montée contre nous, justement à cause de ces travaux du Gothard que nous nous sommes adjugés. Et comment, ô Dieu! les Suisses ont-ils dirigé ces travaux! On s'est fait des illusions, on y est allé comme des aveugles, et, aujourd'hui, les deux pays subventionnants au lieu de tempêter, montrent encore de la bonne volonté. Il me semble que ce sera le commencement de la fin et que nous serons étouffés comme dans un étau entre ces deux pays qui sont tellement liés d'intérêts de toute espèce. Ne vois-tu pas aussi les choses de cet œil? Quand on interroge ceux qui s'entendent à ces questions ils disent: Oh non! ces sociétés sont neutres et la Confédération aura toujours la haute main dans une Société du Gothard. Je crois qu'ils se font des illusions, car je sais que celui qui paye commande, surtout quand l'un des payants est Bismarck et l'autre l'Italie, un pays jeune et neuf ne demandant qu'à se servir de ses membres.

Puissent mes idées atrabilaires n'avoir aucun fond de réalité. Il me semble voir un tas d'aveugles avancer autour de moi et personne ne leur crie: casse-cou!

Au revoir; si tu parviens à me calmer, j'en serai bien aise. En attendant des constellations plus sereines, je reste ton dévoué *Anker.*

A M. Louis Quinche.

Anet, août 1880.

Mon cher Quinche,

Voici le numéro de la Revue des deux Mondes avec l'article dont je t'ai parlé dimanche *). Tu vois que cela regarde Neuchâtel et le roi de Prusse Fréd. Guillaume IX que nous avons vu et pour lequel nous avons chanté à la salle de la grande classe. Il y a des lettres très intéressantes de lui à son ami Bunsen qui montrent les luttes et le chagrin auquel il a été en proie à propos de Neuchâtel.

Je pense que cela t'amusera, c'est pour nous de l'histoire contemporaine.

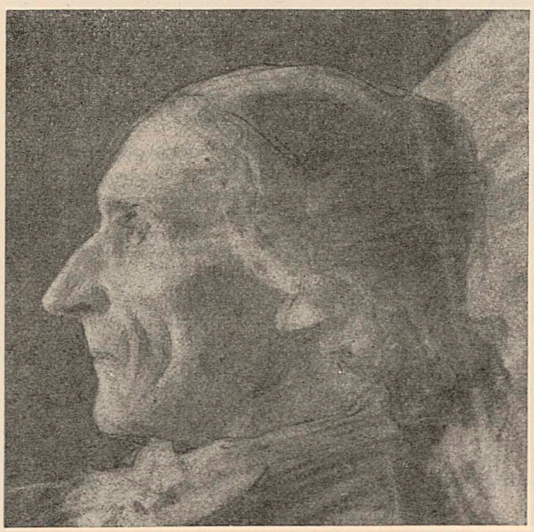
Ton ami *Anker.*

A M. Auguste Bachelin.

Anet, 19 septembre 1881.

Mon cher Bachelin,

Il faut que j'aie de nouveau recours à toi pour t'emprunter quelque chose. C'est l'habit noir Louis XV que j'ai eu autrefois et qui figure de dos dans le tableau des enfants de 1798. Je veux faire un Lavater malade. De même qu'un bon Bernois doit s'occuper et s'inquiéter de 1798, de même il m'a semblé de mon devoir de faire plus ample connaissance avec Lavater qui était un excellent citoyen et que j'aime beaucoup à cause de sa physiognomonie» qu'avec Lœrtscher nous admirions autrefois si sincèrement.



Au revoir, mon vieux, je pense souvent à toi, le soir, quand le sommeil me gagne et que je m'endors

*) «Fréd. Guillaume IV et le Baron de Bunsen». Les Affaires de Suisse et la Principauté de Neuchâtel.

sur le canapé. Je pense à ton roman *) et à ton ardeur au travail jusqu'à des heures indues de la nuit.

Ton dévoué *Anker.*

A Mme Alb. Anker.

Bruxelles, 17 juin 1882.

Ma chère Anna,

Je suis ici depuis hier après midi; j'ai passé un peu plus de 24 heures à Anvers. Si le temps eût été beau, je serais allé à Rotterdam avec un bateau marchand. Mais on s'embarque d'après les marées et il eût fallu partir à 2 heures du matin. Pourtant ç'aurait été beau de voir le soleil se lever sur la mer à 4 heures. Je vais aller voir le Musée et les collections accessibles au public. Dans les rues on n'entend parler que flamand, mais tout le monde, à peu près, sait le français. Je veux aussi aller au champ de bataille de Waterloo qui n'est qu'à 2 ou 3 lieues d'ici. Je passerai par Mons; c'est là que demeure ce monsieur qui m'a écrit l'année passée et qui m'a acheté le tableau des «Vendanges», il y a 15 ans. Il pourrait me faire entrer dans un charbonnage; car, de Liège à Mons et Charleroi, le charbon de terre abonde. A Bruges, j'ai été bien étonné de voir, à la cathédrale, dans laquelle est enterré Charles le Téméraire, un tableau auquel j'ai un peu collaboré. Il y avait autrefois, au 53 de la rue N.-D. des Champs, un Belge, Delaëre, qui peignait une «Fuite en Egypte». Je lui fis la tête de l'ange. Plus tard, il donna le tableau à l'Eglise en souvenir de son père, et maintenant le tableau est suspendu à un pilier. La ville ici est toute en Boulevard Sébastopol, seule la place de l'Hôtel de ville garde le cachet ancien; toutes les maisons bordant la place furent bâties par les anciennes corporations ou Abbayes et n'ont guère changé. On vient de bâtir sur une éminence un Palais de Justice qui fait penser au Capitole.

Le temps est froid avec intermittence de pluie. Dans les musées on ne s'en aperçoit pas, mais dans les rues c'est désagréable. Je me réjouis de me réchauffer tantôt; comme je n'ai pas de parapluie, j'ai toujours la sensation d'humidité.

A sa fille.

D'Alsace, juin 1882.

Ma chère M.,

J'ai reçu ta lettre. Il faut en écrire de temps en temps, tu apprendras vite à les bien écrire. C'est jour de Pentecôte et c'est le matin. Si j'étais à Anet, par

*) Jean-Louis.

ce beau temps, nous irions nous promener aux grands arbres, et nous ôterions nos bas et nos souliers à la petite source.

Je pense que Maurice va toujours à l'école; je voudrais le voir avec son ardoise et son livre. Il va savoir lire et écrire l'allemand, je pense que tu t'y mets aussi.

Essaie de copier les modèles de dessins que je t'ai envoyés; pour les lignes droites, il ne faut pas avoir peur de se servir de la règle, on le défend parfois, mais on a toujours une règle sous la main.

Je pense que tu auras eu du plaisir à revoir tes petites amies d'Anet. Vous devez bien vous amuser par ces belles journées de printemps. Je me réjouis d'être à Anet, mais le printemps passe et l'été ne fait plus le même plaisir.

Au revoir, ma chère M., salue bien M. et C.

Ton papa.

A Mme Alb. Anker.

Biasca, 3 août 1883.

Ma chère Anna,

Me voilà à Biasca, où j'ai enfin déballé mes effets. C'est pittoresque, mais assez sale, les gens, les maisons et le reste. A l'hôtel, deux bonnes d'Uri sont avenantes, la patronne aussi, on n'a pas peur comme à Giornico. Les hommes paraissent tous rébarbatifs avec leurs mines sombres et, à les voir, drapés dans leurs habits couleur d'amadou, on pense à des couteaux. Les femmes vous saluent généralement et quand je bavarde avec l'une ou l'autre, elles ne sont pas sauvages. L'une m'a raconté la bataille de Giornico pendant 20 minutes; à son geste, j'ai bien vu que les tripes de son héros pendaient, mais je n'ai pas compris un mot du reste.

Le temps est splendide, c'est un plaisir de voir ces belles montagnes éclairées par ce soleil si radieux. Cette nuit, j'avais couché à Lugano, à 4 heures j'ai ouvert la fenêtre toute grande et de mon lit, j'ai vu le lac avec un bateau à vapeur remorquant des barques chargées de pierres; puis, le soleil s'est levé. Mon lit était un vrai Righi.

Derrière le village se trouvent deux montagnes très raides presque à pic. Pendant toute la soirée, je voyais de vieilles femmes descendre avec d'énormes charges de foin. Ces pauvres vieilles vont souvent le chercher jusque derrière le sommet, il leur faut 5 à 7 heures de marche pour le trajet et, avec cela, beaucoup d'entre elles ont des goîtres. Si celles-là ne vont pas directement au ciel sans passer au purgatoire, il n'y a pas de justice!

J'écris sur un pont, l'air est frais, car il est 8 heures du soir. Une femme vient chercher du linge sec et m'a raconté une longue histoire de gens noyés; on aurait dit Mme Ristori.

Je viens de dîner, le patron de la maison m'invite à aller avec lui à Olivone qui est directement au-dessous du Lukmanier et très près des Grisons. Le patron est un homme de 36 à 40 ans, ancien instituteur au séminaire des régents, maintenant aubergiste, ayant épousé la fille de l'auberge qu'il dirige. Il est du Grand Conseil tessinois; hier, j'ai lu dans un journal de Milan une tirade sur son compte. Je lui ai demandé des renseignements sur des vers de Michel-Ange dont je ne comprenais pas la mesure, mâtin! il m'a expliqué les choses rondement, comme quelqu'un qui sait.

Pour le retour, j'ai envie d'accompagner une de ces bonnes femmes avec sa hotte jusqu'à son arrivée à la maison. Décidément, je tirerai mon chapeau en passant à côté de ces vieilles si ratatinées et si laides.

Et on veut, à ces gens-là, prendre leur religion catholique!

Au revoir tout le monde.

Le grand voyageur.

Il y a une assemblée de commune sous les arbres; je vais y jeter un coup d'œil.

A M. Paul Robert.

Paris, novembre 1883.

Mon cher Monsieur Robert,

Votre lettre m'a fait infiniment de plaisir, je vous remercie des détails que vous me donnez. Vous avez donc navigué sur la mer Egée et entrevu ce berceau de la civilisation. Le pays est resté le même, l'ossature, j'entends, mais il est beaucoup moins cultivé et cultivable que dans l'antiquité. Il faudrait des siècles pour réparer la longue domination des Turcs, car, à l'heure actuelle, les vallées seules sont habitables. En Asie mineure, du temps de J.-C. se trouvait une quantité de villes très peuplées; aujourd'hui, le désert a envahi une grande partie de cette contrée.

Je suis de nouveau à Paris avec toute ma famille, mais l'hiver s'annonce mal, la malheureuse politique extérieure paralyse les affaires, tout le monde se plaint. Deck, mon maître faïencier, fait peu ou point d'affaires, chacun en est logé là. Il arrive encore une cocasserie dans la peinture: un vieux bonhomme, M. Borniche, grand amateur de tableaux, vient de mourir laissant le terrible chiffre de 18,000 toiles à ses héritiers. Il voulait, disait-on, léguer cela à l'Etat, mais voici: il n'y a pas de testament. Ses héritiers font donc vendre cette avalanche de tableaux à l'hôtel des ventes, ce qui donnera une stagnation dans les affaires du tableau de chevalet pendant deux ans, car les marchands s'approvisionnent là; ils auront certaines toiles pour le prix du cadre et même au-dessous. La qualité de cette peinture est très variée et va du bon au très mauvais, c'est cependant le médiocre qui domine.

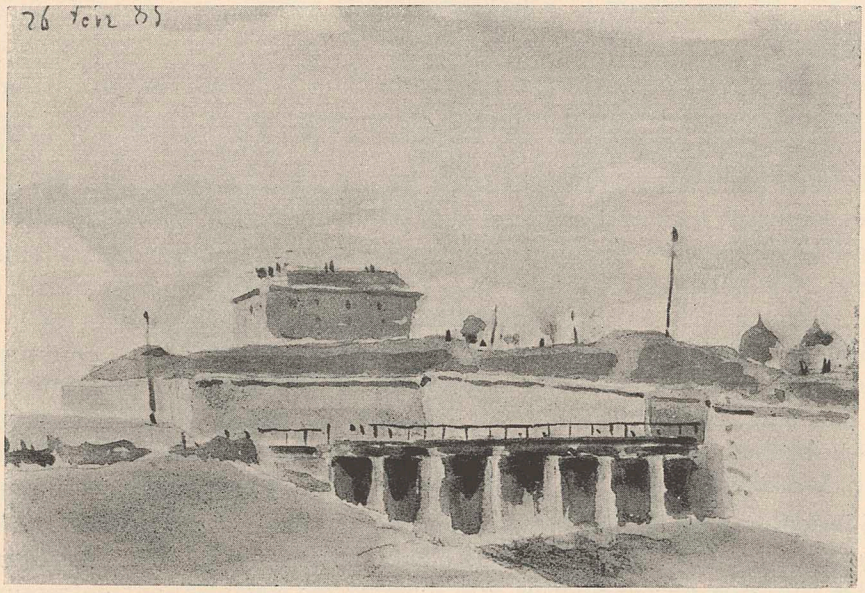
La nouvelle qui nous touche le plus est le mariage de notre ami Hirsch. Vous ne vous imaginez pas la bonté, l'égalité d'humeur et la gaîté de ce garçon. Vous l'avez sans doute entrevu chez Ehrmann, mais vous n'avez pu voir l'ami sûr, de bon conseil qu'on trouvait sur la brèche dans les mauvais moments. Nous avons eu le même atelier pendant 6 ans; en le quittant, je l'aimais beaucoup plus que lorsque nous avons commencé cette cohabitation.

Vous avez sans doute entendu parler de l'exposition triennale de l'automne. On a repris de bons tableaux exposés les trois dernières années. C'était très bien, mais le public ne paraissait pas y avoir mordu. Je suppose que c'est parce qu'il aime l'inédit.

Par Léon Berthoud, j'ai appris que vous êtes maintenant au lac de Génésareth. Le pays doit ressembler un peu aux environs du lac de Bienne, moins la végétation et les maisons. C'est là qu'était J.-C. au commencement de son apostolat. C'est l'âge d'or du christianisme. Plus tard seulement, à Jérusalem, il change de ton et dit: «Race de vipères et pharisiens hypocrites.» Sous le rapport de la note humaine,

Jérusalem ne doit pas avoir beaucoup changé de caractère, les habitants ont des boutiques comme autrefois. Je souhaite que vous puissiez vous établir un peu confortablement et trouver ce que vous cherchez.

Votre dévoué *Anker.*



A M. François Ehrmann.

Anet, 13 septembre 1885.

Mon cher Ehrmann,

Ton numéro 2 m'est bien parvenu et m'a fait plaisir. Tu me fais des propositions *) qui me touchent, ta femme surtout montre un grand désintéressement, mais le malade n'est pas si mal qu'on craint: j'ai toujours eu le talent de souffrir de maux qui ne sont jamais arrivés; je me représente ce qui pourrait être dans un an, deux ans et alors je me mets en fièvre. En regardant le jour présent, je suis rassuré et suis ingrat de me plaindre, mais que faire, quand la nature vous a vissé un esprit inquiet dans le cerveau? Le voyage de Rome me sourirait, je

*) Albert Anker était très fatigué, sa famille et ses amis auraient voulu qu'il prît du repos.

voudrais voir cette Ville éternelle et le paysage, et le camp d'Annibal, le lac de Trasimène, mais je crois que la moindre petite fugue en Suisse fera le même effet. Parfois je fais vacance un jour, je vais dans un village voisin avec des couleurs d'aquarelle et du tabac et je te réponds que, si le temps est beau, je jouis de l'existence autant qu'homme au monde; mais c'est le collier journalier qui commence à m'ennuyer, je n'y trouve plus de surprise nouvelle. Il n'y a pas d'Italie qui me l'ôtera, bien plus, il faudrait le reprendre ensuite pour le retrouver plus lourd peut-être.

Tu as raison en définitive de ne pas éliminer le Dante de ton carton, car il est la grande figure, le grand littéraire du moyen âge, et il est l'éducateur des modernes au même degré que les Antiques. Je viens de lire les «Essais» de Macaulay, celui-ci le place à une grande hauteur. Te rappelles-tu ce qu'en dit Michel-Ange dans ses sonnets? Le Dante est aussi pour lui un demi-dieu. Les figures de l'Eglise et de la Féodalité me semblent bien placées sur la porte comme tu les dessines dans ta lettre; elles dominent le moyen âge, mais j'y vois encore deux autres figures qui ont pesé sur cette époque depuis Charlemagne à Charles VII; c'est la Misère et la Superstition. Que de fois nos pauvres ancêtres ont eu faim! on a mangé de l'herbe à certaines époques et on mourait de faim. Puis la superstition vers l'an 1000! Les sorciers jusqu'en 1600, il est vrai, sont bien les fils du moyen âge. Serait-ce déplacé de montrer par quelque lugubre indication que tout ne fut pas couleur de rose sous le patronage de matrones telles que l'Eglise?

Si je comprends bien ta lettre, tu cherches des noms, des figures considérables, des Dante en un mot? Ils ne me semblent pas nombreux. Il y a les charmants oasis des couvents de bénédictins, qui, comme les Vestales, ont entretenu le feu sacré; il y a les chroniqueurs, les troubadours, puis, comme beaux-arts, les sculpteurs, les architectes des cathédrales, mais je n'y vois que du monde anonyme. Qu'as-tu besoin de leur donner un nom si tu peux caractériser les personnages de manière qu'on les reconnaisse? Et si tu fais un pendant au précédent tableau, tu n'as pas besoin d'un si grand nombre de figures: une quinzaine au plus: un père de l'Eglise, soit saint Thomas, si l'on veut, les étudiants aussi, qui grouillaient dans le quartier de la Place Maubert, assis sur la paille, sans pain, mais avec du parchemin, de l'encre et une si grande envie de s'instruire. On en ferait un personnage charmant. Tu connais le bas-relief de Notre-Dame: le Bourgeois faisant la charité à des étudiants. Il date peut-être de 1200.

En fait de lettres et artistes étrangers, il y aurait Pétrarque. Macaulay le place très haut à cause de sa langue si belle, mais qu'est-il à côté de Dante, qui a fixé la langue italienne 200 ans auparavant? Et quel poète! C'est le Belmontet de la belle Laure. Gerspach a raison de tenir à son mosaïste, car ce fut le précurseur de Cimabué et de Giotto. Ces derniers seraient à placer dans la série des étrangers, car les grands appartenaient déjà au monde moderne.

Nous avons terminé hier avec M. l'étude de l'histoire grecque; dans quelques jours nous terminerons un tableau de cette histoire qui mesure 2 m de longueur. Celui de l'histoire romaine, fait l'an passé, mesure 3 m 75. Mais l'histoire grecque, intéressante seulement pendant 100 ans, n'est pas aussi facile à représenter en tableau que cette longue histoire romaine qui se déroule pendant 1229 ans et qui passe de la royauté à la République et à l'Empire. C'est un fameux spectacle; c'est le plus grand organisme que les hommes ont vu fonctionner, car, de même qu'une plante et un être, elle est née, a grandi, vécu et péri comme toute chose ici-bas.

Voici un long bavardage dont tu n'auras sans doute que faire. Une fois en train, tu devras procéder par élimination. C'est le trop qui t'embarrassera. Je voudrais, mâtin, que ce fût aussi le mien, d'embarras!

Ton vieux *Anker.*

M. François Ehrmann, l'ami de Albert Anker, faisait de la peinture décorative *). Ses grands cartons étaient reproduits en tapisserie des Gobelins, soit pour orner l'Hôtel de ville, rebâti à neuf, soit pour une salle de fête, quelque mairie ou hôtel de ville d'autres cités. Quelques-uns servirent de projets pour des vitraux d'Eglise. Ehrmann avait l'habitude de parler de ses projets à son ami. Nous voyons que celui-ci mentionne le carton du «Moyen âge», grand tableau exécuté aux Gobelins avec la *Renaissance* et l'*Antiquité* et placé à la Bibliothèque nationale. Ces trois dernières œuvres occupèrent l'artiste pendant quinze ans.

A M. Auguste Bachelin.

Anet, 3 novembre 1885.

Mon cher Bachelin,

Pourquoi je n'ai pas signé l'article sur Lavater **) ? Il est très délicat et difficile pour un Suisse de parler d'affaires suisses dans un journal étranger. Les nôtres prennent vite la mouche pour peu qu'un mot leur déplaise. Ainsi, quand je fis ce premier article sur les fontaines de Berne, je n'aurais pas aimé qu'un Bernois sût qu'il était de moi. Certains mots insignifiants peuvent choquer. Dans ce nouvel

*) Salle des fêtes de l'Hôtel de Ville (Les Provinces). — Salle des fêtes de l'Exposition de 1900. — Plafond du Palais de la Légion d'honneur. — Vitraux de la Cathédrale d'Autun.

**) Article paru dans le Magasin pittoresque.

article, je dis, par exemple, que Lavater avait un langage zurichois, pittoresque et *raboteux*. Ce dernier adjectif aurait pu me faire passer aux yeux de certains esprits grincheux pour un traître à la patrie. Quant au Lavater, je l'ai vanté autant qu'on peut le faire, je l'ai même fait un peu plus beau que nature parce que c'était pour des étrangers. Je n'ai pas osé toucher un point qui nous le rend particulièrement cher: c'est son attaque courageuse contre Rapinat et les brigands français de 1798. Il existe de lui un écrit: «A la grande nation» qui est grandiose. Il fut pour cela pincé par des soldats français et mené à Bâle, où il fut enfermé pendant 3 à 4 mois. Et le critique influent du Bund appelle Lavater: un charlatan!

J'ai oublié de te raconter une petite blague concernant le vêtement. Il est mort dernièrement un vieux que j'ai souvent fait poser et auquel j'empruntais parfois des habits pour les peindre, car il possédait des vieilleries. A son décès, sa nièce me passa plusieurs pièces, entre autres un bonnet, forme prussienne, comme on les portait dans le canton de Neuchâtel après 1830, car mon vieux avait été, dans sa jeunesse, domestique à Peseux. Ce bonnet se tenait droit et raide, comme il convenait; il me paraissait cependant un peu lourd; j'examine l'intérieur; il avait fourré là-dedans un gilet d'été!

Au revoir. Ton ami

Anker.

A Mme Roulet-Anker.

Paris, 1er janvier 1886.

Ma chère Marie,

Nous venons de recevoir ta lettre et nous voyons avec plaisir que tout marche normalement chez vous. Il me semble que c'est là le bonheur: vivre tranquille et sans mauvaise secousse.

Nous avons eu notre fête aujourd'hui avec les cadeaux traditionnels. C. a rempli les chambres de ses exclamations joyeuses pour les petits objets reçus, puis nous avons été souhaiter la bonne année à nos amis.

Cet hiver, notre vie se passe dans la plus grande tranquillité. Les fillettes vont à l'école et se mettent bravement à leurs devoirs en rentrant, la bonne est initiée à son travail et tout se fait sans difficulté. Depuis longtemps, nous n'avons eu d'hiver aussi calme. Pour mes affaires personnelles, ma peinture, c'est aussi le calme complet. Les plus vieux artistes et les plus lancés se trouvent vis-à-vis de leurs tableaux et les marchands ne se montrent pas; les affaires sont mortes; toutes les affaires françaises politiques et financières sont bien malades. Le séjour

de Paris n'est plus gai comme autrefois, l'atmosphère est chargée, Dieu sait sous quelle forme éclatera l'orage qui menace. Souvent, il me vient l'envie de tout lâcher et de rester à Anet, tellement je vois les choses en noir. Autrefois, j'avais la visite de marchands de tableaux et d'acheteurs, maintenant je ne vois que des mendiants de toutes conditions, de tout âge et de tous pays, et c'est navrant.

Mais j'oublie le but de ma lettre. Recevez tous nos meilleurs vœux, que l'année soit prospère et sans gelée au printemps, sans orage d'aucune façon. Les fillettes nous accompagnent ce soir chez nos voisins et amis K. qui ont des enfants de leur âge. On y fait une petite loterie à l'usage des petits et des grands, et, pour finir, on fait une prière qui ne nuit ni le 1er janvier, ni les autres jours de l'année; les vieux comme moi ne craignent pas d'en entendre de temps à autre.

Ton cousin *Albert.*

A M. Auguste Bachelin.

Paris, le 27 mars 1886.

Mon cher Bachelin,

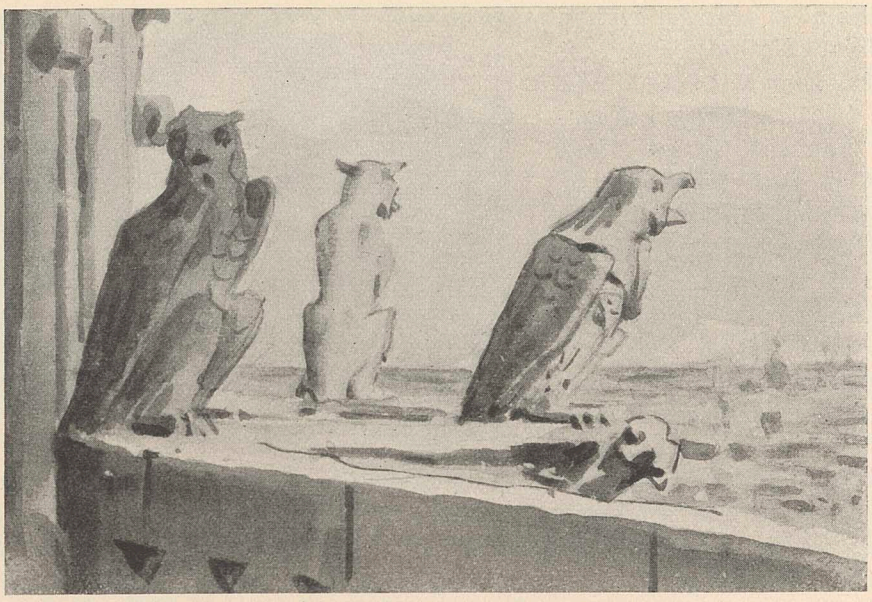
. . . . . .

En général, en avançant dans l'existence, ce n'est plus très drôle; on a passé par toutes les impressions humaines et c'est toujours à recommencer. Rien de mieux ne vient que ce qu'on connaît et on s'attriste. Je n'ai plus rien de neuf à attendre sauf les surprises que me réserve mon métier de grand-père. Quand un petit gamin viendra au-devant de moi et me dira en son langage de Bâle: «Grosspape», ce sera un petit regain de nouveauté.

J'envoie trois tableaux à Neuchâtel: des Protestants dans la neige et un «homme lacustre» que je termine en ce moment. J'ai fait un paysage abracadabrant; j'aurais dû le faire d'autre façon, quelque part à Locraz. Enfin, tu verras. Si mon bagage est trop volumineux, je leur dirai d'en éliminer.

J'ai fait une tête pour le Musée de Neuchâtel, deux autres sont en préparation. Ils prendront ce qu'ils voudront ou me les feront modifier; ces choses-là m'amusent et quand on n'est pas payé, il me semble être plus libre.

Ton vieux *Anker.*



A. M. Philippe Godet.

Anet, 9 juillet 1886.

Mon cher Monsieur Godet,

Vous venez de rompre une lame en faveur de la grammaire Ayer; c'est moi qui avais fait le second article paru dans la Suisse libérale, celui où il était question de grammaire Larousse. Vous allez me dire: « Que diable allez-vous faire dans cette galère, vous, Bernois? » Je vous réponds: « Je suis orfèvre, Monsieur Josse, et je prêche pour ma paroisse! » Une de mes filles a été dans la classe de Mlle Bonhôte, à Neuchâtel, et j'ai dûment et longuement expérimenté combien cette grammaire l'a fait souffrir. Ma seconde fille ira dans la même classe en automne, et je voudrais contribuer à lui épargner cette coupe. Il m'est resté dans le souvenir une longue conversation qu'a eue l'aînée avec quatre de ses compagnes d'école, un jour, à Anet, et j'ai vu la terreur qu'inspirait cette grammaire. Et figurez-vous qu'elles n'avaient rien contre l'homme, elles devinaient qu'elles avaient, comme professeur, un homme de mérite, mais elles ne comprenaient pas sa grammaire.

M. Knöry, dans son article, me semble avoir parfaitement exprimé la vérité: comme manuel scolaire, la grammaire est condamnable, elle n'est pas assez simple, donne beaucoup de philosophie de la langue, ce qui ne rentre pas du tout dans les données d'un manuel. Personne évidemment, et le père Knöry le premier, ne

méconnaîtra ce qu'il y a d'original, de neuf dans ces recherches linguistes; il est possible que cette grammaire ait plus de valeur réelle que tous les Noël et Chapsal ou Larousse du monde; mais là n'est pas la question quand il s'agit d'un livre à la portée des simples. Je voudrais vous voir quand vos enfants s'escrimeront sur ce terrible livre, vous parlerez comme les pères et mères de famille du journal.

En voilà assez sur ce chapitre.

. . . . . .

En troisième lieu je vous annonce que je suis grand-père*) depuis trois jours. La petite Bâloise qui me fait arriver à cet honneur s'appelle du nom peu ordinaire de Dorothée.

Alb. Anker.

A M. François Ehrmann. Fragment.

Août 1886.

Je connais deux hommes desquels je me dis: quel dommage qu'ils aient de la fortune! M. W. est l'un de ces hommes. S'il n'avait pas le sou, il serait obligé d'escompter, au grand profit d'autrui, le capital qu'il a dans sa cervelle, tandis que, maintenant, il tient sa lumière sous un boisseau. Il y en a d'autres desquels on ne pense pas: il est dommage qu'ils soient riches, car ils ne le sont pas au détriment des autres.

Fragment d'une lettre à M. Ehrmann.

26 novembre 1886.

Mon Dieu que tout cela est loin des rêves qu'on fait pendant la vie insouciante de l'atelier! Mais quelle satanée sensibilité maladive quand on voit autour de soi tant de malheurs réels! Il faudrait à notre ami aller aux boulevards extérieurs quand ce spleen vient et regarder les souliers que portent certains particuliers malgré la boue ou malgré plusieurs degrés de froid. Tout cela est facile à dire, il est plus difficile de réagir contre ces idées qui viennent vous tourmenter.

Tu auras appris par les journaux la mort du professeur Rambert. Il avait écrit beaucoup, il était très aimé; c'était un de ces camarades pleins d'entrain, qui, dès leur jeune âge, mènent les autres et mettent les choses en train. Il avait la même bonté que sa sœur, Mme Roux, et, comme elle, prenait tout du bon côté. Il avait passé dans notre appartement le temps qu'il resta à Paris pour faire son rapport sur l'instruction supérieure de l'exposition de 1878.

---

*) Albert Anker fut grand-père avec une grande joie; ses petits-enfants aimaient Anet qui reste le centre de la famille et la vraie maison.

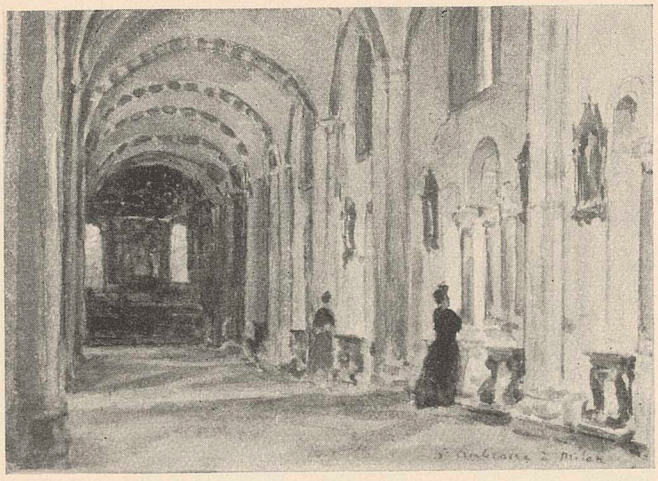
VOYAGE A ROME ET A NAPLES

Albert Anker n'avait jamais été en Italie plus au sud que Florence; la maladie l'avait empêché d'accompagner son ami Fr. Ehrmann à Rome et à Naples. Il conservait cependant l'espoir de visiter ce sud de l'Italie. C'est en 1887, en février, qu'il partit et vécut quelques semaines tant à Rome et à Naples qu'aux environs de ces deux villes. Il rapporta de ce voyage quantité de croquis à l'aquarelle et deux ou trois petits tableaux à l'huile.

A sa famille.

Gênes, 4 mars 1887.

Vous avez reçu la carte de Milan. Depuis, je suis à Gênes après un arrêt à Pavie. C'est le nom qui m'attirait: ce fut la demeure des rois lombards et c'est là que François Ier perdit tout «fors l'honneur». C'est une ville un peu délabrée et en décadence, mais Charlemagne doit avoir fait ses dévotions dans la vieille église. On y bâtit principalement en briques, la pierre à bâtir manque dans toute la plaine lombarde. Les Apennins ne sont pas beaux ici, ce sont de vilaines formes lourdes et rondes. C'est le vin qui doit devenir bon sur ces côteaux de calcaire effrité.



A sa famille.

Pise, le 6 mars 1887.

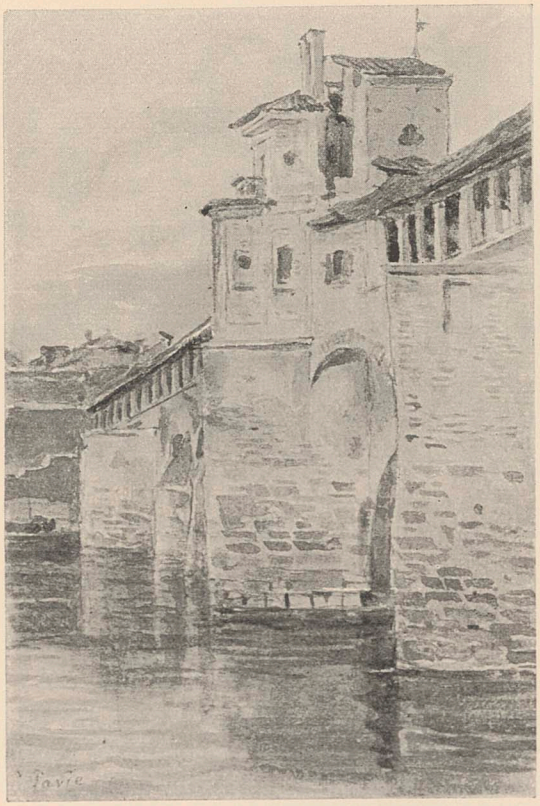
J'ai passé le plus agréablement du monde la journée de hier samedi. J'étais curieux de voir Carrare et m'y suis arrêté le soir pour coucher. Le matin de bonne heure, je monte aux carrières qui sont à 4 km de la ville. En chemin, je rencontre un monsieur, lui demande s'il sait le français, il me répond que non en très bel italien que je comprends. Lui-même est de Rome et vient faire des achats de marbre. Nous montons au diable dans la carrière, il m'explique tout ce que je veux, il

m'établit sur un gros bloc et me dit de l'attendre pendant qu'il fait ses affaires. Il revient au bout d'une bonne demi-heure. Nous rentrons en ville et il m'engage à l'accompagner l'après-midi à Massa pour voir son atelier. En voiture, je vois passer Iguel *), je descends le saluer et lui dis que je reviens le soir. L'atelier du monsieur est rempli de statues qu'il exécute en marbre. C'était charmant. — Le soir je vais au théâtre avec M. et Mme Iguel et son praticien, un Malatesta descendant du Paul de Françoise de Rimini.

A sa famille.

Rome, 10 mars 1887.

M'y voilà! ... La nuit dernière il a plu, les chemins sont mauvais et je me suis mouillé en me promenant à Arezzo, alors j'ai pris mon billet directement pour Rome et ne me suis arrêté ni à Pérouse, ni au lac Trasimène. Il y avait du brouillard et des nuages, le soleil se montrait parfois et ce lac de Trasimène m'apparut bien plus gracieux que je ne m'y attendais. Je suis arrivé depuis une demi-heure et attends dans un café l'omnibus de l'hôtel. Aussitôt que je me serai un peu retourné ici, je prendrai une chambre meublée et alors je vous donnerai mon adresse. J'écrirai bientôt une lettre à M., pour lui raconter ce que j'aurai vu en fait d'antiquités, car ma première course sera pour le mont Palatin. On y fait de grandes fouilles. J'oublie de dire qu'il est 7 heures du soir et que je suis encore tout agité de ce long trajet. A Arezzo, on conserve deux dents d'éléphants qui proviennent, dit-on, des éléphants d'Annibal.



*) Sculpteur, ancien camarade de Paris.

A M. François Ehrmann.

Rome, le 14 mars 1887.

Mon cher Ehrmann,

C'est bien de Rome que je t'écris. J'y suis arrivé vendredi soir. J'aurais voulu m'arrêter à Pérouse et à Assise, mais le mauvais temps m'a décidé à prendre mon billet d'Arezzo directement pour Rome. Je suis resté deux jours à Florence et, ayant couché près de la gare, ma première course a été pour la via della Scala dont j'étais très rapproché. J'avais l'adresse nº 4290, mais pas moyen de retrouver la maison, les numéros ont changé; je suis entré dans plusieurs boutiques et magasins, on n'a pas pu me renseigner, personne ne connaissait Mme Lonigia. A la fin, un bonhomme me dit de chercher l'adresse au Municipio; je fis d'autres courses, me fatiguai comme un chien et partis sans revoir ces gens, qui, un moment, ont tenu une grande place dans mon existence. J'ai souvent pensé à toi à Milan, à Florence, nous avions vu ensemble toutes ces choses. A Milan, je suis allé chez Suzanne Roux *) qui est mariée.

Le Capitole est dans un tel fouillis de rues et ruelles qu'on ne les a jamais toutes vues; ainsi, l'autre jour, je croyais tenir la Roche Tarpéienne, quand, aujourd'hui, j'en découvris une plus belle, d'où l'on pourrait se tuer bien mieux! Elle est dans la cour d'une blanchisserie. Il en est de même des prisons, partout des voûtes et des trous; j'avais donné d'abord toutes mes sympathies et versé un pleur bien senti sur la prison Pierre et Paul, mais j'en ai vu d'autres depuis qui pourraient être les prisons de Jugurtha et de Vercingétorix, à moins qu'elles ne se trouvent encore en quelque cave.

Tu ne te fais aucune idée de tout ce qu'on bâtit; il me semble que dans le mouvement le plus féroce d'Haussmann, on n'a pas démoli et rebâti davantage. En creusant les caves, on trouve encore des morceaux d'antiques. Le musée du

*) Fille de son ami.

Capitole s'enrichit tous les jours de fort beaux morceaux. On refait des ponts, les quais, on bâtit le long du Tibre, et on perce de belles larges rues qui mènent aux ponts; ainsi le Ghetto et le Transtévère voient disparaître les coins les plus abracadabrants. Puis, on bâtit de grands quartiers, surtout derrière le Vatican, le tout est relié à la place du Peuple par un beau pont. Doivent-ils être ennuyés et faire une tête dans leur Vatican quand ils voient naître à leur nez et à leur barbe une place Rienzi! Le parti gouvernemental a soin de toutes ces vieilleries romaines; les fouilles s'exécutent avec un soin pieux.

Près de ma trattorie est une salle de conférences; j'y entrai un soir et me trouvai au milieu de protestants! J'y entendis un discours d'un bonhomme que je comprenais bien; c'était une narration très vivante de la guérison du paralytique. Un autre soir, par contre, j'y entendis un bredouillon affecté et je suis sorti. C'est une vraie musique quand c'est bien.

Je prendrai bientôt un atelier et commencerai quelque tableau, à moins que je ne m'établisse dans un village des environs. On me dit du bien d'Olevano et de son auberge.

Mes amitiés à tous les tiens. Ton vieux *Anker.*

A sa famille.

Rome, 16 mars 1887.

Cher tout le monde,

. . . . . que d'Eglises, Seigneur, que d'Eglises et de curés! Hier, je suis allé au Vatican, je n'ai pu voir la Chapelle sixtine. On secouait des tapis et même on ne m'a pas laissé entrer plus tard, car il faut voir la Chapelle sixtine avant de voir les tableaux, c'est ainsi la loi. J'irai un autre jour voir cette chose unique. S'il n'y avait pas là ces Raphaël, ces Michel-Ange et quelques antiques, tout ce Vatican paraîtrait une vieille ruine comme il y en a tant ici: ce sont eux qui lui donnent encore un petit regain de jeunesse et d'actualité.

Ma chambre est très haute, assez grande, avec une armoire à glace. Sur le devant, près de la fenêtre, une table de toilette avec mille ustensiles féminins et une glace mobile dont je ne sais que faire. J'ai mis tout cela dans un coin, et j'ai placé là une table de bois blanc sur laquelle je puis écrire et dessiner.

A sa famille.

Anticoli, 1er avril 1887.

Cher tout le monde,

C'est aujourd'hui le 1er avril, et, si je compte bien, j'entre dans ma 57e année. Je me suis fait déjà toutes sortes de vœux; je suppose que vous m'avez adressé une lettre que je trouverai en rentrant à Rome.

Nous logeons ici chez M. le curé à qui mon compagnon a fait préparer des chambres. C'est un gros et bel homme, jeune encore. L'on me dit qu'il a beaucoup d'influence dans sa paroisse, il va voir les malades et il est très aimé. A 4 heures, je me suis dirigé vers une toute vieille église, autour de laquelle s'étend un cimetière abandonné. J'entre en ôtant mon chapeau, une vieille s'approche et me dit: «Il fait bien froid dans cette église.» Une manière de me faire partir. Avant de me mettre à dessiner, j'aurais voulu donner quelque petit sou à cette vieille et j'allai changer 5 francs. En route, je rencontre mes trois compagnons; nous rentrons dans l'église et voilà, sur une civière couverte, que j'avais aperçue auparavant, le cadavre d'une vieille femme. Nous parlâmes un peu avec la gardienne qui nous découvrit sa vieille amie. La morte était bien habillée du dimanche, les mains attachées. On devait, à la nuit, la porter au cimetière.

C'est avec le prix de Rome et deux de ses amis que je suis ici. Un de ces derniers souffre terriblement de la saleté, il ne peut manger que des œufs, des oranges et un peu de pain. Moi j'avais du courage, mais à force d'entendre des plaintes, je me dégoûte aussi. Nous aurons de l'émotion en quittant M. le curé et sa mère, nous sommes si persuadés que ce sont de bonnes et braves personnes! Mais comme il faut chercher l'eau à une distance aussi grande que celle qui sépare du lac la maison de M. James de Pury, on l'économise, et le savon aussi. Ceux du village sont de terribles mendiants: les enfants demandent des sous, les hommes, du tabac, si cher en Italie. Mais tout le reste est bien, le village, pittoresque à souhait, et les costumes, surtout les coiffures des femmes, superbes.

Il est 8 heures du soir, M. le curé est encore à l'instruction religieuse; il fait le catéchisme aux enfants qui sont aux champs toute la journée.

J'irai encore passer quelques jours à Ostie avec le jeune peintre Wagner, car je n'y veux pas aller seul.

L'Ecossais m'a conduit sur la tombe de Keats, poète anglais mort en 1821 à 23 ans et dont les poésies peu nombreuses passent pour des merveilles. Keats est très à la mode aujourd'hui; chaque Anglais va verser un pleur sur sa tombe, tandis que de son vivant il fut poursuivi.

A Mme Alb. Anker.

Mardi, le 27 avril 1887.

Ma chère Anna,

J'ai passé deux jours à Ostie et dans les environs. Nous avons couché là-bas dans une drôle d'osterie. Il s'y trouvait une compagnie de chasseurs, car la chasse est ouverte, c'est la migration des oiseaux. On tue des cailles et aussi des rossignols, on peut, dit-on, acheter au marché des fritures de rossignols! Nous avons vu pas mal d'oiseaux dans les bruyères au bord de la mer, mais nous avons aussi rencontré des chasseurs partout.

Ostie est l'endroit le plus terrible pour le mauvais air, mais, dans ce moment, cela n'y paraît pas, ce ne sont que les mois d'été qui sont dangereux. Alors les 3 ou 400 habitants, plus le curé d'Ostie et des environs, s'en vont dans la montagne ou à Rome; il ne reste que cinq personnes qui soignent le bétail. Un de ceux qui restent est le gardien des ruines, car elles ont été déblayées, on s'y promène comme au Palatin. Et dire que ce fut une ville de 80,000 habitants! Le premier jour nous avons pris nos repas avec un jeune prêtre français, professeur de philosophie à Sedan, qui venait de faire des examens à Rome. Il nous a dit que Ste-Monique, la mère de St-Augustin, était morte à Ostie; elle y fut enterrée, mais menée plus tard à Rome à l'église St-Augustin.

En venant à Rome, je croyais mettre quelque chose en train, mais on est tellement tiraillé par tout ce qu'on voit qu'on aime mieux sortir et regarder. Quelle belle ville pour ne rien faire!

A Mme Alb. Anker.

Rome, 1er mai 1887.

J'ai reçu ta lettre l'autre jour, ma chère Anna, en rentrant d'un banquet suisse. On inaugurait un local nouveau pour une société nouvellement organisée, car il y a ici 400 Suisses à peu près.

Pendant la journée j'ai fait de l'aquarelle en compagnie d'un extrêmement gentil architecte de Bade: M. Moser, un garçon très instruit qui fait des dessins et des aquarelles partout et rapportera quantité de choses. Nous étions d'abord dans deux églises, puis auprès des bateaux du Tibre et enfin à St-Onofrio.

J'aurais bien fait d'aller à Naples par mer; nous avons vu et dessiné un bateau qui allait à Ischia.

Ma blanchisseuse qui demeure à côté, m'engagea l'autre jour à voir l'atelier de leur maison qui appartient à la ville de Lille. Elle me montra le portrait de Carolus Duran avec une lettre très amicale de lui. Il a passé quatre ans dans cette maison comme pensionnaire de la ville de Lille.

Je vous embrasse tous *Papa.*

A sa famille.

Naples, 7 mai 1887.

Nous sommes allés hier, mes trois gentils compagnons et moi, au Vésuve. Je craignais une ascension de 1200 m; de plus, on devait monter à âne et j'avais peur d'être plus fatigué de cette chevauchée que d'une course à pied. Tout est cependant allé très bien. J'avais un bon petit âne qui marchait sagement; ces jeunes gens m'appelaient «St-Joseph». Nous n'avons pu rester longtemps au cratère, il tombait de gros pavés tout autour de nous, c'était effrayant. Malgré le guide, les jeunes gens y sont retournés.

Nous sommes dans un bel hôtel de marbre avec une vue splendide sur la mer. Quelle vie en plein air, que de monde, que de bruit! Les environs sont beaux et prospères. Près de Capoue, la plaine est bien cultivée et il doit faire beau vivre là, tout pousse à souhait.

Le voyageur.

A sa famille.

Naples, 9 mai 1887.

Cher tout le monde,

Je quitte Naples demain et retourne à Rome où je ne resterai plus longtemps. Hier nous sommes allés à Pouzzoles à l'entrée de l'Enfer et chez la Sibylle de Cumes. Il faisait superbe sur le golfe de Pouzzoles et nous avons même dormi en bateau. Le mauvais temps vient et avec lui le froid, de sorte que demain nous nous séparons. Les deux Belges vont à Capri, l'Ecossais à Palerme, de là à Malte et retour à Glasgow.

J'espère que tout va bien à la maison; je n'ai pas de nouvelles depuis huit jours.

Adieu tout le monde

Le papa.

A sa famille.

Rome, 10 mai 1887.

Cher tout le monde,

Je ne suis pas allé à Capri, quoique mes compagnons y allassent tous pour quelques jours; mais mon mois finit aujourd'hui à la maison, je craignais qu'on mît mes effets je ne sais où et que cela dérangeât mon successeur. Puis, Capri

devient un vrai faubourg de Berlin, il n'y a que des Allemands et des Allemandes. A chaque coin, on voit un parasol d'Allemand, il y en a plus que de plantes d'aloès. Depuis que Scheffel a fait à Capri une partie de son «Trompeter von Säckingen», les poètes allemands y font des pèlerinages. L'Allemand est, en général, représenté davantage ici qu'aucun autre peuple.

Que la population de Naples est donc légère, blagueuse, menteuse et aimant la musique! Je pense que ce sont les Napolitains qui ressemblent le plus aux Italiens de la décadence; mais quel admirable pays, comme tout croît en abondance! Et quelle ville! Ce suprême luxe à côté de la pire saleté! Ce ne sont peut-être pas les riches qui sont les plus heureux, car ceux qui dorment au soleil et se promènent au port, se laissent vivre très agréablement.

J'ai commencé cette lettre au café Greco, et Buchser *) vient d'arriver, nous avons causé. Je termine sur l'escalier de la Trinité dei Monti, où viennent s'asseoir les modèles. Un Italien près de moi raccommode ses habits, des femmes tricotent, d'autres gardent de petits enfants en attendant que des peintres viennent les chercher.

Que de regrets il vous vient quand on lit l'histoire des Eglises! Ils ont démoli des merveilles pour y mettre leurs ennuyeuses bâtisses rappelant les perruques de Louis XIV. On est heureux quand, par hasard, on rencontre des tombeaux ou des morceaux d'avant 1500. Sous ce rapport, Michel-Ange aussi a été dévastateur!

Pendant ces dernières journées si belles, je pense à Anet et au verger, je ne verrai pas le printemps chez nous!

Au revoir, je vous embrasse. *Papa.*

A sa famille.

Pérouse, 15 mai 1887.

Cher tout le monde,

Je suis arrivé ici hier au soir et loge dans une maison particulière dont on m'a donné l'adresse à la villa Médicis.

J'avais l'idée d'une rivière beaucoup plus encaissée par ici; tout autour de la ville s'étend un pays de collines fertiles, bien cultivé et ne ressemblant guère à la campagne de Rome. Un beau musée de peinture renferme des œuvres des

*) Buchser, peintre soleurois.

précurseurs de Raphaël; son maître Pérugin était d'ici et s'appelle PietroVanucci. Aussi a-t-on fait un corso Vanucci. Une masse de restes des temps étrusques et beaucoup d'inscriptions sont à l'université. On a trouvé dans le voisinage des tombeaux bien conservés. Demain, j'irai à Assise, la ville de St-François, fondateur de l'ordre des Capucins.

Tout ceci est très beau, mais ne vaut ni Rome ni Naples. De toutes les villes que j'ai vues, Naples est la plus originale au point de vue des habitants. Quelle vie, quelle insouciance, que de paresseux, de gouailleurs, de fainéants et quelle gaîté!

On entend de la musique sur la place, c'est la fanfare militaire, car les soldats sont nombreux ici. Le palais municipal date de 1400; l'église, de grands palais et des maisons, puis une fameuse fontaine ou puits sont aussi de cette époque. Le lac de Trasimène est tout près d'ici, je m'y arrêterai. Un petit village, situé à l'emplacement de la bataille d'Annibal, a été abandonné et évacué, paraît-il. On m'a dit qu'il n'y avait plus personne. Ce village s'appelait: Sanguinetto, un nom significatif, tout comme celui de Pourrière près d'Aix, à l'emplacement de la bataille des Cimbres. On m'a dit qu'au lac de Trasimène, on n'a jamais trouvé la moindre arme ou le moindre vestige de bataille. J'écris dans un café qui se

remplit de monde. On y consomme des glaces et des affaires que je ne connais pas. J'ai toussé ces temps, car le soir il fait frais et les wagons sont pleins de courants d'air, les fenêtres fermant mal.

Le langage est très beau ici. On prononce l'italien comme on l'écrit, et c'est la prononciation des environs de Sienne qui passe pour être relativement parfaite. Ici je comprends aussi les femmes. Hier, au restaurant, c'était un plaisir d'écouter les conversations, chacun parlait comme autant de prédicateurs.

La ville paraît peuplée de gens sérieux: 400 étudiants à l'Université. On voit beaucoup de libraires et de bouquinistes, mais on ne rencontre plus d'Anglais, Bædecker en mains, comme à Rome.

Au revoir, je vous embrasse tous.

Le papa.

A sa famille.

Sienne, 19 mai 1887.

Cher tout le monde,

Me voici à Sienne; j'ai passé hier la journée, jour de l'Ascension, à Chiusi, le vieux Clusium de Porsenna. Cette cité passe pour la plus ancienne de l'Italie. On y a découvert une masse de tombeaux, un millier, paraît-il. Ces tombeaux sont des caveaux creusés dans un tuf ressemblant pas mal à cette terre jaune qu'on trouve à Anet sous la terre labourable. Les anciens habitants creusaient et sculptaient facilement cette pierre molle et y faisaient de jolies peintures décoratives. D'habitude, ces tombes sont bordées d'objets et ces objets se vendent très cher. On trouve beaucoup d'or aussi. Dernièrement, on a extrait un veau d'or; il fut vendu et revendu, de sorte qu'à la fin, il atteignit la somme de 80,000 fr. J'ai causé avec deux hommes fouilleurs de profession, l'un, un petit vieux, a été pour le compte du gouvernement en Sicile, à Girgenti et autres stations. De nombreux objets sont à vendre et je ne crois pas qu'on serait attrapé en les achetant. Tous les musées d'Europe possèdent des objets étrusques, et la plupart viennent de Clusium. En revenant de ces lieux de sépulture situés à 2 km de la ville, nous vîmes un jeune homme de 15 ans à peu près, couché par terre à côté de la route et pleurant amèrement. Je demandai à mon guide ce que cela signifiait: il me répondit que la mère de ce jeune homme avait été tuée la veille dans son champ. Elle travaillait, quand un jeune fou l'assomma avec un bâton.

On dit que les habitants de Sienne sont doux, instruits, qu'ils ont de nombreux talents et qu'ils parlent la plus belle langue italienne, mais ils prononcent un peu du bout des lèvres, comme les Anglais. La ville est propre, quelle différence entre cette ville et Naples!

J'ai passé ces derniers soirs dans des villes situées au sommet de collines élevées, de vrais nids d'aigle: Chiusi, Pérouse, Sienne, Cortone, et chaque soir on sentait un vent très fort et assez froid, si bien que mon gros manteau d'hiver, que je n'ai pas pu faire entrer dans ma malle, n'est pas de trop. Je me demande s'il en est de même chez vous et si ces nuits froides n'ont pas fait de mal à la vigne à Anet. Quand on dit aux indigènes que le vent est froid et désagréable, ils répondent uniformément: «Le vent rend notre pays très sain, il n'y a pas de malaria.»

J'ai une jolie chambre avec vue sur la ville et le grand campanile dont je suis tout voisin. Ici demeure Hunziker, mon vieux camarade, qui a fait mon portrait jeune; ce portrait est encore à la chambre de la tante. Partout, je me suis informé de sa demeure, je suis allé à sa recherche au municipio et ne peux rien découvrir. Je lui ai écrit dans l'espoir que la poste serait plus heureuse que moi, mais en vain. Et je vais repartir sans l'avoir revu. Je croyais qu'il serait facile à trouver, il demeure ici depuis 15 ans.

Bonjour à tout le monde.

Le vieux voyageur.

A sa famille.

Florence, 26 mai 1887.

Cher tout le monde,

M'y voici depuis deux jours. J'ai été à la recherche de mon ancienne patronne, chez laquelle j'avais été malade, mais en vain, elle doit être morte, et pourtant Ehrmann l'a vue voici 5 ou 6 ans. A Sienne, mes recherches pour Hunziker n'ont pas abouti. Quand nous étions ici en 1861 avec Ehrmann, il se trouvait un relai de poste où nous avons vu des bœufs, de vraies montagnes, tant ils étaient énormes. Il a neigé ces jours sur les Apennins. J'ai lu dans le Secolo qu'à Neuchâtel il y eut des bourrasques de neige et de pluie avec vent très froid. La vigne aura souffert à Anet et les gens seront obligés d'avoir patience encore une année! Quelle misère que ces vignes!

Je pense laisser Venise, je suis un peu fatigué et un pied me fait mal, ce qui n'est pas étonnant. Peut-être passerai-je par Lecco et le lac de Côme, il est probable que j'irai jusqu'à Ravenne, cette vieille ville qui n'a pas trop souffert des barbares, et où les papes n'ont pas fait restaurer les églises à un moment où l'on faisait de la triste architecture. Je voudrais voir le portrait de Théodora fait en mosaïque par des gens qui l'avaient connue.

Vous avez sans doute lu dans les journaux les compte-rendu des grandes fêtes de Florence. Elles ont duré 15 jours et sont terminées depuis quelques jours. D'abord l'inauguration de la façade du Dôme, puis le 4e centenaire de Donatello et 3o la translation des cendres de Rossini de Paris à l'église Sta-Croce où sont enterrés tant d'Italiens fameux. Il y eut des joutes, des cavalcades, des bals costumés, des feux d'artifice, etc. La façade du Dôme n'avait jamais été terminée, elle restait en carrons bruts, tandis que l'Eglise et le clocher étaient ornés comme de la bijouterie. On a voulu la terminer à différentes époques: au siècle dernier, puis Napoléon avait une fois donné l'ordre de la faire promptement. Maintenant elle est prête et c'est amusant d'entendre les bourgeois admirer leur façade. Une dame disait: «En parcourant le monde entier, on ne trouverait pas une façade pareille!» C'est une vraie bijouterie, avec de beaux ornements, des mosaïques, des statues à peu près de grandeur naturelle.

Je me réjouis de revivre à Anet; si seulement j'avais quelque chose de bon en train! J'écris sur une voiture, à la gare, ma jambe s'est endormie, je finis en vous disant bonjour à tous.

Le vieux voyageur.

A sa famille.

Lugano, 30 mai 1887.

Cher tout le monde,

J'ai passé la frontière ce soir à 8 heures. Deux poteaux sont placés à une certaine distance l'un de l'autre au bord du lac. Ils ont l'air de se regarder. Comme la saison s'avance et qu'il m'est venu des douleurs dans le dos, j'ai laissé Ravenne; je le regrette, car c'est la ville par excellence pour les vieilles églises. Venise aussi, il eût été dommage de n'y aller que pour un ou deux jours. Comme je n'ai jamais été à Schwyz et qu'il me faut coucher en route, je pense m'arrêter là. Lecco et ce morceau de lac sont charmants. On a construit un petit bout de chemin de fer entre les lacs de Côme et de Lugano.

Au revoir tout le monde.

A M. le professeur E. Michaud, à Berne. Fragment.

Anet, 9 septembre 1887.

Mon cher Monsieur Michaud,

. . . . . .

Parfois, je pense à cette phrase paradoxale de Lessing, vous devez la connaître: « Si Dieu paraissait portant la „Vérité" dans sa main droite et la „Recherche de la Vérité" dans la gauche et donnât à l'homme à choisir, celui-ci devrait dire: Seigneur, donne-moi la „Recherche de la Vérité", la „Vérité" est pour toi seul. » Ceci veut dire qu'il n'y a pas pour l'homme de vérité absolue, tout est relatif, changeant, sujet à caution. La force et la grandeur de la foi des hommes ne sont pas une preuve de la Vérité et de la réalité de la chose crue. Heureusement que je suis peintre et que je n'ai pas besoin de trouver la solution de tous ces problèmes pour lesquels je ne me casse plus la tête. Ma théologie serait bien simple, si seulement je savais mieux la pratiquer: faire tous les jours, avec patience, mon petit bonhomme de devoir que je connais fort bien.

L'humilité respectueuse devant ces mystères vaut mieux que des appréciations rigoureuses comme un calcul.

A M. le professeur Michaud. Fragment.

Anet, 18 septembre 1887.

J'aurais voulu voir le musée *) avec vous et vous dire, puisque vous vous occupez aussi de choses artistiques, l'histoire de cette peinture neuchâteloise, qui, deux ou trois fois, fut une peinture internationale, avec le papa Meuron, Calame, Léopold Robert. Cette peinture de Calame, de Léopold Robert est démodée aujourd'hui, mais qui, aujourd'hui, lit les Natchez et le Génie du Christianisme, livres considérables, contemporains de cette peinture? Nous sommes

*) De Neuchâtel.

dans une ère de réaction réaliste et le jugement définitif n'est pas porté sur les œuvres de notre époque. Lesquelles de ces œuvres planeront définitivement dans la sérénité d'œuvres incontestées?

Je lis votre gros ouvrage des conciles, et je vois combien vous êtes fidèle à ces grands conciles dont vous estimez les arrêts à l'égal du nouveau testament. Nos églises protestantes ne sont plus si respectueuses, elles traitent les conciles comme choses humaines. On se demande en réalité, si cet esprit grec, si dialectique, si curieux et si ergoteur, n'a pas trouvé là des éléments pour ses investigations, et si, de même que Platon, ils n'ont pas construit à priori toutes les solutions à tous les problèmes. A ce sujet, je me suis souvent demandé, si Platon n'a pas été le charmeur et l'endormeur de l'humanité pour 10 siècles; songez à ce que serait devenu le monde grec, si, au lieu de l'influence de Platon, l'influence d'Hippocrate, par exemple, avait prévalu; lui, l'observateur, le calme esclave de la nature.

A M. Auguste Bachelin.

Anet, 26 octobre 1887.

Mon cher Bachelin,

Il est venu aujourd'hui dimanche plusieurs messieurs de Berne. L'un d'eux, M. D., graveur, était en vélocipède et j'ai eu le plaisir d'être assis à côté de lui à table. Nous avons causé de choses et d'autres, de la nouvelle pièce de 5 fr. Il paraîtrait que le concours de l'année passée est non avenu, et c'est probablement un Berlinois qui fera la pièce. Je lui ai dit que le moment était venu de bouger et de faire de la polémique. Il a parlé de toi, de la croisade que tu as essayée, en vain, lors des billets de banque. Il m'a dit qu'il ne te connaissait pas, mais qu'il avait envie d'aller te voir un de ces premiers jours. Sont-ils forts pour s'asseoir sur les Suisses aussitôt qu'ils en ont l'occasion! La délicate manière de protéger les beaux-arts! C'est à peu près ainsi qu'on protège l'élevage des chevaux; quand ils ont besoin d'un étalon, ils le font venir d'Allemagne; le schnaps aussi vient d'Allemagne. Là-bas, on réussit à l'exporter à raison de 0,28, quand ici la fabrication de la même qualité revient à 0,90. Ainsi, nous nous annexons déjà volontairement avant le temps marqué par le destin!

Tu verras donc bientôt arriver chez toi M. D. Aiguise alors ton stylet, il va te donner des détails sur la question de la pièce de 5 fr.

Les amitiés de ton vieux

Anker.

A M. Auguste Bachelin.

Anet, 16 septembre 1888.

Mon cher Bachelin,

As-tu dans tes costumes le bonnet de police des soldats de Naples? Nous avons ici un cordonnier, brave vieux soldat de Naples avec une tête magnifique. Ce serait dommage de le laisser mourir sans l'avoir peint, et j'aurais l'idée de le faire à son établi avec un vieux bonnet de police napolitain. Un de ses regrets est de n'avoir pas emporté son uniforme. Il était à côté de moi à l'église, aujourd'hui, jour du Jeûne, et je me disais que ce serait pécher de ne pas le peindre une fois en détail. Il y a longtemps que j'y pense.

Au revoir mon vieux. *Anker.*

A M. Auguste Bachelin.

Anet, 5 octobre 1888.

Mon cher Bachelin,

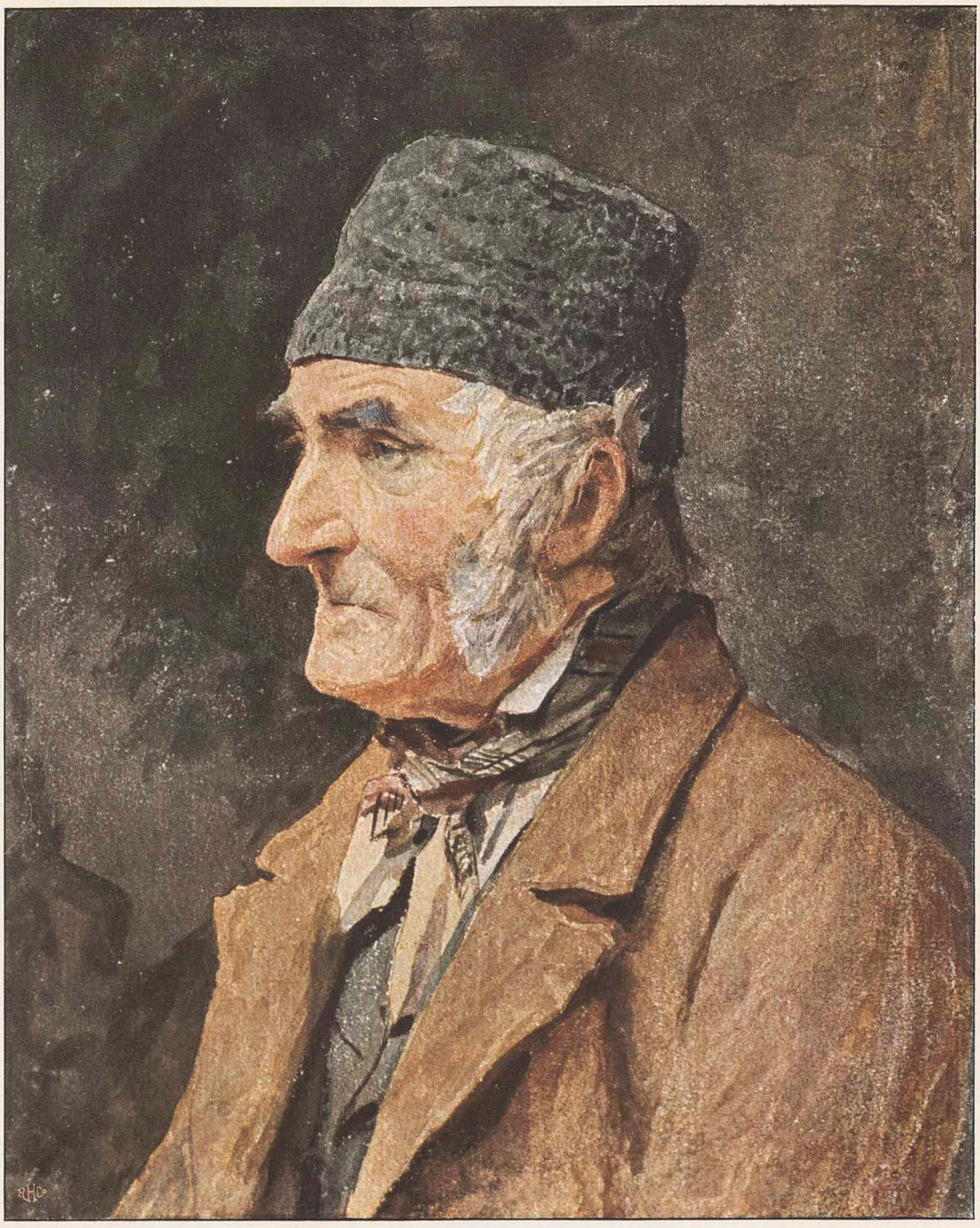
J'aurais dû t'écrire et noter ce qui m'est resté de souvenirs du père Gleyre, mais j'ai fait deux absences depuis ta lettre, ai toujours été en l'air, puis ta notice, très complète, me semble rendre la vie de l'atelier. Tu as bien caractérisé l'enseigne-

ment du patron. Quand je pense à l'influence picturale de cet homme, il me vient parfois de grands regrets de n'être pas entré chez un paysagiste. A la lettre, nous avions peur d'un ton propre, d'une belle lumière ou d'une ombre bien franche. Aussi qu'arrivait-il? A l'exposition, les œuvres des élèves du père Gleyre étaient en général des tableaux d'une tonalité grise ayant l'air d'être récouverts d'une gaze ou d'une légère couche de poussière. L'homme par contre était très bien: son austérité, sa haine du flafla et de la blague, sa rectitude quand tant de gens se courbaient étaient d'un bel exemple. La tête planait et il tenait pour misérable ce qui est misérable en ce monde, et le disait souvent assez crûment.

Une preuve de la non-infaillibilité du professeur le plus avisé, c'est qu'il s'est trompé dans ses pronostics sur ses élèves. L'un exécutait mal, mais composait bien: il lui fit dire de lâcher la peinture pour laquelle il n'était pas fait. Ce fut un des meilleurs élèves des 25 années d'enseignement du père Gleyre *)! C'est que l'imagination et le goût, ces deux qualités maîtresses, ne se font pas jour dans les études de l'atelier. Avis à ceux qui veulent faire de l'art. Il me semble, ma foi, que l'enseignement ordinaire de nos écoles est fait pour s'asseoir sur ces qualités-là. Il est des professeurs tellement à cheval sur leur petit dessin, sur le modèle d'après les plâtres, qu'ils ne s'aperçoivent pas de ces qualités essentielles chez les élèves, eussent-ils de l'imagination comme Gustave Doré.

Quant aux souvenirs personnels sur Simon, je sais seulement ce qui arriva à Berne au moment où il y exposa en 1851 et 1852. Un de ses tableaux représentait une diligence dans la nuit: on la voyait en silhouette noire dans un ciel déjà sombre; les chevaux lancés au galop étaient éclairés par la lanterne du conducteur. C'était très fantaisiste et plein de vie. J'y ai vu aussi le tableau qui est chez M. Favre. Le père Christen et moi, nous étions navrés qu'on ne voulût rien acheter. Tout cela nous semblait superbe et avoir plus de nouveauté que les beaux paysages à ciel pur qui venaient de Genève. N'ou-

*) Probablement Whistler.



Paysan bernois

1888

blie pas non plus d'ajouter l'histoire que je t'ai racontée à propos des études rapportées de Rome par Simon. En commençant, Simon avait copié quelque Michel-Ange, et Raphaël; mais, petit à petit, il lâcha les musées pour peindre ce qu'il voyait dans les rues et surtout dans les villages. Il y dessina des animaux, tous les animaux, depuis les chevaux jusqu'aux cochons et aux poules. Tu as vu de ces beaux dessins. Guillarmot en a calqué beaucoup. Quand M. B. vit ces croquis et ces dessins rapportés de la ville éternelle, il tomba presque en syncope. Rapporter des poules et des cochons de Rome! et non pas des Romulus et des pères éternels! As-tu dit que Simon avait eu M. Senn comme maître de dessin à l'Ecole réale? C'était un bien gentil homme, élève de Pestalozzi, mais qui, comme professeur, était devenu la victime de cette manie qu'ont les commissions des écoles d'exiger de bons examens et de bons dessins à montrer. Il fallait que l'Ecole réale brillât par ses beaux dessins d'examen. C'était le moment où l'on copiait des Italiens. On faisait l'esquisse sur sa feuille, puis on fixait une autre feuille là-dessus, les bords un peu collés, on arrachait à chaque leçon un petit morceau de cette seconde feuille et on travaillait dans cette petite ouverture sur la première feuille. De cette façon, le dessin restait propre et l'élève ne s'impatientait pas. On faisait deux dessins par an! Mais quels dessins propres et épatants!

Ton vieux *Anker.*

A M. François Ehrmann.

Anet, 18 septembre 1889.

Mon cher Ehrmann,

Ton épître ressemble en partie à une idylle au bord de la mer; tu peux flâner, pêcher et faire de l'aquarelle! Peut-on rien rêver de mieux pour ses vacances! En faisant une sortie, on laisse les soucis journaliers à la maison et heureux celui qui sait trouver une gentille occupation qui l'intéresse et lui fait doucement passer son temps. Un rêve me poursuit, il ne se réalisera pas, sans doute: je voudrais aller à Ravenne, je ne m'y suis pas arrêté en rentrant de Rome, et je voudrais aussi en rapporter des aquarelles. Je visiterais Pavie et le lac de Garde dont on voit une petite partie en passant.

Je voudrais qu'un bourgeois me commandât un portefeuille d'aquarelles que je lui ferais volontiers.

. . . . . .

Je pense qu'une composition vaste et compliquée qui a une unité, une idée fondamentale, un seul sentiment qui l'anime d'un bout à l'autre, aurait plus d'intérêt qu'une juxtaposition de figures, si ingénieuse fut-elle. Pense à la *Paix* et

la *Guerre* de Puvis, à la «destruction de Jérusalem», à la «tour de Babel», à la «bataille des Huns». Je ne puis dire combien j'admire ce dernier, c'était une belle idée d'avoir peint ce morceau de poème barbare: les âmes des Huns et les âmes des Romains se battant dans les airs pendant trois jours et trois nuits au-dessus du champ de bataille.

Nos rapports avec les Allemands sont de nouveau ce qu'ils étaient; ils se taisent et nous aussi. Mais la leçon était excellente pour nous; on choyait et cocollait les Allemands, surtout à l'instruction publique. Le professeur allemand est un grand objet d'exportation, nous en consommions d'une manière ridicule, il n'y avait de places que pour eux.

Ton vieux

Anker.

A Mme Roulet-Anker.

Paris, 2 mai 1890.

Ma chère Marie,

. . . . . .

Avant-hier, c'était l'ouverture du Salon, je n'y ai qu'un dessin, ayant envoyé des tableaux à Mulhouse et à Neuchâtel. Nous avons été, Anna et moi, au Vernissage; là se donnent rendez-vous toutes les femmes élégantes de Paris, qui inaugurent et lancent de nouvelles toilettes. C'était fou! Sarah Bernhardt s'y promenait aussi. Le grand chic, cette année, ce sont les vestes et corsages avec des épaulettes; aucune apparence de cou et de col chez une élégante, tout est engoncé dans un tas de tulle et d'étoffe. On aurait dû installer quelque part une boutique de photographe, prendre les dames les plus remarquables au passage, et vendre leur photographie comme on vend celle des tableaux.

Dans quinze jours ou trois semaines, nous rentrons au pays, et cette fois, c'est pour de bon; nous avons donné congé à l'ap-

partement et à l'atelier et nous ramènerons les meubles. Je vais avoir 60 ans, et j'en ai assez. Tout cela se complique de fatigue et de frais qui commencent à m'être à charge. On vivra dans la solitude à Anet; j'espère cependant que notre vie s'arrangera d'une manière passable.

Tu nous as entendu parler des Massebieau? Ils ont eu beaucoup de malheur ces dernières années et Monsieur Massebieau travaillait comme un enragé cherchant à s'étourdir avec ses livres. Ces derniers jours, il eut une attaque d'apoplexie au milieu de son cours. En voilà un qui aurait bien fait de travailler seulement huit heures par jour comme le voulait la manifestation internationale d'hier, qui a si peu réussi*).

Ton cousin *Albert.*

---

*) M. Massebieau, professeur de théologie. Sa maladie, suite de fatigues, frappa Albert Anker.

RETOUR AU PAYS

Au printemps 1890, Albert Anker revint définitivement en Suisse. Ce fut un grand changement dans sa vie et dans celle des siens. Depuis plusieurs années, il pensait quitter Paris sans cependant s'y décider. Il n'y fit plus que de courts séjours.

C'est depuis ce retour au pays qu'il fait partie de comités de beaux-arts et de celui de la Fondation Gottfried Keller, et qu'il se rapproche de ses anciens amis de Berne, condisciples en théologie et autres. Il fit en Suisse de fréquents voyages: soit pour se rendre aux séances de comités, soit pour voir ses amis et pour faire des croquis et des études en vue d'illustrations; car c'est à peu près à cette époque aussi qu'Albert Anker commença l'illustration des œuvres du romancier bernois Jérémias Gotthelf pour une édition que publiait la maison Zahn. Ce travail, pour lequel il faisait des dessins à la plume très fins et très délicats, le fatigua beaucoup. Ces dessins représentaient pour la plupart des scènes d'intérieur de paysans, ou encore des paysages de l'Emmental, contrée où se déroulent la plupart des récits de Gotthelf. Cela l'obligea à séjourner dans l'Emmental, en particulier à Hasli, près Berthoud, où il vécut quelques semaines chez son camarade d'études et ami, M. le pasteur Schnyder.

A M. A.-A. Hirsch.

Anet, 1890.

Mon cher Hirsch,

Votre lettre vient d'arriver et j'allais vous écrire pour vous dire comment nous nous comportons par le froid qui survient. Nous avons eu 9 degrés au-dessous comme maximum, je n'ai pas vu le thermomètre plus bas: il est vrai qu'il est suspendu sous le toit du rucher, un peu à l'abri. Figurez-vous que dans mon atelier j'ai chaud, grâce à une grosse innovation. Etant à Bâle, j'ai vu, dans la maison de mon gendre, un mastodonte de poêle chauffé à l'anthracite. On bourre ce monument deux fois par jour, on secoue un peu la cendre et, tout est dit pour 24 heures. J'achetai le camarade à Bâle, un numéro chauffant 350 m cubes et mon atelier n'en a que 192! Nous l'avons démonté pour le transporter à l'atelier, j'avais encore un peu de coke, je l'ai chauffé avec le plus grand succès. Mâtin! qu'il fera bon avec cette température 24 heures par jour, et s'il me prend fantaisie de me lever

matin, je trouverai l'atelier chaud. C'est loin de mon classique ronflard auquel je suis resté fidèle et que je maniais suffisamment bien, tel un vieux pratiquant. Depuis ce changement, je suis devenu calme comme un homme qui a un grave souci en moins.

J'ai vu avec beaucoup d'intérêt les départements dans lesquels vous aurez à faire des tournées. Je ne connais que bien approximativement ceux de la Nièvre et de l'Yonne: Auxerre a plusieurs belles églises et un beau musée et Nevers un grand musée de faïences classées historiquement. Rien ne donne mieux une idée de cet art que ce musée; aucun musée de ce genre à Paris n'est arrangé aussi systématiquement. J'ai entendu dire que la ligne du Cantal-Murat-Aurillac était la plus intéressante de France. Tonneau, tonneau, verrai-je cela un jour? Ce sera après Ravenne!

Je suis content d'apprendre que vous avez vendu le « vieux Rabbin »*); je suis étonné seulement que ce ne soit pas arrivé plus tôt; il était charmant, ce vieux. Plaise à Dieu que vous en remettiez un en train dans les mêmes conditions, on est heureux de pouvoir faire de beaux morceaux d'après nature.

Votre bien affectionné *Anker.*

A M. Paul Robert.

Anet, 7 juin 1890.

Mon cher Monsieur Robert,

Je vous envoie les présents plans que j'ai dessinés jadis en lisant le livre de Stapfer; c'est vous dire que ce livre m'avait intéressé. Ces plans ne sont pas copiés, mais faits d'après la description. Le profil des hauteurs est encore plus surprenant que l'autre; ainsi le sol du lieu très saint est à 12 mètres de hauteur! Je m'imagine que c'est ce rocher qui occupe le milieu de la mosquée d'Omar.

Une chose bizarre est cette rangée de cellules dans lesquelles on mettait de l'huile, du bois, des couteaux, des peaux, etc., etc. Il devait y avoir un coin qui ne sentait pas bon et ce coin devait ressembler à une boucherie, ce qui est assez naturel, à cause des sacrifices, et cela situé à côté du bassin d'airain et tout près du lieu très saint!

---

*) Tableau de M. Hirsch.

Dans la description que Stapfer fait de la manière de vivre et des aliments du temps de J.-C., il donne la recette d'une espèce de gâteau ou beignet que j'ai fait faire chez nous et que nous avons mangé avec plaisir. C'est de la farine pétrie avec du miel et frite dans de l'huile d'olive. Ce seraient les beignets de la Sainte Vierge, car certainement elle en a fait. *Alb. Anker.*

Vous me renverrez mes croquis un jour ou l'autre et si vous deviez lire le livre vous rectifieriez.

A M. François Ehrmann. Fragment.

Mon cher Ehrmann,

Je travaille à mon tableau de «la Crèche», j'ai toujours de petits modèles dont la présence m'amuse et m'égaie, je voudrais, dans ma vie, n'avoir pas besoin d'autres modèles, excepté parfois quelque vieux qui me raconte des histoires d'autrefois.

A M. François Ehrmann.

Anet, le 15 septembre.

Mon cher Ehrmann,

J'ai passé huit jours à Bâle pour la réception des tableaux qui doivent figurer à la nouvelle exposition suisse, puis j'ai aidé à les placer avec Giron et Sandreuter. Je n'expose rien pour ne pas entendre grogner quand on se place bien.

N'es-tu pas abasourdi par l'épouvantable meurtre de Genève*)? Quelle horreur que ces Italiens avec leurs couteaux! Ils sont élevés dans une misère profonde: M. David, qui vit à Rome neuf mois de l'année, me disait que les $^3/_4$ des Italiens ne mangent pas à leur faim. Ils ont, paraît-il, de vieux bonshommes anarchistes, peut-être d'anciens carbonaris, qui les instruisent dans les beaux mystères de l'anarchie; suffit, le gouvernement devrait les laisser respirer au lieu de vouloir prendre la lune avec les dents!

Tu t'es enquis de l'état de nos vignes. Hé bien, elles sont belles, on dit même que ce sont celles d'Anet les meilleures de tout le voisinage; à d'autres places, l'oïdium et d'autres maladies font des ravages. Puissions-nous n'avoir point d'accident jusqu'en automne, mais que nous réservent les vendanges? «On ne peut rien dire tant que c'est dans la main de Dieu», disait une bonne vieille à Meuron.

Ton vecchio *A. Anker.*

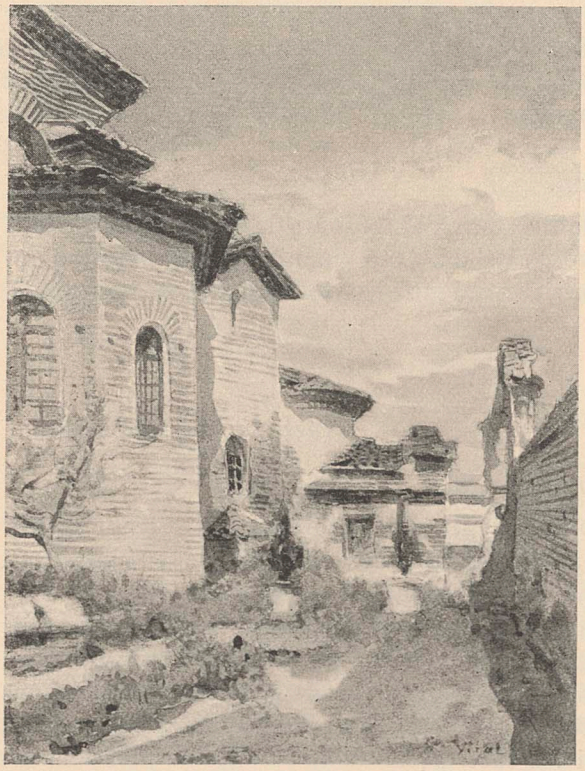
*) Meurtre de l'Impératrice d'Autriche.

A M. François Ehrmann.

Ravenne, le 20 avril 1891.

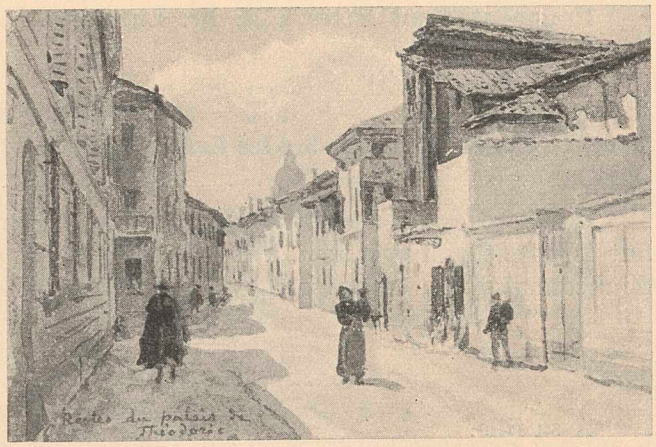
Mon cher Ehrmann,

C'est de Ravenne que je t'écris; j'ai enfin exécuté ce vieux projet! C'est charmant. Je suis établi dans un albergo où le lit est très propre, mais où on ne cire pas les souliers, détail dont on ne s'aperçoit pas ici. Tu connais ces quelques restes du temple de Théodoric: le chœur de St-Vital, le seul morceau ancien conservé — tout le reste est «moderné» — ressemble à une histoire des Mille et une nuits. Te dire la beauté de la coloration et la fraîcheur des deux grands panneaux Justinien et Théodora est impossible! Les vieux archevêques et théologiens de la suite de Justinien ont des têtes comme dans Carpaccio; on dirait du moderne. La frise de l'église St-Apollinaire avec les 22 martyrs est d'une tonalité, d'une douceur infinie. Que de jolies petites martyres dans le nombre! Hier, je suis allé à St-Apollinaire in Classe, à cinq kilomètres dans la campagne unie, au milieu de rizières. Je pense que cette église fut le modèle de celle de Montrouge; on a tiré un si bon parti de cette architecture primitive.



J'ai passé cinq jours à Pavie. Une première fois le Tessin et une vieille église, St-Michel, m'avaient tellement enchanté! Cette église dépasse en beauté le souvenir que j'en avais gardé. Mais quelle façade barbare! Comme fenêtres, de petits trous, et comme décoration, des incrustations de bêtes fabuleuses. Les portes sont belles. Ayant passé à Milan, je ne m'y suis arrêté que pour acheter quelques numéros d'une publication faite par le journal «Il Secolo»: «le cente città d'Italia». Huit pages pour chaque ville: la moitié de la place réservée aux illustrations. Je t'enverrai, sous bande, un exemplaire à mon retour à Anet. A Milan,

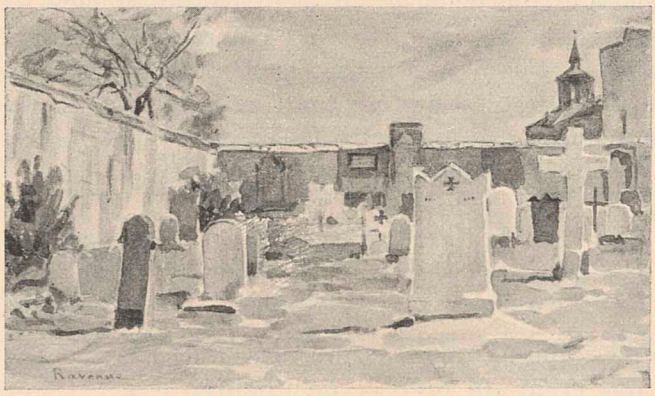
je ne suis pas même allé voir Suzanne Roux, je réservais cela pour le retour, mais je vois que je retournerai sans faire grandes haltes. A Mantoue, peut-être, et au lac de Garde, s'il fait beau. Te souviens-tu des belles silhouettes de montagnes?



A Pavie, j'ai visité l'emplacement probable de la bataille du Tessin, d'Annibal, et j'y suis allé par deux côtés. Une fois, j'ai été à la jonction du Pô et du Tessin. Il s'y trouve un immense pont de bateaux qui mesure bien 1½ km de long. Le pays est désert et complètement plat. Le fleuve change de place, c'est-à-dire que, dans cette grande largeur, il creuse son lit successivement en différents endroits. De même, les îles de sable, qui se trouvent à la jonction, sont instables. J'avais un peu peur de m'installer là pour travailler en compagnie de la demi-douzaine de sauvages qui gardent et réparent le pont; je me sentais terriblement à leur merci, mais j'ai vite vu que ces hommes au visage bronzé sont de bons enfants, tout heureux de voir quelqu'un sur leur pont.

Ravenne n'a pas souffert autant que Pavie dans les vicissitudes de toutes les guerres d'Italie.

A Milan, j'ai dîné à l'endroit où nous logions en 1861. Au rez-de-chaussée de la maison, dans un beau restaurant, trône une belle dame à la voix sonore.



Adieu mon vieux, j'espère aller à St-Marin et envoyer de là des timbres à tout le monde, car tu sais que cette république a son timbre spécial.

Les amitiés de ton vieil ami

Anker.

Fragment d'une lettre à M. Fr. Ehrmann.

1891.

. . . . . Je déteste au fond les attifages; je trouve que la vraie force est de savoir faire belles les figures que l'on voit journellement.

. . . . . .

Les Turcs ont rendu un fameux service à l'Europe en chassant au loin leurs lettrés avec leurs livres; nous devons nous en réjouir encore aujourd'hui et, en signe de reconnaissance, on devrait les chasser d'où ils sont venus (les Turcs).

A sa fille.

Anet, 6 septembre 1891.

Ma chère C.,

. . . . . Ainsi te voilà hors de la maison! Nous nous en apercevons bien ici, tout va redevenir calme et tranquille. Jean Gow-Gregor va partir demain matin à 6 heures, puis, nous serons seuls les trois. Ces jours-ci, on aura la lessive, avec cinq femmes le premier et huit le second jour. Si le temps est beau, tout ira facilement, les dames seront de bonne humeur, le linge sera plus beau et sentira bon.

Je voudrais avoir un peu de détails sur ton examen d'entrée. Comment se fait-il que tu aies fait plus de fautes que d'ordinaire à ton thème? J'espère que tu t'encourageras à tes leçons; je ne sais ce que sera le français avec la grammaire Ayer à la base des leçons. On est obligé de se donner du mal et les efforts ne servent pas à grand'chose, car les enfants ne comprennent pas; on a beau tourner la chose de toutes façons, cette grammaire est un malheur. Il serait bon de prendre les leçons d'anglais. Savoir l'anglais est une conquête vu l'admirable littérature. Deux heures par semaine, un peu de travail à la maison et l'entendre prononcer correctement te mènerait à un résultat. C'est à présent que tu apprendras facilement une langue, plus tard la mémoire est rétive et il faut répéter mille fois les choses pour les garder dans une vieille mémoire.

Adieu C., et porte-toi bien.

Ton papa.

Lui-même n'avait jamais abandonné l'étude des langues mortes. Il apprenait fréquemment par cœur du grec et de l'hébreu.

A sa fille.

Anet, 8 février 1892.

Ma chère C.,

Nous avons reçu ta lettre; quand tu nous écrivais tu avais mal au cou et mal à la tête. Soigne-toi, ne te mets pas au froid et aux courants d'air, l'influenza règne et tu te souviens de ce qui est arrivé à cette pauvre Lucie de St-Blaise? Les plus jeunes peuvent être appelés et partir pour la grande armée. Dimanche dernier, on a enterré ici un garçon de 12 ans, le frère de cette pauvre jeune fille qui est dans son lit depuis novembre à la dernière période de la phtisie. Que ce soit une leçon pour toi.

Notre voisin est toujours dans le même état; il reste en chambre par ce froid et n'a pas bonne mine. Espérons que les jours chauds lui ramèneront sa bonne santé. Cependant, c'est un de ces hommes qui ne se soignera jamais comme il faut; il croit que cela n'en vaut pas la peine, que son mal passera comme il est venu. A l'idée qu'il pourrait venir à manquer, il me semble qu'il manquerait un morceau de moi-même, tellement je l'aime, à cause de sa bonté inaltérable. Je me rappelle combien il vous a fait plaisir à vous, les enfants, et à moi, et comme il m'aidait en automne au pressoir, et en général, je me dis qu'il n'existe pas plus aimable voisin au monde.

Dimanche dernier, on a répété le spectacle en y ajoutant une nouvelle pièce. Puis, comme toujours, on a dansé. Le lendemain, tous les acteurs sont allés reporter le lustre que Gfeller leur avait prêté; ils l'ont transporté grandiosement au son de la fanfare. Un long flandrin avait mis des habits en papier gris et un chapeau impossible. Je crois que le lundi après le dimanche des Brandons était un jour que fêtaient nos ancêtres.

Il fait un froid de loup. Le matin, le thermomètre marque souvent 10 et 12 degrés. Et dire qu'il viendra un temps où l'on pourra se tenir derrière la maison et s'asseoir sur l'herbe! Te souviens-tu, l'an passé, je vous avais dit une fois pendant le dîner d'admirer le verger qui jamais ne serait plus beau. Tous les laiterons fleurissaient, les pommiers de même. C'était un spectacle merveilleux.

Adieu Cécile, gute Besserung. *Ton papa.*

Les enfants d'Albert Anker et lui-même voyaient presque journellement la famille d'un de leurs proches voisins. C'était un homme de bien dans toute la force du terme; il était sobre de parole, mais d'un naturel fruste et gai. Sa femme, digne compagne de ce campagnard simple et de bon conseil, élevait parfaitement leurs nombreux enfants. C'était le couple le plus uni qu'on pût voir. A la mort de ce voisin qui survint quelques semaines plus tard, Albert Anker et les siens furent vraiment dans le deuil.

A M. Alb. de Meuron.

30 avril 1892.

Mon cher Meuron,

Je vous renvoie ce volume *), c'est fort intéressant: le siège de Gênes et la mort du pape sont superbes. Augereau aussi. La bataille d'Iéna m'a intéressé; je connais le champ de bataille pour avoir fait plusieurs fois à pied les quatre lieues qui séparent Weimar d'Iéna. J'espérais voir dans ces mémoires des narrations des fêtes de Paris qui étaient grandioses dans les entr'actes des batailles; les dames étaient ravies de revoir les beaux hommes, ceux qui restaient en France étaient tous marqués au b: bossus, borgnes, boîteux, bancals. Les fêtes et les réceptions chez l'empereur étaient drôles parfois. Une des dames les plus cocasses, la Maréchale Lefèvre, avait un très grand franc-parler. Vous savez que le second volume de ces mémoires renferme des calomnies sur les Suisses au service de France,

*) Marbot (Mémoires).

de ceux qui ont fait la guerre avec l'Espagne et se sont trouvés à la capitulation de Baylen. La société des officiers de la Suisse française s'en est émue, on fera des recherches dans les archives pour répondre. A plusieurs reprises, notre Berner Taschenbuch, qui paraît chaque année, a donné relation de tout ce que les Suisses ont souffert dans leur captivité d'Espagne. Certains d'entre eux furent captifs pendant deux ou trois ans dans la petite île de Caprera près de Minorque.

A sa famille.

Port-Alban, 4 août 1892.

A 5 heures, je suis arrivé «aux eaux». J'ai une chambre à l'hôtel St-Louis, ce nom me portera bonheur. De mon lit, je vois les nombreuses lumières de Neuchâtel. Cette chambre pourrait bien être une des cinq ou six belles chambres à coucher que j'ai eues dans ma vie. Le village est tout petit, les grèves ennuyeuses, peu de bateaux font le service pendant le jour, exactement comme des voitures de louage. Ils charrient du gravier, des marchandises, etc. Enfin, je vois de près ces falaises que j'ai tant regardées de Neuchâtel. Une chose jette un froid: tout est patois, les petits enfants mêmes le parlent et on ne comprend qu'un mot de temps en temps. Demain, jeudi, de nombreux bateaux vont au marché de Neuchâtel avec force haricots.

A sa famille.

Port-Alban, 9 août 1892.

Si l'empereur Guillaume savait combien il fait beau «aux eaux», il viendrait fabriquer ici quelque aquarelle au lieu d'aller embêter sa grand'mère à Osborne et lui faire un de ces discours qu'il faut corriger après coup.

Aujourd'hui a eu lieu le premier bain. L'eau était chaude, le sable s'étend à perte de vue. Des hommes conduisent ce sable de l'autre côté du lac. Quand on bâtit à Neuchâtel, on se sert de sable ici. Je m'informe de droite et de gauche s'il n'est jamais venu de peintre. On me répond que non. Ce matin, j'ai dessiné près de l'église qui est à 20 minutes, près de Belly. M. le curé est venu bavarder avec moi, puis il m'a invité à prendre de la bière, mais comme je voulais finir ce que j'avais commencé, je n'ai pas pu accepter. C'est un jeune homme très causeur et gentil. Les étrangers ne sont pas nombreux, mais aujourd'hui, il y avait tout de même beaucoup de monde. Deux grandes barques ont amené des marchandises, elles étaient chargées à enfoncer.

A M. Albert de Meuron.

Anet, 5 avril 1893.

Mon cher Meuron,

C'est aujourd'hui, dans le train de Bâle à Bienne que j'ai appris la si triste nouvelle de la mort de votre frère. J'avais acheté la Gazette de Lausanne, dans laquelle j'ai lu l'article nécrologique. Je prends part à cette perte si cruelle; je plains Mademoiselle votre sœur qui perd ce si aimable compagnon de son existence; et je plains Neuchâtel qui perd un citoyen dévoué, avisé, de bon sens, ne se payant pas de mots. Je n'en connais pas beaucoup qui se donnaient si simplement à la chose publique. A-t-il été assez gentil à la Société des Amis des Arts! Je l'ai souvent admiré et souvent il m'étonnait. La nature l'avait fait un peu malicieux, caustique même, il voyait les travers des autres avec une grande finesse, et avec cela il était d'une bonté inépuisable et d'une admirable bonne volonté.

Les années viennent et, avec elles, les choses tristes. Il me semble que je mûris fortement pour la moisson: aussi quand viendra le grand faucheur, je ne serai ni surpris, ni récalcitrant. En attendant, il faut faire des tableaux.

Votre dévoué

Albert Anker.

Aujourd'hui, 5 avril, il y a 46 ans que mon frère est mort!

An Herrn Pfarrer Hürner in Wimmis.

Ins, 1. Mai 1893.

Lieber Freund Hürner,

Sage Deiner Tochter, ich danke ihr für ihren Brief: Wir haben nun ästätische Theorien genug gemacht! Diese Theorien sind wandelbar wie alles andere; die Mode ist da auch allmächtig, doch nicht so schnell ändernd als die Hüte der Frauen. Man sollte meinen, der Begriff des Schönen wäre ein absoluter, doch die Neuheit behält ihr Recht. Es ist damit wie in der Jurisprudenz: non bis in idem. Käme einer und malte wie Raphael, es würde langweilen. Der Mensch verlangt Neues, sonst interessiert er sich nicht an der Sache. Und wenn man meint, alles sei beschrieben, gemalt, gesungen, und es sei keine neue Form mehr zu finden, so kommt ein Sydian und bricht mit Minervas Hülfe neue Bahnen, findet neue Ideen! Da ist das Drängen der Jugend interessant. In krankhaften Erscheinungen keimen oft Elemente eines neuen Lebens!

Dein alter Freund *Vetter, Anker.*

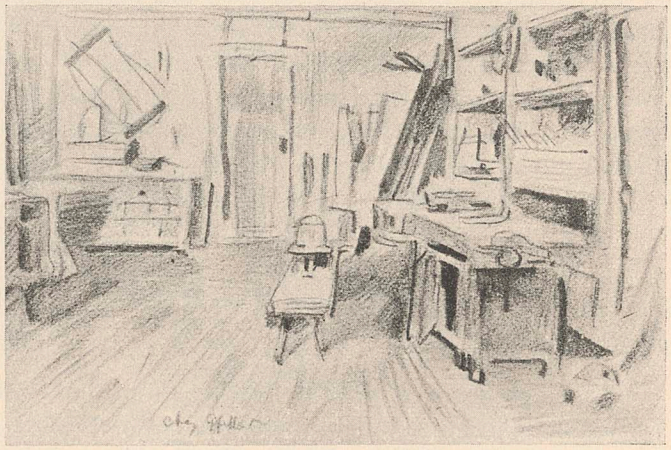
A M. Ph. Godet.

Anet, 16 juin 1893.

Mon cher Monsieur,

. . . . . .

Reportons-nous à la première exposition, en 1842, une exposition que j'ai vue et dont je me souviens bien. C'était sept ans après la mort de Léopold Robert, dont le souvenir était encore très vivant. On ouvre cette exposition, il s'y trouvait les *Protestants* de Karl Girardet, et la *Bénédiction paternelle* d'Edouard. L'un avait 27 ans, l'autre 22! Figurez-vous ce feu d'artifice? Ces Protestants, dont le sujet était nôtre, rentrant si profondément dans la vie protestante; dans quelle joie et dans quelle espérance on devait être! Et Calame, au milieu de sa carrière d'homme international! Et le metteur en scène de toute cette galerie, celui qui présentait toute cette brillante jeunesse au pays, était un des quatre Ministraux: M. Maximilien de Meuron! Non, s'il y eut un jour où Neuchâtel a dû être glorieux, c'est au moment de cette exposition-là. Ce fut l'âge d'or.



Mais tirons la ficelle là-dessus et, humiliés, taisons-nous!

Ne viendra-t-il pas pour la musique un temps pareil? Et puis, enfin, que ce soit la musique ou la peinture, il me semble que c'est indifférent, pourvu qu'on se monte la tête et qu'on ne reste pas simplement dans cette crotte de Mammon, qui, il est vrai, est indispensable, mais devient trop exclusivement le personnage de notre temps.

Les compliments affectueux de votre dévoué

Alb. Anker.

A M. Alb. de Meuron.

Anet, le 14 septembre 1893.

Mon cher Meuron,

Je viens de recevoir votre lettre et j'y réponds tout chaud. Ehrmann *) doit rester à Bretiège jusqu'à la fin du mois.

Nous allons commencer à vendanger, et j'avoue que je suis d'une autre école que vous quant à l'époque des vendanges. C'est dommage d'abandonner le raisin aux guêpes et aux avaries qui peuvent arriver. Le raisin me semble aussi beau que dans les belles années, excepté ces grappes tardives qui sont arrivées après le gel. C'est dommage que nous n'ayons pas eu de brouillard.

. . . . . .

Au choix, j'aimerais mieux aller à la Sagne; j'y ai vu autrefois des cheminées et des cuisines curieuses. Celles qui n'ont pas de fourneau ont encore la crémaillère dans la grande cheminée, une si grande cheminée que toute une famille peut s'y tenir assise. J'aimerais mieux voir ces cheminées qu'un Raphaël: on sait bien, vous le savez aussi bien que moi, qu'on a tout le respect voulu pour Raphaël, mais, dans ma jeunesse, je lui ai voué un tel tribut d'admiration, qu'aujourd'hui j'aime mieux penser à autre chose.

Votre affectionné *Anker.*

A M. François Ehrmann. Fragment.

Anet, 1er décembre 1893.

Je te porte envie pour le tableau que tu mets en train; tu as foi dans ce que tu fais et marches d'aplomb au-devant du résultat que tu sais devenir très bon. C'est là le bonheur de la vie: la paix dans la maison et un travail qui vous occupe fort et qui plaît aux autres, il n'y a rien de mieux.

A M. Ph. Godet.

Anet, 24 mars 1894.

Mon cher Monsieur,

Notre fille C. m'a dit que vous aviez douté de la présence de Goethe à Anet. C'était du 6 au 7 octobre 1779; il faisait un voyage en Suisse avec le jeune Grand-Duc. La veille, ils avaient été de Bienne à l'Ile de St-Pierre. En voulant aller à la

*) La famille Ehrmann avait loué les bains de Bretiège, inutilisés depuis longtemps. L'installation était sommaire, mais tous néanmoins s'en déclaraient satisfaits.

Sauge, ils s'égarèrent dans le marais couvert de brouillard et dînèrent à St-Blaise, sur une terrasse, d'où ils admirèrent la vue sur le lac, le soleil s'étant montré. Ils retournèrent à Anet, wo wir in einem leidlichen Wirtshaus übernacht blieben — c'était donc une bonne auberge —. Le lendemain, l'aubergiste les mena à travers le marais du côté de Morat, mais le chemin était bien mauvais, le brouillard très

épais, les chevaux enfonçaient dans la boue, si bien que ceux qui les montaient étaient obligés de les conduire à la main. Ils arrivèrent à Morat, avec la pluie. Goethe visita l'ossuaire et prit «ein Stück Hinterschädel von Burgunden», qu'on trouverait peut-être encore dans ses collections de Weimar. Tout ceci se trouve dans la correspondance à Mme de Stein, correspondance qui a paru ces dernières années. Là, on voit un Goethe très intime, qui eût peut-être été mécontent de savoir qu'on publierait un jour ces lettres. Il est intéressant d'y voir aussi sa grande

amitié avec Lavater. Il avait pour lui une admiration et une affection sans bornes, il dit en parlant de Lavater: «er ist der beste, grösste, weiseste, innigste aller sterblichen und unsterblichen Menschen, die ich kenne. Er ist die Blüthe der Menschen, der Beste von den Besten.» C'est dire beaucoup! Quelques années plus tard, c'était le refroidissement le plus complet; le commencement de ce refroidissement se voit aussi dans une lettre à Mme de Stein.

Et puisque je vous parle de nos hôtes illustres d'Anet, savez-vous que M. de Talleyrand a de même passé la nuit, ainsi que me l'a raconté M. Kromer, ancien propriétaire du Gurnigel, qui, de 1814 à 1817, avait été sommelier à l'Ours. Il me disait que c'était au retour du Congrès de Vienne; peut-être verrait-on des traces de son passage dans quelque vieille lettre à Neuchâtel. Le père Kromer m'avait montré la chambre où avait reposé Talleyrand. Elle n'existe plus, car on a rebâti cette partie de la maison.

Vous me pardonnerez de vous faire perdre votre temps avec mon bavardage, mais que voulez-vous, quand j'attrappe quelque vieillerie, je n'aime pas la garder pour moi tout seul.

Je n'ai pas encore pu savoir si les peintures de Robert sont à Neuchâtel; si c'était faisable, on pourrait aussi les promener dans les rues comme celles de Cimabué.

Recevez des amitiés de votre dévoué

Alb. Anker.

M. Alb. de Meuron.

Anet, mai 1894.

Mon cher Meuron,

Je vous renvoie le dernier volume de Marbot. Il ne s'y trouve plus de petites cocasseries; la chose intéressante est l'histoire de Masséna. J'ai lu cette débâcle dans le père Thiers et je n'aime plus beaucoup Napoléon, je crois avec Lamartine que ce grand législateur a mis la France dedans pour 100 ans. J'ajoute à mon envoi un volume de Balzac renfermant un bien joli récit: la «Messe de l'Athée». Cette histoire n'a que 20 pages, la narration même n'en comprend que cinq. Toutes les fois que je l'ai lue, j'ai eu les larmes aux yeux. C'est le récit de la difficile jeunesse de Dupuytren; car, dans Balzac, Desplein personnifie Dupuytren; Darthès, l'étudiant, c'est Balzac lui-même. Cette forte amitié de deux hommes aussi dissemblables est quelque chose de très touchant. Je prête ce volume à tout le monde, cela vous explique pourquoi j'y ai mis mon nom d'une façon un peu apparente.

Après de longues absences, je suis rentré à Anet. J'aurais été tenté de faire comme Agamemnon à son retour chez lui après la guerre de Troie: me prosterner à terre et baiser le sol qui m'appartient. Tout est si beau, vert et plantureux! Je voudrais pouvoir me borner à fumer ma pipe et regarder le beau printemps.

Anker.

A M. Paul Robert.

3 janvier 1895.

Mon cher ami,

Voici une circulaire que vous renverrez à qui de droit.

. . . . . .

Je ne sais si Michel-Ange vous fait le même effet. Quand on voit sa Nuit, on est abasourdi. Quel extraordinaire bonhomme! D'un côté, je le déteste comme un perturbateur en peinture, sculpture, architecture, mais de l'autre, aucun mortel ne m'en impose comme celui-là. C'est, comme puissance, un être intermédiaire entre le bon Dieu et les hommes.

Alb. Anker.

A M. Paul Robert.

Anet, 21 avril 1895.

Mon cher collègue,

Nous avons parlé de chants d'Eglise allemands, et, pour vous faire voir que je ne les ai pas surfaits, je vous envoie notre psautier et vous voudrez bien lire ceux que j'ai marqués. Lisez-les à haute voix, vous entendrez mieux la cadence. J'ai indiqué avec des lettres les rimes qui sont souvent si heureusement réparties. Honneur et gloire aux grands poètes qui savent faire d'une langue qu'on pourrait croire rétive et raboteuse un instrument souple et harmonieux! Le numéro 2 me rappelle une chose remarquable. Le grand Frédéric a gagné beaucoup de batailles, mais il a été plusieurs fois rossé. Un jour, après un échec, ses soldats faisaient le soir, par un mauvais temps, une course forcée. Ils étaient nombreux, n'en pouvaient plus; alors un sergent entonna:

Nun danket alle Gott!
Mit Herzen, Mund und Händen etc.

C'était un chant que tous savaient, l'armée entière fit chorus et les choses marchèrent mieux.

Il existe plus de 10,000 psaumes semblables, tous ne sont pas bons, témoin ces vers qu'on cite comme modèle à ne pas suivre:

O Jesu, nimm mich Hund beim Ohr
Und wirf mir Deinen Gnadenknochen vor,
Und schmeiss mich Sündenlümmel
In Deinen Gnadenhimmel!

Ce n'était ni riche, ni harmonieux, «aber gut gemeint». Je vous envoie aussi un calque du Doge Grimaldi dont j'avais fait une petite esquisse. Vous regretterez le triste état de la toile, mais pour peu qu'on le regarde longtemps, on est plein de charme et de respect et on oublie les avaries. Cela reste une chose importante.

Ayez la bonté de me renvoyer mon psautier. C'est celui dont je me sers à l'église où je chante aussi comme un bienheureux.

Alb. Anker.

A sa famille.

Milan, 29 avril 1895.

Cher tout le monde,

. . . . . .

*) A midi, je suis allé à la vieille collection de la Brera et ai fait un autre dessin d'après ce Francesco Napolitain, je l'ai ensuite envoyé à M. Brun. Cela fait un drôle d'effet de revoir des tableaux que j'ai copiés il y a 34 ans! Eux sont restés les mêmes et vont, dans leur sérénité, au-devant d'un avenir toujours jeune, et moi, j'ai changé et vais au-devant de la dernière station sur le chemin de Neuchâtel.

A M. Paul Robert.

Anet, avril 1896.

Mon cher ami,

Hier, il y eut une assemblée de tempérants à Muntschemier. M. Bovet y était, et comme il n'y a pas d'hôtellerie dans la localité, j'ai eu le plaisir de lui donner l'hospitalité après avoir entendu son sermon. Ce fut un jour mémorable.

J'ai fait une sottise; j'ai accepté une trop grave mission. On a décidé diplomatiquement qu'il y aurait un membre suisse du jury des récompenses de Berlin. On m'a prié d'accepter ce poste et, ne pensant qu'au plaisir de revoir Berlin et ses musées, j'ai accepté. Le 5 juin, on commence par les médailles! Mon âme est en peine, je ne fais que soupirer. Je vois toute espèce de malchances qui pourraient arriver.

Alb. Anker.

*) Pour la Gottfried Keller-Stiftung, pour l'achat d'une toile.

A Mme Alb. Anker.

Berlin, 3 juin 1896.

Ma chère Anna,

Il n'est pas possible de faire un plus agréable voyage. A Bâle, les employés ont été on ne peut plus complaisants. Le nôtre était aux petits soins avec son monde, j'aurais voulu lui dire qu'il avait l'air d'un brave homme. L'arrivée aussi est des plus faciles, tout est taxé, tarifé et personne n'a l'air de penser qu'on peut vivre autrement que par le tarif. Un héros en casque nous donne des jetons à l'arrivée, suivant ce que vous désirez: un cheval, deux chevaux ou un omnibus. Un employé cherche les bagages, vous mène à votre voiture et cela coûte 30 pfennigs. J'ai déjeuné chez l'ambassadeur, sa femme et lui sont très aimables, il a chez lui un dessin de moi encadré. Puis je suis allé seul à l'exposition, j'y retournerai demain, car les salles sont nombreuses, les tableaux aussi.

Albert.

A Mme Alb. Anker.

Berlin, 4 juin 1896.

Ma chère Anna,

Tout continue à bien aller. Hier, j'ai été voir les musées anciens que je connaissais d'autrefois. Celui des antiques et de Schliemann est fameux, mais leur Luxembourg, avec les choses modernes, ô mes amis! que c'est donc démodé la peinture Louis-Philippe et Napoléon III! Je suis aussi allé voir l'exposition industrielle dont mon compagnon de voyage m'avait parlé. Ils ont fait un «vieux Berlin» comme on fit à Genève un village suisse, c'est très réussi et très amusant. Tous les Kellner et les dames vendeuses sont habillés en Louis XIII.

Je t'écris au restaurant après avoir dîné; ils ont des masses de tonneaux de bière, mais ni une plume, ni un encrier. Dimanche, après avoir été à l'exposition, j'ai dîné chez M. Roth, notre ambassadeur. L'après-midi, un orage épouvantable a gâté une course à Charlottenbourg que projetait Mme Roth pour nous faire voir le tombeau de la Reine Louise. Je ne me suis pas laissé arrêter par la pluie, j'ai pris deux omnibus consécutifs pour y aller. Le parc est charmant: de longues allées conduisent au mausolée. Il est éclairé à l'entrée par des verres bleus, c'est solennel. Les gens de Berlin viennent faire des pique-niques dans le parc et afin qu'ils ne laissent pas traîner de papiers par terre, des corbeilles sont fixées aux arbres auprès de nombreux bancs. . . . On m'a dit qu'il existait quelque part un masque du grand Frédéric.

Hier, nous étions invités le soir chez deux confrères. Quel luxe! C'est comme des musées de Cluny, depuis le jardin jusqu'aux combles de la maison. Bouguereau est modeste à côté!

A Mme Alb. Anker.

Halle, samedi 13 juin 1896.

Ma chère Anna,

J'ai quitté Berlin, et je t'écris dans un café; j'y venais autrefois lire le Magasin pittoresque et la Revue des deux Mondes. Les faubourgs s'étendent à perte de vue, de grandes maisons dans des jardins prétentieux au possible: fontaines, jets d'eau, etc., etc. Dans toute la ville on retape les maisons et on fait des façades Henri II, ce ne sont partout que des «Schnörkelis». La vieille place du Marché seule, avec sa vieille tour et l'église, n'a que peu changé. La maison que j'ai habitée est surélevée d'un étage; elle est située sur une petite place autour de laquelle je reconnais la plupart des maisons qui, presque toutes, datent de 1500. On ne voit plus rien de mes vieux Philister, tout doit être mort. D'ici, je vais à Cassel voir le musée qu'on dit parfait comme bâtiment et comme collection. Deux des peintres berlinois étaient très gentils. L'un, le jeune, a fait le portrait de l'empereur en 1894, l'autre un vieux de 1821 se souvient de la caserne des Neuchâtelois et de Pfuel. Celui-ci avait fondé une école de natation dont ce Berlinois lui-même a été l'élève. Quand les élèves savaient nager, ils recevaient, comme diplôme, un caleçon de bain rouge.

Je crois vraiment que ces 43 ans écoulés ont moins changé ma carcasse que la physionomie de Halle!

Adieu tout le monde.

Le père.

A M. Paul Robert.

Anet, 20 juin 1896.

Mon cher ami,

J'ai le plaisir de vous annoncer que vous avez une seconde médaille d'or *) à l'exposition de Berlin; le président nous a dit que les décisions étaient provisoires jusqu'à ce que l'empereur ait fait la revision, car il est homme à faire quelques changements.

---

*) Pour le «Premier printemps».

Notre section, la salle proprement suisse, n'avait que 17 tableaux, ce n'était pas très imposant. Je vous raconterai la chose par le menu.

A Berlin, j'ai reçu votre carte m'annonçant l'achat du Gobelin Louis XIV par la Société Gottfried Keller; je suis content que ce soit au pays. Il faut bien qu'une telle œuvre ait ce prix-là, puisque d'autres amateurs l'ont poussée si haut. On m'a dit que le Handelscourier blâme un tel achat: acheter si cher une tapisserie inutile, quand tant de vieux n'ont pas d'argent pour le tabac et la goutte!

Mon voyage s'est fait très heureusement; au dernier moment, j'avais grand souci: à 65 ans, on commence à avoir des appels, on se méfie de ses forces; mais tout est bien allé. J'ai trouvé les Berlinois les plus agréables gens du monde et dans nos délibérations, ils ont toujours été des gentlemen, tandis que d'autres pays étaient avides et tiraient la couverture à eux.

Alb. Anker.

P. S. Les décisions du jury doivent encore rester secrètes. N'allez donc pas annoncer la nouvelle dans les cafés de Bienne, l'empereur serait mécontent! Il n'a pas fait encore sa revision!

A sa fille.

Anet, 1er septembre 1896.

Ma chère L.,

A Soleure, j'ai vu une chose mémorable. Tout près de M. Zetter, chez lequel je demeurais, on démolissait le premier étage d'une maison étayée préalablement avec des poutres et des rails. Beaucoup de personnes regardaient; je croyais d'abord à quelque malheur. Il n'en était rien; on enlevait du mur une assez grosse pierre, sur laquelle était une inscription romaine. Cette inscription est mentionnée dans des volumes spéciaux et passe pour être la plus vieille chose de Soleure. C'est dédié à la déesse *Epome*, la déesse ou patronne des chevaux, par un soldat *Opilius Restio*, préfet du bourg de Solodurum. Et cela se passe sous le second consulat de l'empereur Antonin (probablement Caracalla). Ce sera un des joyaux de leur musée de Cluny.

A sa fille.

Anet, printemps 1897.

Ma chère L.,

Il y aura une exposition universelle des beaux-arts à Munich. Les Suisses y exposeront d'office dans d'autres conditions que d'habitude, car on leur accorde

une salle qu'ils arrangeront à leur convenance sans passer devant un jury allemand, mais devant un jury suisse, siégeant en Suisse avant l'expédition des tableaux. Une exposition préalable aura lieu à Bâle vers le milieu d'avril. On essaiera donc ce règlement tout neuf pour la première fois cette année. On se plaignait toujours d'être traités comme des orphelins à ces expositions; personne ne prenait nos intérêts en mains, nous étions comme perdus.

Je serai du jury, une première fois à Bâle, puis à Munich pour aider à placer les tableaux. C'est une besogne ingrate, chacun est mécontent de la place qu'on lui donne et si un membre du jury ou des commissaires ont le malheur d'exposer, ils devraient suspendre leur toile à la corniche pour ne pas faire crier. L'exposition préliminaire à Bâle aura lieu du 26 avril au 2 mai, quelques jours avant la séance du jury. Que je serai donc content de ne plus faire partie de toutes ces boutiques, je préfère aller aux eaux à Port-Alban, plutôt qu'à Munich où l'on se fatigue et où l'on travaille pour des mécontents.

A sa famille.

Munich, 19 mai 1897.

Cher tout le monde,

Tout continue à bien aller, nous pourrions finir aujourd'hui, si tous les tableaux étaient ici.

. . . . . .

J'ai vu le gros bonnet des peintres de Munich: Lenbach. Devant faire, il y a quelques années, le portrait de Bismarck, au moment où celui-ci était en disgrâce et où la cour n'eût pas osé le recevoir, il avait logé chez lui l'ex-chancelier. Ce peintre habite tout seul une fort jolie maison sous les arbres. Le peuple fit une manifestation grandiose à Bismarck, toute la ville s'était donné rendez-vous devant cette maison et Bismarck fit alors un important discours patriotique.

Les lits ne sont pas bons ici; couvertures, draps, duvets, tout est trop petit. Je voudrais voir et dessiner un Allemand dans la pose qu'il prend quand il dort. La poitrine doit être découverte; enfin, il y a un mystère là-dessous! Quant à la nourriture, elle est surtout copieuse, avec des flots de bière noire. Eh bien! celle de M. Gfeller me plaît beaucoup mieux, car elle est plus claire et n'a pas le goût de poix de celle-ci.

Le bonjour à tout le monde.

Papa.

An Herrn Dr. Bähler, Arzt in Biel (1832—1910).

Anet, 1897.

. . . . . .

Es gibt allerlei Dekorationen für die Neubauten in Bern, der Parlamentsbau besonders hat unendlich viele Wände zu dekorieren. Ich hatte im Sinn, die Landsgemeinde zu Sarnen zu malen, die ich eben grosso modo angefangen. Es wäre so interessant als irgend etwas anderes. Ein hübsches Sujet wäre auch Witzwyl. Es ist eidgenössisch und verdammt originell mit dem ungeheuren Horizont wie in Holland. Man hat ihn sonst so zu sagen nirgends in der Schweiz. Die Horizontlinie müsste sehr tief sein mit einem unendlich grossen Himmel, dann Heufuder eines nach dem andern mit Leuten an der Arbeit, gross wie Ameisen in diesem Raum. Aber ich bin wohl alt, und dieser Gedanke nimmt mir den Mut. Die Flächen sind gross — ars lunga, vita brevis.

A M. François Ehrmann.

Anet, 6 novembre 1897.

Mon cher Ehrmann,

Il est temps que je te parle un peu de deux expositions de tableaux que j'ai vues à mon aise à Bâle. Celle de Böcklin et celle de Holbein. Nous y étions convoqués officiellement; on pensait pouvoir acheter quelque chose, mais dans ce grand nombre de tableaux, un seul appartenait à un marchand, tout le reste avait trouvé sa place définitive.

Tu connais peut-être le grand Album en trois volumes que les Allemands ont édité et qui contient à peu près toutes les œuvres de Böcklin? A Bâle, on voyait des œuvres de jeunesse, beaucoup de paysages qui rappelaient Calame, ou mieux encore, un des ses élèves, Zimmermann. Petit à petit, Böcklin fit des figures: un St-Jérôme dans un charmant paysage sauvage, un Polyphème qui lance un quartier de roche sur le vaisseau d'Ulysse, enfin il trouve les Tritons, les Sirènes, les animaux amphibies, avec l'eau, qu'il traite d'une manière bien amusante. Dans cet ordre d'idées, il y a aussi des pêcheurs trouvant une sirène; elle est dans un filet emmanché d'un bâton; c'est un charmant arrangement. Puis, vient la série des Vénus et nymphes dans des paysages inventés. Les dames de Bâle se pâmaient là devant de manière à être obligées de respirer des sels. A coup sûr, il est le grand chef de file en Allemagne. Que d'imitateurs de ses sujets, de ses paysages, de son dessin! ce sont ceux, me semble-t-il, qui ont choisi la bonne part; ils arrivent droit au but. Quand on entrait, on était impressionné en voyant ces tableaux si violents et si disparates. Ce n'est pas lui qui met du «ton dans le ton» comme Jules Dupré!

L'exposition Holbein a fait connaître quelques tableaux mémorables: le Bourgmestre Meyer, l'exemplaire de Dresde et celui de Mayence, je crois. Des tableaux en longueur, des scènes de la Passion, puis des reproductions de tous les dessins et peintures de Londres. Une grande photographie de deux dignitaires de Henri VIII, c'était fameux. Sans cela, les portraits rappelaient celui d'Anne de Clèves dans le salon carré et le mathématicien Krotzer au Louvre. Le Louvre possède d'ailleurs de fameux spécimens de son art, et des meilleurs, avec le portrait de sa femme, de Bâle.

Les Bâlois fêtaient le 4e centenaire de sa naissance en 1497. En 1526, il va en Angleterre et y meurt en 1543 à 46 ans. Il eût bien fait de vivre encore 46 autres années.

Tu comprends que les Bâlois se donnent du jabot; ils ont fait faire des médailles Böcklin et Holbein et veulent les vendre à tout le monde.

Ton vieux

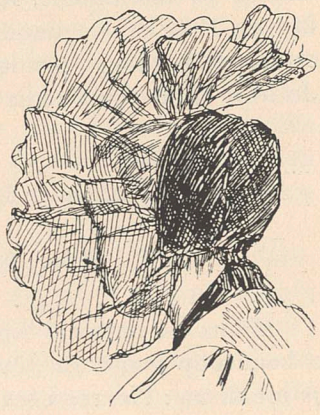
Anker.

An Herrn Pfarrer Hürner.

Ins, den 20. Januar 1898.

Mein lieber alter Freund Hürner,

Es hat mich sehr gefreut, wieder Nachrichten von Dir zu erhalten, hingegen bin ich betrübt, zu vernehmen, dass Du an Rheumatismen leidest; dies ist freilich die Krankheit unseres Alters, und alle unsere Zeitgenossen werden mit derselben Bekanntschaft gemacht haben.



Ich bin auch immer da, das Aufgebot ist noch nicht an mich gekommen, obgleich der Turnister zum Abmarsch gepackt ist; ich mag noch immer schaffen und thue es so gerne wie früher, wenn ich nach der Natur arbeiten kann. So geht mir die Zeit rasch vorbei, ich habe keine Spleengedanken, die einem kommen, wann man zu sehr über sich selber hinbrütet. Zudem bin ich in den zwei letzten Jahren ein eidgenössischer Taglöhner geworden, ein Commis Voyageur in eidgenössischen Kunstsachen!

Dein alter

Vetter, Anker.

An Herrn Dr. Ed. Bähler.

Ins, 20. Januar 1898.

Lieber Bähler,

Hier ist das Buch zurück (Maag, Der Feldzug Napoleons nach Russland). Wie schauderhaft! Napoleon war doch ein grosses Kalb, diesen Zug zu übernehmen. Es wäre schade gewesen, wenn er eine Minute weniger in St. Helena gelitten hätte. Und dennoch, es ist kein so ergreifendes, tragisches, poetisches Geschick wie das seine in der ganzen Geschichte, Sage und Mythologie. Deshalb hat er immer so viele Anbeter, besonders in der Damenwelt. . . .

A sa fille.

Anet, 3 mars 1898.

Ma chère L.,

Je devrai être à Bâle le jeudi 10 au soir pour une séance de beaux-arts. Souvent, je me dis que je ne veux plus accepter de ces fonctions-là, étant déjà de deux commissions, mais Ehrmann m'a expliqué que tant qu'on vit il faut bouger, le temps du repos vient et alors le repos est parfait.

Comme amusement, nous avons des pièces de théâtre à Anet, dans ce moment on joue la troisième pièce. Tout cela aurait un piètre intérêt pour nous, si nous ne connaissions les acteurs; tous les Lina y ont joué et tu comprends combien C. y prend part. Mündi jouera dans celle d'aujourd'hui; la dernière fois, Hänsel tenait le rôle principal comme un maître. Il prenait la chose très au sérieux, était souvent pathétique, et a l'avantage d'articuler très distinctement tout en prononçant l'r d'une façon très sonore. Tout le monde était ravi du jeu plein de vie de ce gentil garçon.

Après demain aura lieu la fête commémorative de la bataille de Neuenegg. On ira au monument, le Dr Bähler y prononcera un grand discours; il l'avait fait en 1866 déjà, quand on inaugura le monument. Je voulais y aller, mais je crains de patauger pendant des heures dans une boue profonde et pas chauffée. Je lirai ce discours dans le journal.

A M. le professeur E. Michaud, à Berne.

1898?

Cher Monsieur Michaud,

. . . . . .

Dans ces derniers temps, à l'occasion des luttes antisémitiques en France, on a beaucoup pensé au Jésuitisme et à sa nouvelle attaque contre la République; je me disais: Heureux les peuples ayant la question religieuse derrière eux! C'est

étudiés par eux d'une manière si intense et si victorieuse qu'ils ont amené des choses nouvelles dans la peinture et, à ce titre-là, je les salue comme les bienvenus. En religion, quand il y a une église officielle bien sage, bien ordonnée par l'Etat, il se trouve des gens fondant des sectes à la place de la religion officielle. Ils veulent quelque chose de plus vivant allant davantage au cœur. Faut-il leur en vouloir si leur cœur demande autre chose? J'avoue que les sectes me font toujours plaisir, elles répondent à un besoin.

A M. le professeur Michaud. Fragment.

Anet, 31 janvier 1899.

Le voilà donc définitivement placé ce tableau *) qui date du temps du Kulturkampf; au moment où, faisant partie du Grand Conseil, j'ai assisté à d'intéressantes discussions théologiques. Outre M. le professeur Holsten et vous, tout le monde avait trouvé étrange un sujet de cette nature et n'y avait rien compris. Dans le principe, je voulais mettre cette inscription dans le cadre: «Sieh, die Erde ist nicht verdammt.» Je vous ai cité, je crois, cette anecdote caractéristique de deux ecclésiastiques du concile de Bâle, se promenant le long de la Birse, par un beau jour de soleil; l'un fit remarquer à l'autre la beauté de la nature, le chant des oiseaux, l'autre lui répondit: Fuyons d'ici, ce sont des appâts de Satan!

A ses petites-filles.

Anet, 20 avril 1899.

Mes chères enfants,

Voici vos dessins. Ils sont bien, c'est ainsi qu'on les fait à l'école; ils sont soigneusement exécutés et très propres. Je connais ces sortes de dessins, on en fait dans nos classes à Anet, depuis la 12e année, et, à l'école secondaire, ils deviennent plus compliqués et plus sérieux, ce n'est plus un simple badinage, ou un jeu. Il vous faut continuer; mais tâchez de ne plus seulement faire des dessins d'école, faites aussi quelques essais d'après nature; ce serait triste, qu'étant de la famille d'un peintre, vous n'arriviez pas, à 16 ans, à exécuter, sans difficulté, quelque site d'après nature. Quand vous vous promenez et que vous voyez un paysage qui vous plaît ou une maison originale ou un bel arbre, tâchez de vous demander comment il faudrait le reproduire, où on devrait se placer, ce qu'il faudrait dessiner ou laisser de côté; cela vous amusera. Dites à votre maman de vous préparer un petit

*) «Jeune et vieux».

carton avec une ouverture. Vous fermez un œil, vous regardez le paysage à travers cette ouverture, et vous avez un cadre qui vous donne l'idée d'un tableau. Vos dessins sont tout à fait propres; la propreté dans un dessin est une qualité que je prise, mais, à mon point de vue, c'est une qualité de 3e ordre, autre chose me plairait davantage.

Il pleut, et ces jours c'était de la pluie de bise qui est mortelle à la fleur des arbres. Les vergers sont beaux verts et les petites fleurs paraissent. Au revoir, mes chères enfants, faites mes amitiés à tous.

Le grand-papa.

A M. Philippe Godet.

Anet, 17 mai 1899.

Mon cher Monsieur Godet,

Vous avez fait dans la «Suisse libérale» une tartine sur mon compte qui est bien la chose la plus aimable qu'on puisse décemment dire sur moi; une feuille de rose en plus serait de trop! Vous marquez une chose sur laquelle j'ai appuyé, dès le commencement, selon la mesure de mes forces: l'intérêt psychologique, probablement un vieux reste de ma théologie. Il m'a toujours semblé qu'un tableau, sans cet intérêt, est privé de sa lumière. C'est vieux jeu, c'est certain, la théorie du temps des Paul Delaroche et Ary Scheffer. On a fait du chemin depuis, on sait aujourd'hui que la peinture peut marcher seule sans le secours d'une béquille. Mais voilà, l'homme s'intéresse à l'homme, il sera toujours le modèle par excellence.

Le paysage est une conquête moderne, jamais le ton et la lumière n'ont été étudiés comme de nos jours, excepté par quelques-uns: Claude Lorrain, Cuyp, etc.; les paysages anciens sont bien ennuyeux avec leurs premiers plans noirs comme des chapeaux. Oui, même Ruisdael et Hobbema avaient besoin de ce cirage pour faire fuir leur horizon.

Vous connaissez sans doute cet entretien de Michel-Ange avec un ambassadeur des Pays-Bas, dans une église de Rome, sous les auspices de Vittoria Colonna (dont il devrait exister une biographie à la moderne); il dit: «Il y a aussi des Flamands qui ont fait des travaux de peinture, on appelle cela des paysages; ils y mettent des arbres et des figures de paysans, mais ce n'est pas de la peinture proprement dite, on ne peut appeler peinture que ce qui se fait en Italie: le nu.» C'était bien sévère.

Et le paysage a tant de raison d'être dans le monde moderne! Par sa représentation de beaux sites, il fait à l'homme un alibi dans ses multiples préoccupations; quoi de mieux que de regarder un paysage après des histoires Dreyfuss et d'autres semblables!

Alb. Anker.

An Herrn Dr. Ed. Bähler.

Ins, 26. Mai 1899.

. . . . . Es dünkt mich immer, ein historischer Autor solle sich mit dem sämtlichen Stoff wohl verwandt machen und dann bei der Ausführung gar nichts vor sich haben und die Sache lebhaft und lieblich erzählen, wie man bei einem Glas Wein etwas einem Freunde oder einer Gesellschaft erzählt. . . . . .

A M. Paul Robert.

Anet, 18 octobre 1899.

Mon cher collègue et ami,

C'est avec plaisir que j'apprends votre décision de passer l'hiver à Florence; j'espère de tout mon cœur que ces vacances vous feront du bien, seront un bon repos et que vous reviendrez rafraîchi et en train. Mais il est une chose que je vous souhaite aussi, c'est un peu plus de tranquillité. En Suisse, les gens vous mettent à toutes sauces, vous surchargent de travail; de plus, il en est qui viennent vous tirailler et vous harceler, de sorte que c'est moins le travail que ce tiraillement perpétuel qui, à la lettre, vous assomme. On devrait avoir un cerbère à sa porte

et le lâcher sur l'intrus. Je vous conseille aussi de manger davantage, le sang s'appauvrit avec une nourriture trop peu abondante; d'autre part, je vous fais la recommandation de St-Paul à Timothée: «Ne continue pas à boire de l'eau, mais use d'un peu de vin, à cause de ton estomac et de tes fréquentes indispositions.» De plus, à Fiesole et à Florence, le vin est si bon, c'est le pays du Chianti, si renommé pour ses belles qualités.

Je suis content que la «Messe de l'Athée» vous ait plu, c'est une chose très noble et je défie les plus récalcitrants de ne pas être touchés.

Alb. Anker.

A M. Paul Robert.

Anet, 1er décembre 1900.

Mon cher ami,

Pardonnez si je vous écris une simple carte, mais je n'ai aucun secret à vous dire; tous les buralistes et tous les concierges du monde entier peuvent la lire. J'ai oublié de vous parler du livre de Meuron *) que j'ai trouvé tellement bien. Il est vrai que Meuron est sympathique au pays par sa fibre helvétique. Ces *Bergamasques* et ces montagnes sont os de nos os, les chasseurs de chamois, et leurs montagnes de même. Et puis la brave famille, les braves gens, ce brave papa auquel moi-même je dois encore une bonne chandelle; car il a cherché parfois à consoler mon père auquel ma peinture faisait tant de chagrin. Tout le livre, fait du reste modestement d'après de précieuses lettres, est un bon livre et serait fameux pour ceux qui sont blasés par des lectures trop modernes: c'est de nouveau du bon pain de ménage et du bon lait à la place de liqueur et de caviar.

Au revoir. *A. A. à A.*

An Herrn Hürner, Pfarrer in Wimmis.

Ins, 14. Januar 1901.

Mein lieber Hürner,

Es verlangt jammernd von mir ein sehr schönes Bauernhaus (eine Zeitung); ich habe daran schon im Emmenthal gezeichnet, aber meistens ist das ganze Haus von einem grossen Dach erdrückt, wie einer, der eine zu grosse Kappe aufsetzt. Wie sehen die Bauernhäuser in Erlenbach aus? Sind es Schweizerchalets? Ich

*) La correspondance d'Alb. de Meuron.

möchte irgendwo etwas imposantes finden, dass man vom Kanton Bern Respekt haben müsste. Biglen und Signau sind durch ihre schönen Häuser bekannt; in Langnau ist auch ein schönes Wirtshaus: der Hirschen; aber ich glaube, der Stall und die Scheune sind a parte. In zwei Monaten habe ich nun mein 70. Jahr hinterlegt, so geht es einem, wenn man nicht jung stirbt. Früher kam dies mir vor, als die äussersten Grenzen des Alters, jetzt haben die Begriffe geändert.

Ich habe immer allerlei Krüppel-Bestellungen, und ich möchte lieber wieder etwas grösseres, längeres anfangen, da ich die Kraft noch besitze, und nun muss ich meist aus Höflichkeit allerlei nichtiges ausgäggelen. Wo ist die Zeit, da ich ruhig an meiner Arbeit sass; den ganzen Sommer an der gleichen Arbeit sitzen konnte, ohne dass mir jemand in den Weg kam? Was mich aber freut, ist, dass mir noch allerlei in den Sinn kommt; ich hätte noch mehrere Gemälde vor, der Schädel ist noch nicht ganz ausgetrocknet. Die immerwährende Arbeit hält einem doch frisch auf. Es freute mich auch alle Mal, wenn ich Dich sah und Dein Zimmer betrat, da waren feste theologische und philosophische Bücher auf dem Plan und ohne deren Hülfe und Liebe dazu ist man dahin.

Dein alter

Vetter, Anker.

A sa petite-fille.

Anet, 22 mai 1901.

Ma chère D.,

Voici quelques échantillons de belle poésie; tu reconnaîtras des chants et psaumes de nos psautiers. Le temps où ils ont été composés est l'époque de la Guerre de 30 ans. L'Allemagne et surtout l'Allemagne protestante était alors au milieu des horreurs de la guerre, la misère était si grande qu'on menait les enfants paître l'herbe aux champs; j'ai, du moins, vu une gravure de l'époque représentant les enfants paissant l'herbe dans les environs de Magdebourg. Ces pauvres protestants allemands se consolaient des misères présentes, en composant des chants qui leur représentaient la félicité éternelle.

Le maître qui vous donne ce cours, dont j'ai lu le commencement dans ton cahier, est un bon maître; c'est bien d'enseigner, aux enfants d'un certain âge, la prosodie: c'est l'anatomie des vers, elle vous en explique la fabrication et donne les règles pour les faire. Tu vois là trois ou quatre exemples de beaux vers et de jolies manières d'arranger les strophes. Dans les différentes études que j'ai faites, il m'a passé sous les yeux des poésies en plusieurs langues. Je ne crois pas qu'il y en ait de mieux charpentés que ceux-ci. En allemand, on a la richesse de l'ac-

cent et de la rime; de plus, on a la liberté d'employer alternativement le vers long et le vers court, et, si on emploie la rime d'une manière judicieuse, on obtient des mouvements et des tons très riches et très amusants. J'ai ajouté aussi une traduction d'une strophe d'Horace en vers coryambiques (le coryambe est — UU —), c'est traduit avec les mêmes syllabes, mais moins heureux que les dactyles . . . .

. . . . . .

Dis à ton professeur de prosodie qu'il est un brave homme et que ton grand-père te l'a dit.

Mes bonnes amitiés à tout le monde.

Ton grand-père.

A M. François Ehrmann.

Anet, 19 août 1901.

Mon cher Ehrmann,

Merci de ta lettre; notre silence commençait à me peser et j'allais t'écrire. Te voilà à faire de la douce villégiature; c'est ce qu'on voudrait faire, si on avait des rentes sans autre souci que celui de ne pas manquer de tabac. Tu fais des diversions avec Bacon, mais je m'imagine que c'est avec ses propres œuvres et non pas seulement l'Essai de Macaulay. Je ne connais ce bonhomme que par Macaulay. Dans l'histoire de la philosophie, on ne nous faisait pas voir le vrai Bacon qui se fichait de toute philosophie. Il la considérait comme des vessies dans lesquelles les enfants mettent des petits pois pour faire du bruit. Un philosophe de profession n'avouera pas cela, il se mettrait la corde au cou en prenant Bacon au sérieux, alors on l'émacie fortement dans l'histoire de la philosophie officielle.

Tu parles de Darwin; je connais son origine des espèces, j'en ai lu la moitié, ce n'est pas incompréhensible, mais j'eus une si grande confiance en lui que je l'ai laissé aller et ne l'ai pas suivi. Avait-il une belle tête avec sa vieille barbe! J'ai entendu dire qu'il était très religieux et pratiquant, et pourtant sa théorie fut attaquée par toutes les Eglises. Pour lui, la religion et ses théories étaient de deux catégories, tout comme la religion et l'Eglise ne sont pas de même espèce. On a raconté une blague à son propos. Quelqu'un lui demandait des détails sur sa vie pour une notice biographique, il écrivit: «J'ai étudié à Cambridge et Oxford, puis j'ai fait mes examens de docteur. Après cela j'ai été demeurer à X. et j'ai continué à travailler.»

Ces jours derniers, je suis allé à Vevey voir notre exposition suisse des beaux-arts. Avec Henri Godet, à qui j'ai fait visite, nous avons parlé de Bunyan à propos des dessins que Burnand fait pour le «Pilgrim's Progress». Je ne connais ce

Bunyan que par un des Essais de Macaulay et des morceaux de l'histoire d'Angleterre où celui-ci en parle avec une haute vénération. Dans son essai, il mentionne une édition illustrée qu'il critique assez fort à sa façon; il trouve ces illustrations à côté du texte. Un des illustrateurs était le fantastique paysagiste Martyn. En lisant ces observations et voyant ce qu'il se représentait comme illustrations, j'ai pensé que tu ferais cela très bien. Le pèlerin et les différents personnages seuls devraient être bien dessinés, mais, pour le reste, il faudrait faire du fantasque et des choses presque folles. Il me semble que tu saurais faire ces machines abracadabrantes qui rappellent l'Enfer du Dante. Si tu y passais une fois tes vacances, l'affaire d'essayer?

Ton vieux *Anker.*

En septembre 1901, à la suite de grandes fatigues et de la grosse émotion que lui causa l'incendie qui détruisit les trois maisons de chaume de la Muntschemiergasse, situées vis-à-vis de sa demeure, Albert Anker eut une attaque d'apoplexie. Ce n'est que le quatrième jour qu'elle arrivait à son point culminant. L'hémiplégie fut arrêtée. Pendant quelques mois privé de l'usage de sa main droite, il se mit courageusement, non seulement à écrire, mais à peindre de la main gauche, et, assis dans son fauteuil à roues, il causait gaiement avec ses amis qui vinrent de loin lui rendre visite. Il copiait aussi des figures et des paysages que ses amis et sa famille conservent pieusement.

A M. François Ehrmann.

Anet, 27 septembre 1901.

Mon cher Ehrmann,

La noce a eu lieu, mais en même temps il m'est venu une attaque, rien que ça! .... C'est une affaire de jours ou de mois; si seulement je pouvais prendre un train de grande vitesse! La main droite ne m'obéit plus, je t'écris avec la gauche; la paralysie est venue petit à petit, pourvu que cela finisse avant que la nuit se fasse dans le cerveau!....

Adieu mon cher Ehrmann.

Ton vieux *Anker.*

An Herrn Dr. Ed. Bähler.

Ins, 5. Oktober 1901.

Ja, lieber Bähler, ich bin bös getroffen worden, und es ist mir leid, dass es nicht gerade fertig gemacht. Ich wäre jetzt wie Hiob III, 13; nämlich ich hätte Ruhe! Aber dennoch ist es nicht traurig bei uns, die Kinder sind hier, und wir lachen bisweilen, wie in den guten Zeiten. Die rechte Hand ist völlig tot, der Fuss ebenso, wie es herauskommen wird, weiss niemand, aber das weiss ich, dass ich sobald als möglich versuchen werde, mit der linken Hand zu arbeiten. Das Resultat wird Null sein, jedoch es wird mir Zeitvertreib sein, en attendant.

Unterdessen grüsst aufs freundlichste alle Deine lieben Leute, Dein alter

Anker.

A M. A.-A. Hirsch.

Anet, décembre 1901.

Mon cher Hirsch,

Votre lettre nous a fait très plaisir; nous sommes heureux que le retour se soit effectué heureusement. Votre visite nous a rempli de joie, on en parlera longtemps dans Landernau-Anet. Nous sommes heureux que tout se soit passé à la satisfaction de tous.

Je copie une nouvelle tête d'après une huile et toujours de la main gauche. Je crains tellement de faire des bêtises que je suis précautionneux à l'excès. Résultat: on va plus vite parce qu'on s'arrange à ce que chaque coup de pinceau porte. Aujourd'hui, mon petit doigt de la main droite peut toucher le pouce; j'essayais vainement depuis longtemps; la marche va mieux, mais avec ce mieux est venu une dangereuse audace, qui, à certains moments, pourrait me faire tomber, alors gare aux vieux os!

Votre vieux *Anker.*

A M. Philippe Godet.

Anet, 22 décembre 1901.

Mon cher Monsieur,

. . . . . .

J'ai lu l'histoire grecque de Cartius jusqu'à Epaminondas; après, c'est trop triste. C'est la guerre sacrée pendant laquelle les Grecs pillaient le trésor de Delphes pour se battre entre eux, puis, Philippe! Je ne veux pas attrister mes

esprits avec ces horreurs et préfère 1400, un temps d'espérance qui préparait la Renaissance. Le bon Dieu est bien cruel de permettre qu'il y ait eu une papauté et une maison de Castille; il eût joliment mieux fait de protéger ses ennemis, les infidèles. Mais je ne veux pas faire le Garo du «Gland et de la Citrouille», j'aime mieux penser que ç'aurait pu être plus mal encore.

Je vous écris de la main droite, qui fut longtemps comme un morceau de terre glaise. Si le mieux continue dans ces proportions, je serai comme autrefois au printemps et referai un nouveau bail de 20 ans!

Recevez les amitiés de votre dévoué

Alb. Anker.

A ses enfants.

Anet, décembre 1901.

Cher tout le monde,

Cette fois, c'est moi qui prend ma plume de Tolède pour vous souhaiter une heureuse nouvelle année, mais je ne vous souhaite qu'une bonne santé, j'ai assez de confiance en votre sagesse, pour être persuadé que vous mènerez tout le reste au mieux. Un proverbe allemand dit: «Der Mensch ist seines Glückes Schmied.» C'est on ne peut plus juste.

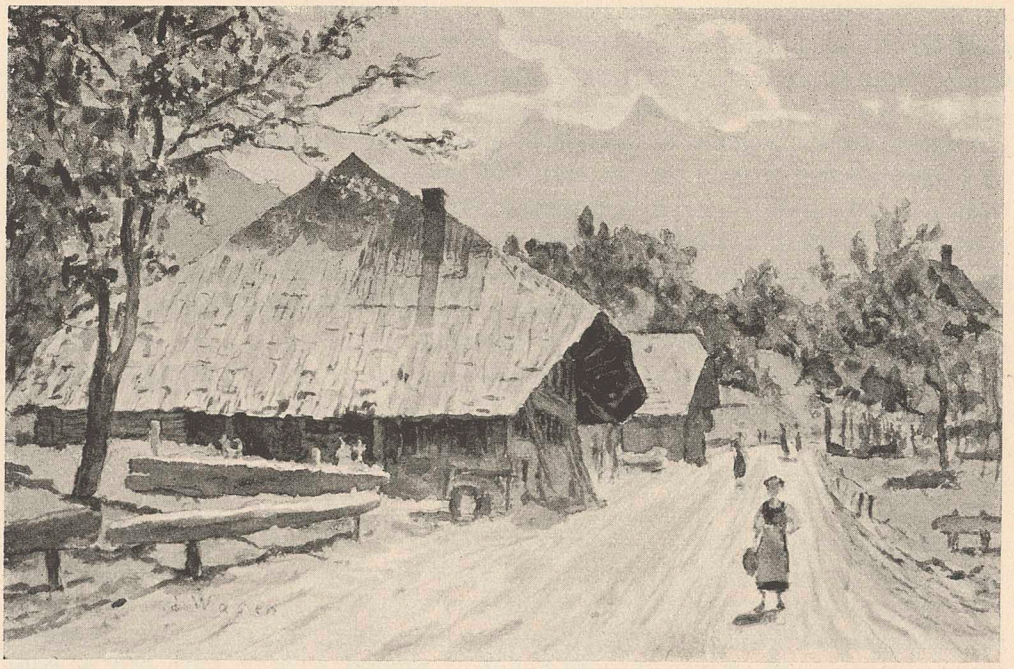
Chez nous, tout est calme et tranquille; quand le temps est mauvais nous sommes seuls. Le jour, je cherche à faire des natures mortes; le soir, je lis de gros livres, après avoir fait un petit somme. Maman a une correspondance comme la plus grosse maison de commerce, je vais être obligé d'avoir un encrier plus grand, notre cuveau est vide à chaque instant.

Ceci est écrit de la main droite, le commencement, de la gauche; la droite fait des lettres mieux formées, la gauche est plus obéissante, et par le fait va mieux. Parfois, le matin, les doigts me paraissent si souples que je croirais pouvoir vaquer à mes affaires comme autrefois, mais à l'usage, c'est autre chose. Je mets toujours les «bottes de sept lieues», elles me retiennent à la maison, car c'est compliqué de se chausser, sans cela je serais allé depuis longtemps à l'école ou chez l'ami Gfeller.

Maman a reçu de Bâle un beau cahier relié, sur la première page il est écrit en grosse ronde: «Histoires des malheurs de grand'maman.» Ce sont les petites qui voudraient avoir par écrit ce que leur grand'mère leur a raconté après avoir épuisé tous les contes de fées, une fois qu'elles avaient la rougeole.

Adieu mes enfants, bonne chance et bon courage.

Le vieux père.



De la main gauche.

A M. A.-A. Hirsch.

Anet, 8 février 1902.

Mon cher Hirsch,

Quelle ne fut pas ma surprise en recevant les trois cartes avec des fragments de la Tapisserie *)! Je m'imagine que ces photos sont faites d'après l'original. C'est une des choses que je voudrais voir encore en ce monde, avec l'église de Moissac que je ne connais que d'après des photographies. C'est un de vos privilèges d'inspecteur **) de voir toutes ces choses. Pour me consoler, je peux regarder la cathédrale de Berne. La tour était autrefois tronquée, à présent elle est terminée et semblable à toutes les grandes tours gothiques; il n'y manque pas un seul clocheton, le tout couleur beurre frais, ce qui ajoute à l'édification des Bernois.

*) La Tapisserie de Bayeux.

**) M. A.-A. Hirsch a visité pendant plusieurs années, comme inspecteur des écoles de dessin, nombre de départements.

Je vous annonce avec plaisir que je me suis réinstallé à l'atelier, qui, ces jours-ci, est de nouveau chauffable; j'ai commencé une petite aquarelle de la main droite, laquelle main redevient aussi adroite que l'autre, c'est-à-dire qu'aucune des deux n'obéit bien. Il faudra voir si je parviens aussi à peindre à l'huile, je n'ai pas essayé depuis longtemps. Je trouve un bonheur très grand de travailler dans mon vieil atelier, auquel j'avais déjà fait mes adieux. Je reprends modèle et repeins d'après nature, ce qui vous rend la bonne humeur. Depuis quelque temps, je sors, car le temps est beau; les naturels ont de nouveau l'habitude de me voir, ils ne me regardent plus comme un revenant; je retourne aux séances de la commission d'éducation; nous y discutons, toutes les trois semaines, du salut de la patrie et de son avenir temporel et spirituel.

Votre ami *Anker.*

A M. A.-A. Hirsch.

Anet, avril 1902.

Mon cher Hirsch,

Votre lettre est arrivée aujourd'hui et j'y réponds tout de suite, car, demain, je me mets en route pour l'Oberland, faire visite à la famille de mon ami, le pasteur Hürner, décédé subitement le 14 avril. Il est mort magistralement, ayant encore prononcé à Pâques, deux jours avant sa mort, un sermon dont tout le monde était ravi. Après un cinquantenaire de pastorat, il voulait abdiquer, ayant l'oreille un peu pesante, maintenant les scies du déménagement lui sont épargnées, il a sa *casa suprema* qu'il ne quittera plus!

Avant-hier, on a enterré un homme qui occupait une grande place à Berne. C'est un M. Bovet, pasteur à l'Eglise libre. Il était d'une bonté incommensurable et il paraissait avoir une prédilection pour les plus pauvres, les plus ivrognes, les plus vicieux; il revenait aux mêmes individus dix fois de suite, s'il le fallait. Il fondait ou patronnait toutes les sociétés d'abstinence. Avec cela, il avait du talent; je l'ai entendu une fois dans un village des environs prêcher aux paysans — il savait bien notre allemand —; parfois c'était presque familier, puis cela montait au sublime, il élevait le bras en un geste lent et paraissait deux fois plus grand. Il faisait penser aux vieux prophètes; c'était insinuant, persuasif; parfois il faisait peur et tout cela sans affectation, toujours simple quel que fût son registre. Il allait chaque mois à trois heures de la ville prêcher les détenus les plus mauvais qui lui achetèrent une couronne pour son ensevelissement.

Votre vecchio *A. Anker.*

A sa petite-fille qui lui demandait conseil à propos d'une composition. Le sujet «Poesi, Prosa und Malerei» étonnait un peu le grand-père.

A sa petite-fille.

Anet, 31 août 1902.

Ma chère D.,

Si ton brigand de M. St. s'imagine qu'une composition sur «Poesie, Prosa und Malerei» est facile, il se trompe, et il se trompe également s'il croit que j'ai des choses à dire sur un sujet pareil. Il est vrai, qu'au gymnase de Berne, dans un cours que nous avions conjointement avec la littérature allemande, on nous a parlé de sujets semblables. Ce cours définissait en un des chapitres les sujets qui devaient être traités dans les cinq branches des beaux-arts: poésie, musique, peinture, sculpture et architecture. Je pense que votre brigand attend que vous traitiez ce sujet dans ce sens.

Que faut-il dire de la prose? Elle est faite pour exprimer quelque chose de positif, de vrai, de terre à terre, le langage de chaque jour; ainsi, notre inspecteur d'écoles ne montera pas sur Pégase pour faire, à la fin de l'année, son rapport à la commission d'éducation. Toute l'histoire naturelle, la science avec ses mille et mille découvertes, si imprévues et remarquables soient-elles, n'emploient que la prose. En général, la vie moderne, avec son allure démesurée en toute chose, a pris une tournure plutôt prosaïque.

Mais voici autre chose. Un poète a vu fondre une cloche; cette cloche est déjà, par elle-même, un objet presque un peu mystique, elle appartient à tous; elle est devenue le sonore porte-voix de tout le monde, étant mêlée aux événements mémorables, tristes ou gais. Le rappel de tous ces événements semble être un sujet éminemment poétique: ici nous n'avons plus à faire à des chiffres, à du positif, l'imagination prend son essor, ses écarts mêmes ne sont pas à craindre, la forme poétique les excusera suffisamment.

Quant à la peinture, elle traite de sujets différents. Un peintre veut-il parler de l'amour maternel avec tout son charme? S'il sait rendre les formes d'un beau modèle, il fixera sur la toile, avec ses pinceaux, des choses que les paroles ne peuvent rendre ni en poésie, ni en prose, il a un élément nouveau. On peut admirer la beauté en paroles, on peut même exprimer le pourquoi de cette beauté, mais est-ce la même chose que de la faire éclater aux yeux de tous en une force souvent extraordinaire?

Je pense que M. St. demande aussi la nomenclature d'autres attributs de la poésie et de la peinture. La peinture donne le «nebeneinander»; la poésie, bien plus libre, donne le «nacheinander». Elle peut, par sa souplesse, donner le «neben-

einander». Mais seulement jusqu'à un certain point, quand elle décrit et détaille trop, elle empiète sur le domaine de la peinture et s'égare. Dans ce chapitre, certains romanciers modernes sont de vrais sauvages, ils décrivent avec une anxieuse minutie des choses qu'il faudrait laisser aux peintres. Pour avoir le bonheur et le génie de traiter les sujets «von gehobener Stimmung», il faut le secours de Minerve; cette bonne déesse est parfois un peu capricieuse et verse ses dons les plus exquis sur des individus qui ne sont pas des plus corrects, tandis que d'autres qui sont propres, exacts, polis, bien chaussés, ayant tout pour eux, sont ignorés de la déesse! Pourras-tu tirer quelque chose de ce bavardage? Ce n'est sans doute pas assez systématisé, mais tu diras à M. St. qu'il vous a donné un sujet trop difficile et trop abstrait, qui demanderait pour être bien traité une connaissance de la littérature, une expérience et une maturité qui vous manquent.

Il y a un siècle et demi, cette question des beaux-arts et de leur délimitation respective a été traitée et résolue par Lessing dans le Laocoon; on vous en parlera encore, car on ne peut aborder certaine nature de sujets sans saluer respectueusement l'homme et son livre.

Les affectueuses salutations de tous

Le grand-papa.

A sa petite-fille.

Anet, septembre 1902.

Ma chère Dora,

J'ai reçu ta lettre. Le sujet de ta composition «Poesie, Musik und Malerei» est mieux ainsi que tu l'écris aujourd'hui, car «Prosa, Poesie und Malerei» faisait une chose boiteuse. Prosa est une forme littéraire. Tu devras sans doute expliquer la nature des sujets que doit traiter la musique qui n'a à faire ni à des idées, ni à des formes palpables en couleurs ou modelées. La musique touche à des fibres très intimes de l'âme, dans le monde des sensations et non dans celui des idées; elle est peut-être moins noble, parce que justement elle ne s'adresse pas au monde des idées, mais elle éveille les sensations les plus profondes et les plus poignantes. Ne crois-tu pas qu'elle agit sur les nerfs et les sens de manière à donner des émotions plus saisissantes que ses deux plus éthérées compagnes la poésie et la peinture?

Maintenant, encore un mot sur l'expression «Brigand». Il y a deux sortes de brigands: les mauvais et les gentils. Les mauvais vivaient autrefois en Italie, ils allaient faire bénir leurs poignards par la Ste-Vierge, après cela il pillaient ou tuaient les voyageurs. L'espèce des gentils brigands est de ceux qui donnent des compositions trop difficiles aux petites filles et celles-ci doivent se casser la tête

pour les faire. Ces jours-ci j'ai entendu la conversation de deux dames et cette conversation m'a réconcilié avec les sujets de composition trop difficiles. Elles ont parlé des choses qu'elles mangeaient, qu'elles aimaient, que leurs brus n'aimaient pas; elles proclamaient leur autorité vis-à-vis des servantes; tout cela dit d'une manière pathétique comme on raconterait la mort de la pauvre Antigone; alors je me suis dit: Heureuses celles qui sont familiarisées avec d'autres idées ennoblissant les pensées trop souvent reportées sur le terre à terre!

Adieu, ma chère D., reçois les amitiés du

Grand-père.

An Herrn Ed. Bähler, Sohn, Pfarrer in Thierachern.

Ins, November 1902.

Es hat mich ungemein interessiert, den «Cicerone» (von J. Burckhardt) einmal zu sehen, ich hatte viel von ihm gehört. Es ist eine ungemeine Gelehrsamkeit darin, und zum praktischen Gebrauch hat er am Ende ein vollständiges Register angebracht. Mich wundert nur, dass ein Mann wie Burckhardt die Geduld hatte, ein solches Buch zu machen, es hätte nicht mehr Mühe gekostet, vier Biographien wie den «Constantin» zu schreiben, ein Jugendwerk, das in kurzer Zeit und in einem Guss geschrieben wurde. Wenn jemand nach Italien geht, ist der Cicerone ein guter Vademecum, stört einem vielleicht an manchem Genuss. Man kann an vielen Sachen Freude haben, wenn man auch vieles, was drum und dran hängt, ignoriert.

A M. Davinet.

Anet, 31 mars 1903.

Cher Monsieur Davinet,

Je viens vous remercier infiniment pour le superbe bouquet apporté par M.Laurenti, de la part des membres de la Société des Beaux-Arts. Veuillez présenter mes meilleurs remerciements à ces messieurs. Ainsi vous honorez plus qu'il le mérite le vieillard de 72 ans, pas mal avarié aujourd'hui. Quand je repasse mon existence je suis obligé de penser au proverbe latin: «ars longa vita brevis». Oui, la vie est courte et l'art bien étendu! Je songe à tout ce que j'aurais voulu faire encore et je regrette de ne pouvoir recommencer avec de nouvelles forces. Mais voilà, le moment vient où il faudra partir pour cet endroit où l'on ne fait plus de tableaux. C'est le sort commun à tous les peintres, car même les plus malins finissent par la vallée de Josaphat. Il n'y a pas de quoi se troubler, il faut être reconnaissant d'avoir pu prendre part à ce banquet qui a son charme. L'hôte qui nous a reçus continuera sans doute à nous traiter avec bienveillance.

Merci encore une fois et recevez avec ces messieurs mes plus cordiales salutations.

Albert Anker.

A M. le professeur E. Michaud.

Anet, 11 avril 1903.

Mon cher Monsieur,

Comme Bossuet est peu grand dans ces essais du rapprochement des deux Eglises! L'aigle de Meaux devait trembler et grelotter comme un pauvre moineau transi en pensant au jésuite La Chaise et à Mme de Maintenon qui avait la main là-dedans d'une manière occulte, car alors le conseil des ministres avait lieu chez elle. Leibniz est autrement franc et noble, mais qu'allait-il faire dans cette galère? on se le demande aujourd'hui qu'on connaît l'événement. Aimons donc François de la Mothe de Salignac de Fénélon et son Télémaque! Il n'a pas été un père de l'Eglise qui a formulé, en des conciles, des dogmes dans le style d'un problème d'algèbre, mais il fut bon, charitable et compatissant.

A M. A.-A. Hirsch.

Anet, 2 mai 1903.

Mon cher Hirsch,

Je suis confus de recevoir un si beau et précieux livre, un livre qui décrit l'église de Moissac. D'après les photos du musée du Trocadéro, je la considérais comme la plus belle du monde. J'ai commencé à parcourir ce volume et suis émerveillé de cette profusion de chapiteaux, différents les uns des autres; ceux qui les sculptaient faisaient la chose comme un sacerdoce et souhaitaient mériter le paradis par leur travail. Espérons qu'ils ne se seront pas trompés et reposent maintenant en parfaite béatitude dans le sein d'Abraham! L'allégorie leur était plus familière qu'à nous; les savants ne doivent souvent plus comprendre des choses que ceux de l'époque devinaient facilement: ainsi le groupe de l'ange montrant un livre parfaitement blanc à ste Marie Magdeleine signifiait que la page sur laquelle sont écrits nos péchés a été blanchie par la grâce de Dieu. Bien malin celui qui devine cela! Ces pieux sculpteurs avaient déjà un pied dans le ciel et ne devaient pas fêter le 1er mai avec des processions à drapeaux rouges! Je vous remercie donc infiniment pour ce volume.

Hier a eu lieu, comme tous les deux ans à Neuchâtel le 1er mai, l'ouverture de l'exposition de peinture. J'y suis allé malgré le mauvais temps et la fraîcheur, je pensais bien y trouver le Tout-Paris de Neuchâtel. Les salles étaient moins pleines de monde qu'à l'ordinaire, à cause de la pluie, mais j'y ai trouvé plusieurs têtes chéries, restes de mes camarades d'école, et autres connaissances. Le paysage envahit tout, en fait de figures on voit quelques portraits. En sortant je pensais que Jules Dupré n'avait pas tort quand il disait qu'il ne voulait plus voir que de vieux musées. Nous sommes d'un autre âge!

Votre vieux *Anker*.

A ses enfants.

Anet, novembre 1903.

Nous avons été heureux, cher tout le monde, de savoir que vous vous établissiez confortablement à Paris; dans peu de jours, dans cette vie hospitalière de la grande ville, vous vous sentirez bien inspirés pour travailler, chacun dans sa sphère. On trouve là ses semblables, et il s'établit une émulation qui manque ici. Il vous vient du dehors, dans notre pays, plutôt des choses qui vous détournent du travail des arts.

Rien n'est changé ici; votre maison et tout l'entourage sont charmants en ce moment avec les feuilles rouges de la vigne vierge, c'est superbe. Les feuilles sont restées fort longtemps aux arbres et ce n'est qu'à ce moment qu'elles tombent. Certains arbres sont jaune or et rouge. Dans le trajet de Berne ici, on traverse des bois qui ont un aspect féerique.

Le grand-père.

A sa fille.

Anet, 4 décembre 1903.

Ma chère C.,

Je n'ai pas de nouvelles impressionnantes à t'annoncer, nos journées se passent, pour un œil distrait, avec une monotonie désespérante, mais pour l'œil d'un philosophe, c'est autre chose. Celui-ci dirait que l'homme ne vit réellement que dans la solitude. Mon grand délassement sont les aquarelles, je travaille toujours et j'ai modèle la moitié du temps.

J'ai peint la vieille S. Cette peinture ira à Berne, et, de là, en Amérique. Hier, après la séance, je la dessinai encore lisant; la tête est presque de grandeur naturelle. Je me réjouis comme un enfant de commencer à la peindre; elle se présente dans un aspect saisissant.

La grosse batteuse à vapeur fonctionne tout le temps dans le voisinage, parfois avec un grand tapage. Dix-huit à vingt hommes desservent cette machine. Cela fait un vacarme qui m'a rappelé l'agitation des hommes au moment de l'incendie. Personne ne bat plus son blé en grange avec le fléau; on gagne beaucoup de temps de cette nouvelle manière.

Salue ton mari bien amicalement

Ton vieux *A. A. à A.*

A M. François Ehrmann. Fragment.

Anet, 10 avril 1904.

Tu dis avoir fait un travail qui t'a intéressé, de plus « tu l'as fait soigneusement et avec facilité ». C'est une chance quand, à nos âges, on peut trouver une chose pareille; avec l'expérience que nous avons, nous devons pouvoir arriver à un résultat passable; il ne s'agit plus de vouloir prendre la lune avec les dents, mais de passer agréablement son temps avec un travail qui vous intéresse.

A M. François Ehrmann. Fragment.

Anet, 29 avril 1904.

C'est drôle, comme ces idées *) étaient rares ou nulles. Ils avaient leurs fêtes olympiques, solennelles, au moins autant que nos tirs fédéraux et ils restaient cantonalistes. J'en veux à cet animal de Pindare, qui récitait ses odes devant ses compatriotes réunis, de ne pas avoir trouvé un accent qui rappelle notre «un pour tous, tous pour un» et j'ai été charmé de voir que Voltaire l'appelle le premier violon du tyran de Syracuse.

A. M. François Ehrmann. Fragment.

Anet, 1904.

. . . . . .

Il y avait beaucoup d'œuvres: «modern style». On n'y comprend plus rien, pas plus qu'à certaine politique ou qu'à certains vers décadents. Je me demande s'il sortira quelque chose de ces essais: peut-être? Le père Gleyre ne tonnait-il pas bien fort autrefois contre Millet qui est devenu chef de file et a influé même sur la sculpture.

A M. François Ehrmann.

Anet, le 4 décembre 1904.

Mon cher Ehrmann,

. . . . . .

Notre politique ne parvient pas à m'émouvoir bien fort, quoique nombre de choses ne me plaisent pas, surtout les déficits dans tous les cantons et dans toutes les municipalités. Comme je n'y puis rien, je lis autre chose. Tu fais comme l'autruche, me diras-tu; mais, si je me démenais, pourrais-je changer les affaires d'un iota?

Je me souviens fort bien d'un passage de Macaulay sur la papauté: «Elle conservera encore sa vigueur quand quelque voyageur de la Nouvelle-Zélande viendra, dans une vaste solitude, se placer sur l'arche brisée d'un pont pour esquisser les ruines de St-Paul.» Les temps modernes accouchent des plus fantastiques théories qu'ils proclament insolemment; les gens tranquilles et sages,

*) Faire une Grèce unie.

ceux qui veulent vivre et travailler, ont peur, ils ne savent à quel saint se vouer et, en désespoir de cause, ils pensent trouver le salut auprès du pape qui reste immuable sur son vieux trône de St-Pierre. Mais ce retour au pape ne prouve pas la valeur et la vertu du pape, elle prouve seulement la pleutrerie des gens, surtout celle des gens rentés, pleutrerie inépuisable dans la race humaine. Pie IX a fait une fois une espèce de prophétie en disant qu'on trouverait toujours à Rome ce prêtre en habit blanc. Dans cette dislocation générale, le service militaire obligatoire est un grand remède; la force matérielle reste ainsi dans les mains des gens raisonnables et non pas seulement dans les mains noires qui ne manient que le fer.

J'ai cherché dans les différents grands morceaux de votre carte d'état-major Ganges, dans les Cévennes, je ne l'ai pas trouvé. Je voudrais faire une tournée là-bas, je serais curieux de voir les intérieurs où, comme en Bretagne, les poules et les cochons entrent parfois dans les chambres. A l'état nature, les hommes vivent très intimement avec les animaux, leurs modestes compagnons. Même Jacot-Guillarmod, qui les aimait et les peignait tant, me disait: «Les bêtes m'ont rendu heureux, surtout les vaches.» Lorsque j'étais petit, mon père a amené une fois un cheval dans notre grande chambre, cette chambre si sérieuse aujourd'hui, dans laquelle nous avons un si beau tapis!

Ton vieux *Anker.*

A ses enfants.

Anet, 16 janvier 1906.

Mes chers enfants,

. . . . . .

J'ai fini de lire: Julien l'Apostat. J'ai eu du plaisir à voir en détail la vie de mon vieil ami; il me semble que ce volume est fait avec beaucoup de soins, surtout l'époque des guerres. Car Julien fit la guerre en héros. L'auteur est, on le voit, disciple de St-Sulpice, il est content de pouvoir donner, de temps en temps, un croc-en-jambes au pauvre Julien. Il faut cependant lui savoir gré d'avoir raconté ses guerres avec toute l'impartialité possible. La victoire de Strasbourg était un coup de maître, c'était contre Chrodomir — ne dirait-on pas un nom de Munschmier? — Dans les guerres des Parthes, il est arrivé à Julien ce qui est arrivé à Napoléon Ier: le succès le grisait et il manœuvrait sans prudence ni sagesse. Deux choses manquent, me semble-t-il. Le pauvre garçon avait six ans quand l'empereur tua sept membres de sa famille. Il fut persuadé sans doute que c'était la manière d'agir des chrétiens, car l'empereur était arien. Peut-on trouver étrange, qu'aussitôt libre, il ait repris la vieille doctrine? Ensuite, une autre lacune: un de ces récits les plus curieux est le «Mysopagon», haïsseur de barbes. Dans cet

écrit, on lit un passage extrêmement sympathique sur sa chère Lutèce. Je ne sais pourquoi l'auteur omet ce passage? Quand on réfléchit que ces belles pages datent de 360, on se demande pourquoi cet homme n'a pas une statue équestre devant son hôtel de Cluny!

Mais en voilà assez, ma main énervée n'écrit que mal.

Votre vieux

A. A. à A.

A M. Davinet. Extrait.

Anet, 22 février 1906.

. . . . . Comme les arts font leur évolution; il viendra un temps où X deviendra aussi vieux jeu, une vieille perruque. Je voudrais voir alors une exposition! Cependant, il ne faut pas désespérer, le bon Dieu est bon enfant, il fait toujours naître des hommes qui ont les dons de Minerve et dont les œuvres, toutes nouvelles qu'elles puissent être, seront dignes d'être admirées.

A M. Philippe Godet.

Anet, 6 mars 1906.

Cher Monsieur,

. . . . . .

Je viens de lire le premier volume de Mad. de Charrière, il m'a bien amusé; c'est charmant! On doit être ravi à Neuchâtel de ce livre neuchâtelois. Quel esprit délié et curieux de tout savoir! Elle semble disciple de Voltaire qu'elle doit avoir lu et relu. Ses plaisanteries, surtout celles de sa jeunesse, ne furent pas, telles les plaisanteries de son modèle, la bonhomie même. Quel esprit peu discipliné que celui de Benjamin Constant! Il avait cependant son mérite et a été un apôtre de la Liberté sous la Restauration.

Vous finissez votre lettre un peu tristement, comme si vous étiez aux travaux forcés à perpétuité. Je me permets de croire que si vous vouliez, vous pourriez aussi, de temps en temps, comme Grandgousier, vous chauffer auprès d'un clair et beau feu. Les Allemands ont, dans leur littérature, une Sturm- und Drangperiode; il en est de même pour chaque homme. Il vient un moment où le travail abonde: on a les enfants, les soucis du ménage, etc., etc. Eh bien! quand, plus tard, on repasse son existence, on voit que c'était le bon temps: on est chargé comme un mulet, mais le dos est solide, il ne demande qu'à porter son lourd fardeau.

Alb. Anker.

A M. François Ehrmann.

Anet, 5 avril 1907.

Mon cher Ehrmann,

Merci pour la communication des morceaux de Bachaumont; je l'ai envoyé sur le champ à un ami qui connaît l'histoire de Berne comme pas un; il ignorait ce fait. On fit souvent du tapage à Berne et on se montra mécontent; en 1750, il y eut un commencement de révolution. Un certain Henzi, homme très instruit et poète français, aurait voulu voir les aristocrates ayant droit de porter le «Baret» et de figurer au Conseil des 200, s'adjoindre des bourgeois de la ville qui, eux aussi, auraient porté le «Baret». Je ne sais quelle forme il avait donné à sa révolution; ce que je sais, c'est qu'il fut décapité après avoir eu la main droite coupée. Ce qu'il demandait était quelque chose comme, sous Guizot, l'adjonction des capacités!

Mon influenza est passée, la maladie n'est pas douloureuse, mais à l'instant on perd tout courage. Avec les jours chauds, le plaisir de vivre est revenu, je vais parfois chauffer au soleil cette vieille carcasse qui en a besoin, car je suis maintenant dans ma 77e année!

J'ai repris mon travail et voudrais pouvoir faire de la villégiature à Iseltwald au lac de Brienz. C'était dans les années 1830 le fameux rendez-vous des peintres.

Et voilà le Salon qui va s'ouvrir. Tu auras aussi exposé selon l'usage antique et solennel. Je te souhaite bonne chance. On n'a plus les émotions d'autrefois, quoique cela ne doive jamais devenir indifférent.

Ton vieux

Anker.

A M. A.-A. Hirsch.

Anet, 13 octobre 1907.

Mon cher Hirsch,

Oui, votre lettre du 6 septembre m'est bien parvenue et c'est négligence de ma part de ne pas vous donner signe de vie, mais les jours et les semaines passent tellement vite quand aucun extra ne vient faire diversion qu'il me semble toujours qu'il soit vendredi ou samedi.

Vous parlez de Clemenceau et de la marche de votre gouvernement à travers tous les bâtons et toutes les bûches qu'on lui jette dans les jambes. Quand on voit la chose de trop près, on trouve des cheveux, mais, à distance, votre gouverne-

ment marche fort bien; la grosse question cléricale est bien emmanchée et vous n'avez pas rétrogradé: quant aux méridionaux et à leur vin, je pense que beaucoup de gens partagent les idées de M. C. qui les juge trop sévèrement. Il faut avouer qu'à côté de leur hâblerie ils ont du charme. Balzac disait que les poètes et les artistes poussent au midi de la Loire. J'ai bien connu notre Oliva, il y aurait une lacune en ce monde si ceux-là n'existaient pas.

Vous serez content lorsque vous reviendrez ici; vous trouverez une rampe à mon escalier d'atelier; c'est ma femme qui l'a fait faire, je n'en sentais pas le besoin, je me tenais au mur. En même temps, elle faisait raccommoder mon plancher d'atelier où s'élargissaient force fentes. Je ne voulais absolument pas de plancher neuf pour les quelques semaines qui me restent à vivre; maintenant, il est zébré, mais entier. Je voudrais pouvoir faire retaper le bonhomme comme ce plancher, mais les avaries augmentent; cependant, je me représente combien j'ai été bas avec ma main immobile, et je remercie Dieu de pouvoir aller et venir et retrouver mes semblables.

Votre vieux

A. Anker.

A M. Ph. Godet.

Anet, 27 février 1909.

Cher Monsieur Godet,

J'aurais dû répondre *) depuis longtemps à votre aimable lettre du 25 janvier, et c'est par négligence que j'ai attendu. J'ai songé, il y a une quinzaine d'années, à écrire quelques souvenirs pour renseigner les enfants, mais pourquoi les occuper de vieilleries? Ils auront d'autres préoccupations! Puis, ce que je connais est si peu de chose et regarde des faits et des hommes d'inférieure catégorie, alors je me dis: Laissez les morts enterrer les morts, et s'il faut *périr, pérons*! M. Weber, le graveur classique qui a gravé admirablement la «Vierge au Voile», membre correspondant de l'Institut, a écrit ses mémoires. Son manuscrit doit reposer dans quelque meuble oublié.

Et puisque je tiens la plume, je vous félicite de vos deux conférences de Paris. Le ton m'en a plu; quand on s'occupe de cet homme **), il faut s'en approcher avec respect et sympathie. Hélas, ses travers nombreux étaient une suite de sa

*) M. Godet avait prié M. Alb. Anker d'écrire ou de dicter ses souvenirs.
**) J.-J. Rousseau.

maladie et ceux qui ont ces maux deviennent hypocondres, méfiants, avec des idées de suicide.

Connaissez-vous la requête qu'il a envoyée de l'Ile de St-Pierre aux Messieurs de Berne qui ne voulaient plus l'y tolérer? Il demande humblement à ces messieurs de le mettre dans une prison, ou dans un de leurs châteaux qui, déjà à ce moment, servaient de refuge aux malheureux; il promet de ne plus écrire, mais prie qu'on lui laisse un bout de jardin pour se promener. Le dernier mois, à Ermenonville, il a de même remis à un ami une requête le priant de faire des démarches pour lui faciliter son entrée avec Thérèse dans quelque hôpital. Connaissez-vous un petit livre paru vers 1820, dans lequel sont réunis tous les documents concernant sa mort? Le rapport des médecins, une longue lettre de Thérèse, une plus longue de M. de Girardin. Celle-ci est un peu fantaisiste; ce n'est pas net, vrai et simple. Il fait de la littérature. Enfin, les larmes vous viennent aux yeux lorsqu'on suit cet homme, qui, très probablement, a fini par le suicide. Pendant ce temps, Voltaire devenait riche à millions avec une puissance qui l'a mis à même de patronner le bon Dieu.

Alb. Anker.

An Herrn Dr. Ed. Bähler.

Ins, 1. Juli 1909.

. . . . .Merci für Deine Karte, die mir über allerlei Auskunft gibt. Wir sind also noch da. Tenons-nous bien à la rampe! Nein, man kann nicht immer von sich geben; man muss auch den Speicher mit neuem Zeug anfüllen. Du hast die verschiedenen Kapitel von 1798 bearbeitet. Gäbe das nicht einen hübschen Band, wenn man dies alles zusammen drucken würde? Ich habe nie einen Anflug von Schriftstellerei gehabt, doch wäre eine Sache, die mich interessieren würde über alle Massen. Es ist das Jahr 1529 in Florenz. Fremde Truppen waren im Land, Franzosen und besonders Spanier mit Karl V. Florenz hatte die Medizäer verjagt (die Spätern waren keinen Schuss Pulver wert), da machte die Stadt eine Republik mit Jesus als Präsident; sie hofften noch die Spanier zu vertreiben. Michel-Angelo war Ingenieur ihrer Festungen. Diese braven Leute hielten es ein Jahr aus, dann wurden sie durch einen Condottiere, einen Oranier, verraten. Die Protokolle ihrer Sitzungen wären jedenfalls interessanter als die meinigen der Schulkommission Ins.

A sa petite-fille.

Anet, 23 août 1909.

Ma chère D.,

Tu ne m'en voudras pas si je n'assiste pas à ton mariage, je crains la fatigue; car, je suis fatigué chaque fois que je quitte la maison. Cra*) aussi me déconseille d'y aller. Je préfère vous faire visite quand vous serez tranquillement installés dans votre cure, alors je verrai les oiseaux et leur nid et nous pourrons bavarder tranquillement. Ce serait le moment de fumer une bonne pipe, si je n'avais discontinué depuis dix ans.

Adieu ma chère D., mes amitiés à ton entourage.

Le grand-papa.

An Herrn Ed. Bähler, Sohn.

Ins, 4. Januar 1910.

Die Notiz über den Brand von Ins anno 1677, die Du mir schickest, war mir unbekannt. Anno 1798 hatten wir einen Brand von 40 Häusern, 1848 von 42 Häusern. Unsere Holzhäuser und Strohdächer gingen leicht an, während die Neuenburgerdörfer immer verschont waren. Sie sind aus Stein gebaut; denn dort braucht man nur zu graben, und findet das beste Material.

Du nennst als Verfasser der Notiz einen Franz Ludwig von Lerber, der wohl der Vater des Dichters sein wird. Dieser hat ein Büchlein geschrieben: «La vue d'Anet.» Er beschreibt die Aussicht, aber bringt den ganzen Olymp zu Hülfe, was sehr langweilig ist. Doch sind fünf hübsche Verse da, zur Beschreibung der Broye.

Rivière tranquille et chérie,
Que j'aime à suivre tes détours.
Ton eau silencieuse en son paisible cours,
Présente à mes regards l'image de la vie:
Elle semble immobile et s'écoule toujours.

Dein Vater ist schwer krank. Er ist schwach, doch der Kopf ist noch hell. Ich kann ihn nicht mehr besuchen, denn die Beine wollen nicht mehr, und doch kann ich noch arbeiten, was ich auch gerne tue. Ich wünsche Dir und Deiner Frau auch ein glückliches neues Jahr, dass Du in guter Gesundheit bleiben mögest: «Que la vie semble immobile et s'écoule toujours», wie beim Herr von Lerber.

---

*) Le Dr Du Bois, son gendre.

A sa petite-fille.

Anet, le 10 avril 1910.

Ma chère D.,

. . . . . .

Tu as eu la bonté de me souhaiter ma fête le 1er avril, je t'en remercie, mais c'est un jour que je n'aime pas beaucoup: un anniversaire qui revient pour la 79e fois n'est pas très gai; c'est l'âge des patriarches et, comme eux, je suis «alt und lebenssatt». Il est vrai que j'ai la chance de pouvoir travailler encore, mais ça me coûte de la peine chaque jour davantage. Il me semble que je deviens toujours plus difficile aussi, quand je pourrai aller en Paradis, je serai bien aise.

Tu as dû apprendre que mon vieil ami Ehrmann est mort; sa maladie fut très longue et très pénible pour lui et les siens; on cherchait à prolonger une vie qui ne valait plus rien. Avant sa maladie, il a vu souvent E., et elle a eu de ses leçons et de ses encouragements, il fut un gentil papa pour elle. Enfin, le voilà au repos. On l'a transporté à Strasbourg, dans un tombeau de famille. Il me semble que depuis sa mort je n'ai plus rien à faire ici.

Les amitiés à ton mari et pour toi les salutations affectueuses du

Grand-papa.

A Mme François Ehrmann.

Juin 1910.

Chère Madame Ehrmann,

Merci beaucoup pour l'envoi d'un nouveau livre de Gaston Boissier *). Je l'ai lu avec beaucoup de plaisir, maints passages deux fois. Cette dame est très sympathique avec sa vie austère au milieu du désordre général: quant à ses lettres, celles qui furent écrites près de la cour ont plus d'intérêt que les autres. Celle sur la mort de Vatel, et surtout l'annonce du mariage de Lauzun avec la grande Demoiselle. Une chose intéressante est la description de la pauvreté générale dans les mauvaises années; quelle misère! et ne devaient-ils pas rentrer en eux-mêmes!

Vous avez la bonté de me faire savoir que vous m'enverriez volontiers un objet fabriqué par François ou le touchant de près; avec tous les dessins et photographies que je possède de lui, cela semble presque inutile. Il m'a donné dans le temps un encrier de faïence turquoise avec l'inscription cunéiforme qu'il appelait:

*) Gaston Boissier: Mme de Sévigné.

l'encrier de Sardanapale et dont il devait avoir gardé un double. Les enfants me racontent qu'il avait fabriqué, d'après mes données, une espèce de chandelier pour s'éclairer en lisant dans son lit, sans que la lumière l'éblouît. C'est peut-être beaucoup demander, cela doit être un objet considérablement ouvragé. J'aurais voulu voir cet objet, hélas, je ne m'en servirai pas très longtemps, je m'affaiblis de jour en jour, mais j'ai toujours la chance de pouvoir travailler. Je me sens le mieux, immobile, à ma table, et peindre d'après nature me fait plaisir, comme lorsque j'étais en théologie et que cela m'était défendu.

Votre dévoué

Alb. Anker.

Le 16 juillet, après quelques jours de malaise et d'agitation, Albert Anker succombait à cinq heures du matin à une dernière attaque. Il s'était levé, avait ouvert sa fenêtre. Le temps était radieux. En mettant ses vêtements, il tombait frappé à mort. Il était fatigué et las. Ce fut la belle fin d'une longue et belle vie de travail.

Catalogue des Oeuvres d'Albert Anker.

1857 Portraits
Petite fille endormie près de la cheminée
1858 Portraits
Conseil de commune
Enfant prodigue
1859 Calvin
L'école
La fille de l'hôtesse
Portrait
1860 Le sonneur
1861 Les tricoteuses
La convalescente
Le faiseur de sifflet
Distribution de soupe
1862 Le dimanche après midi
1863 L'examen
La petite amie (morte)
La sortie d'église
1864 Les joueurs d'osselets
Le baptême
Les vendanges
L'enterrement d'un enfant
Luther
1865 Les baigneuses
Les poules
Isolement (un vieil homme)
L'écureuil
1866 La leçon d'écriture
Portrait
Faïences
1867 Dans les bois
Portrait
Le saute-mouton
Le conseil de commune
Les Dominos
1868 Les paysans et le journal
La fileuse
Le hochet
1868 La vieille montrant les images
Trois jeunes filles tressant des couronnes
Les images
Portraits
La sœur aînée
1869 Faïences: Egyptienne. Le Persan
Grand'mère donnant la soupe à un enfant
Polonais en exil
Le pauvre homme
Après et avant le repos (natures mortes)
Le nouveau-né
1870 Château de cartes
Convalescence
Portraits
La soupe de Cappel
1871 Portrait
Le cordonnier
Charlemagne
Jeune fille malade
Pestalozzi à Stanz
Vieux raccommodant son gilet
Les Bourbakis
Le paiement de l'intérêt
Faïences
1872 2e Bourbakis
Porteur de fagots
L'Arlésienne
Le cimetière
L'écolier
Mère et enfant tricotant
Petite fille avec parapluie
Grand'mère filant
Deux déjeuners (reich und arm)
1873 Faïences
L'école en promenade
Jeune fille avec panier dans les bois
Le soldat de 1830 revenant au pays

1873 Bébé soufflant dans son hochet
Portraits
Fillette buvant du café
L'ours de neige
Grand'mère à table avec un enfant
Les bulles de savon
Les grands parents
Le paysan lisant son journal
Faïences

1874 Le jeu du berceau
La femme lacustre
Portrait
Chant de la patrie
Jeune fille

1875 Tricoteuse
Secrétaire de commune
Le vin nouveau
Une jeune femme avec enfant à la lumière
Le vieux Huguenot
Natures mortes: bière, thé
L'écolier

1876 Le paysan au journal
Le tailleur raccommodant un gilet
Grand'mère tricotant et enfant
Abrahamli et fillette écrivant
Bonne humeur
Mauvaise humeur
Un autre secrétaire
Fillette tricotant
Gamin allant à l'école
Deux enfants dans les bois avec fagots
Portraits

1877 Fillettes Louis XV cousant
Faïences, entre autres Ambroise Paré
L'écolier
La vieille au café
Tête de malade
Un écolier
Le vieux lisant la bible
Les enfants de Stanz
Intérieur, enfant qui crie et une femme apportant la soupe
Une tête

1878 La convalescente
Portrait
Ecolière dans la neige
Portraits
Le vieux lutteur
L'écolier

1879 L'usurier
Ecolier endormi sur son cahier
Enfants jouant aux dames à la lampe (sépia)
La convalescente
Tricoteuse
Jeune paysanne avec fond de verdure
Portraits
Faïences

1880 Faïence (l'Assyrien)
La dinette
La sieste (composition d'Américaine)
Portraits
Faïences
Portraits
Le Mège
La leçon de gymnastique
La convalescente
Portraits
Vieux lisant le journal sur un fourneau.
Natures mortes
Vieille tireuse de cartes
Faïences
Tricoteuse
Tricoteuse

1881 Ecolier avec sac d'école
La sieste
Portraits
Le vieux lecteur

1882 Fillette écrivant
Tricoteuse
Faïences
Portraits
Le conseil d'administration (fusains)
Quiétude
Natures mortes (Homards et café)

1883 Enfants lisants
Nature morte
Tricoteuse
Garçon écrivant ses devoirs
Deux têtes d'enfants
Jeune fille lisant
Le chaperon rouge
Lavater
Portrait
Deux enfants
Paysan au lit et journal

1884 Enfant avec chat
Portraits
L'usurier
Les deux frères
Portraits
Faïences
Fillette avec fraises
Garçon écrivant et fillette qui l'agace
Deux sœurs sur un poêle
Portrait
Le dimanche matin
Tricoteuse
Fillette lisant
L'histoire du grand'père

1885 Portraits
Vieux assis sur son poêle et jeune fille lisant
Têtes d'enfants
Portrait
Un vieux tailleur
Jeune fille tricotant auprès d'un petit au berceau
Enfant avec des chats
L'homme lisant le journal près d'une fenêtre
Tricoteuse près d'une fenêtre
Intérieur du cordonnier
Isolement (vieille se chauffant)
Les premiers sourires
Tête d'enfant
Vieille lisant le Zollikofer

1886 Faïences
L'homme lacustre
Les premiers pas (enfant et grand-père)
Tête de fillette
L'étudiant au moyen-âge
Les protestants réfugiés
Fileuse
Femme dans une cuisine avec enfant dans un panier
Jeune fille pelant des pommes de terre
Deux têtes de jeunes filles
Le vieux moulant son café
Jeune fille faisant ses devoirs d'école
Un vieux lecteur
Tête d'enfant
Portraits

1887 Portrait
Portraits de 2 jeunes filles
Fillette portant du pain
Têtes de deux jeunes garçons
Jeune fille
Fillette
Albums d'aquarelles des environs de Rome

1888 La signature du contrat
Faïences
Décembre (enfants dans la neige sous un parapluie)
Le soir de la vie (un vieux pasteur regardant le soleil couchant)
Une grand'mère et une petite fille enfilant une aiguille
Les bains du Crêt
Les deux curés
Fillette et son chat
La reine Berthe
Vieux assis sur un poêle avec un petit garçon

1889 Portrait
Tête d'enfant
Faïences
2 têtes d'Italiennes
Frère et sœur
Les premiers pas

1889 La grande sœur
Les premiers pas
Tricoteuse
Vieux lecteur
1890 Faïences
Les pèlerins de Gléresse
L'octogénaire
Le génie funéraire
La crèche
1891 2 têtes d'enfants
Les buveuses d'eau-de-vie
Albums d'aquarelles d'Italie (Ravenne)
Tête d'un vieillard
Deux enfants se réveillant
2 têtes d'enfants
La vente aux enchères
2 têtes d'enfants
1892 Portraits
Tête de vieille femme
Une jeune malade
Les petites tricoteuses
Chez les grands parents
Faïences
Portraits
Illustration de Jérémias Gotthelf
Le dévidoire
Portraits
1893 Faïences
Portrait
Jeune fille qui regarde partir les hirondelles
«Fin d'octobre»
Portrait
Le séminariste romain
Vieille et poêle
Portrait
Tête de fillette italienne
1894 La soupe de pauvres
Nature morte
Portrait
La lecture au grand-père
Un vieillard
Le tailleur
Portraits
1894 Illustrations
1895 Intérieur
Portraits
Intérieur
Portraits
Grand'mère et petite fille
Le vieux garde-vigne
Enfant mangeant sa soupe
Les deux sœurs endormies sur le poêle
La crèche (jouant avec des bois)
Vieux lisant
Enfant endormi sur ses cahiers
1896 Illustrations
Grande école du bon vieux temps
Portraits
1897 Tricoteuse
Natures mortes
Ecolier revenant dans la neige
Tête de fillette
Petit garçon prenant les 10 heures
Natures mortes
Le solitaire
Garçon couché dans le foin
Toujours la pluie
Fillette
Bernoise
Tête de vieillard
Illustrations
1898 Portraits
Vieux assis à la cuisine avec un bâton
Nature morte
Deux tricoteuses
Intérieur
Portrait
Grand-père et enfant sur le poêle
Portrait
Nature morte
1899 M. le secrétaire de commune
Portrait
Illustrations
Le vin nouveau
Portraits
Petite commissionnaire

1900 Illustrations
Vieux lisant
Fileuse
Vieux bénissant son petit-fils
Portraits
Vieux buveur
L'ingénieur
Portraits
L'école d'ouvrage
Tricoteuse

1900 Fillette avec jouets
Vieille paysanne
Nature morte
1901 Les petits commissionnaires
Vieillard avec canne et bonnet
Vieillard avec chien
Tête de fillette
Enfant endormi
1902—1910 Série de nombreuses aquarelles

Table des matières.

	Page
1852, Anet, à Mlle Anna Rüfly . .	14
1852, Halle, à Mme Charlotte Anker	19
1853, » » » » »	20
1853, » » » » »	21
1853, Jena, an Herrn Dr. S. Anker	22
1854, Halle, à Mme Charlotte Anker	27
1854, Anet, » » » »	32
1854, Paris, » » » »	37
1856, » » » » »	38
1856, » » » » »	40
1856, » » » » »	41
1856, » » » » »	44
1857, Anet, » » » »	45
1858, Paris, » » » »	46
1858, Biberach, à Mme Charlotte Anker.	47
1858, » à Mme Charlotte Anker.	49
1859, Berne, à Mme Charlotte Anker	51
1860, » an Jungfer Anna Maria Anker	51
1860, » à M. François Ehrmann	52
1860, Berne, an Jungfer Anna Maria Anker	53
1860, Anet, à M. François Ehrmann	54
1860, » » » » »	55
1860, Paris, à Mme Charlotte Anker	55
1861, » » » » »	56
1861, Herblay, à Mme Charlotte Anker	57
1861, Paris, à Mme Charlotte Anker	60
1861, Venise, à Mme Charlotte Anker.	65
1861, Florence, à Mme Charlotte Anker.	67
1862, St-Blaise, à M. François Ehrmann.	73
1862, » à M. François Ehrmann.	74
1862, » à M. François Ehrmann, père . . .	75
1862, Paris, à Mme Charlotte Anker	79
1862, » » » » »	80
1863, Herblay, à Mme Charlotte Anker	84
1863, Paris, à Mme Charlotte Anker	85

Page

1864, Biel, an Jungfer Anna Maria Anker. 87
1865, Anet, à M. François Ehrmann 89
1865, Stanz, à Mme Albert Anker . 90
1867, Paris, » » » » . . 91
1868, Anet, à M. François Ehrmann 92
1868, » » » » » 93
1869, » » » » » 93
1869, » » » » » 95
1870, » » » » » 95
1871, » » » » » 96
1872, Les Baux, à Mme Albert Anker 98
1872, St-Rémy, à Mme Albert Anker 100
1872, Anet, à M. François Ehrmann 102
1873, » » » » » 103
1873, Paris, à Mme Albert Anker . . 104
1874, » » » » » . . 104
1874, » » » » » . . 105
1874, Anet, à M. François Ehrmann 106
1874, » » » » » 107
1874, » » » » » 108
1875, Paris, à Mme Albert Anker . . 109
1875, » » » » » . . 109
1875, » » » » » . . 110
1876, Anet, à M. François Ehrmann 111
1877, » » » Aug. Bachelin . . 112
1880, » » » Louis Quinche . . 114
1881, » » » Aug. Bachelin . . 114
1882, Bruxelles, à Mme Albert Anker 115
1882, Alsace, à sa fille. 115
1883, Biasca, à Mme Albert Anker 116
1883, Paris, à M. Paul Robert . . 118
1885, Anet, à M. François Ehrmann 119
1885, » » » Aug. Bachelin . . 121
1886, Paris, à Mme Roulet-Anker . 122
1886, » » M. Aug. Bachelin . . 123
1886, Anet, » » Philippe Godet. . 124
1886, » » » François Ehrmann 125
1886, » » » » » 125
1887, Gênes, à sa famille 129
1887, Pise, » » » 129
1887, Rome, » » » 130
1887, » à M. François Ehrmann 131
1887, » » sa famille 132
1887. Anticoli, à sa famille. . . . 132

Page

1887, Rome, à Mme Alb. Anker . 133
1887, » » » » » . 134
1887, Naples, à sa famille. . . . 135
1887, » » » » 135
1887, Rome, » » » 135
1887, Pérouse, » » » 136
1887, Sienne, » » » 138
1887, Florence, » » » 139
1887, Lugano, » » » 140
1887, Anet, à M. le prof. Michaud . 141
1887, » » » » » » . 141
1887, » » » Aug. Bachelin . . 142
1888, » » » » » . . 143
1888, » » » » » . . 143
1889, » » » François Ehrmann 145
1890, Paris, à Mme Roulet-Anker 146
1890, Anet, à M. A.-A. Hirsch . . . 151
1890, » » » Paul Robert . . . 152
1890, » » » François Ehrmann 153
1890, » » » » » 153
1891, Ravenne, à M. François Ehrmann 154
1891, Anet, à M. François Ehrmann 156
1891, » » sa fille. 156
1892, » » » » 157
1892, » » M. Alb. de Meuron. . 158
1892, Port-Alban, à sa famille . . . 159
1892, » » » » . . . 159
1893, Anet, à M. Alb. de Meuron 160
1893, » an Herrn Pfr. Hürner 160
1893, » à M. Ph. Godet 161
1893, » » » Alb. de Meuron . 162
1893, » » » François Ehrmann 162
1894, » » » Ph. Godet 162
1894, » » » Alb. de Meuron . 164
1895, » » » Paul Robert . . . 165
1895, » » » » » . . . 165
1895, Milan, à sa famille 167
1896, Anet, à M. Paul Robert . . 167
1896, Berlin, à Mme Alb. Anker. . 168
1896, » » » » » . . 168
1896, Halle, à sa famille 169
1896, Anet, à M. Paul Robert . . 169
1896, » » sa fille. 170
1897, » » » 170

	Page
1897, Munich, à sa famille	171
1897, Anet, an Herrn Dr. Ed. Bähler	172
1897, » à M. François Ehrmann	172
1898, » an Herrn Pfr. Hürner	173
1898, » » » Dr. Bähler .	174
1898, » à sa fille	174
1898, » » M. le prof. E. Michaud	174
1898, » » » Davinet	175
1899, » » » le prof. E. Michaud	176
1899, » » ses petites-filles . .	176
1899, » » M. Ph. Godet . . .	177
1899, » an Herrn Dr. Ed. Bähler	178
1899, » à M. Paul Robert . .	178
1900, » » » » » . .	179
1901, » an Herrn Pfr. Hürner	179
1901, » à sa petite-fille . . .	180
1901, » » M. François Ehrmann	181
1901, » » » » »	182
1901, » an Herrn Dr. Ed. Bähler	183
1901, » à M. A.-A. Hirsch . .	183
1901, » » » Ph. Godet . . .	183
1901, » » ses enfants	184
1902, » » M. A.-A. Hirsch . .	185
1902, » » » » » . .	186
1902, Anet, à sa petite-fille . . .	187
1902, » » » » . . .	188
1902, » an Herrn Pfr. Bähler	189
1903, » à M. Davinet	190
1903, » » » le prof. E. Michaud	190
1903, » » » A.-A. Hirsch . .	191
1903, » » ses enfants	191
1903, » » sa fille	192
1904, » » M. François Ehrmann	192
1904, » » » » »	193
1904, » » » » »	193
1904, » » » » »	193
1906, » » ses enfants	194
1906, » » M. Davinet	195
1906, » » » Ph. Godet	195
1907, » » » François Ehrmann	197
1907, » » » A.-A. Hirsch . . .	197
1909, » » » Ph. Godet	198
1909, » an Herrn Dr. Ed. Bähler	199
1909, » à sa petite-fille . . .	200
1910, » an Herrn Dr. Ed. Bähler	200
1910, » à sa petite-fille . . .	201
1910, » à Mme François Ehrmann	201

33mpfli, 33032001055338 055338
33032001001 0mpfli
Berne, Staempfli, 1831-1910, d'ap 1924.
33032001055338
CLEVELAND MUSEUM OF ART
3 3032 00105 5338

****

Herr Anker had close ties in America through many relatives. His son Maurice died in Ontario, California, in 1931. Other relatives in this country are Mrs. Cecile Rudin, Miss Melanie and Mr. Albert Rudin of Cleveland, Ohio; Attorney Fritz Rudin and Mr. Charles Rudin of Elyria, Ohio; Mr. John Rudin, President of John Rudin and Company, Chicago, and the late Mrs. Rose Rudin Roosa of Albuquerque, New Mexico.

****